

PLAYBOY



ANNÉES
60'S À
2020'S
BEST OF

**LES TESTAMENTS D'HITLER ET
DE SERGE GAINSBOURG**

BITCOINS ET LOGICIELS PIRATES

LA RÉPUBLIQUE DES DINERS EN VILLE

LES VISITEURS DU SOIR DE L'ÉLYSÉE

**VIE ET MORT D'ANNA-NICOLE SMITH
LA PLAYMATE MILLIARDAIRE**

BRIGITTE (NON, CE N'EST PAS ELLE ?)

SANDRA

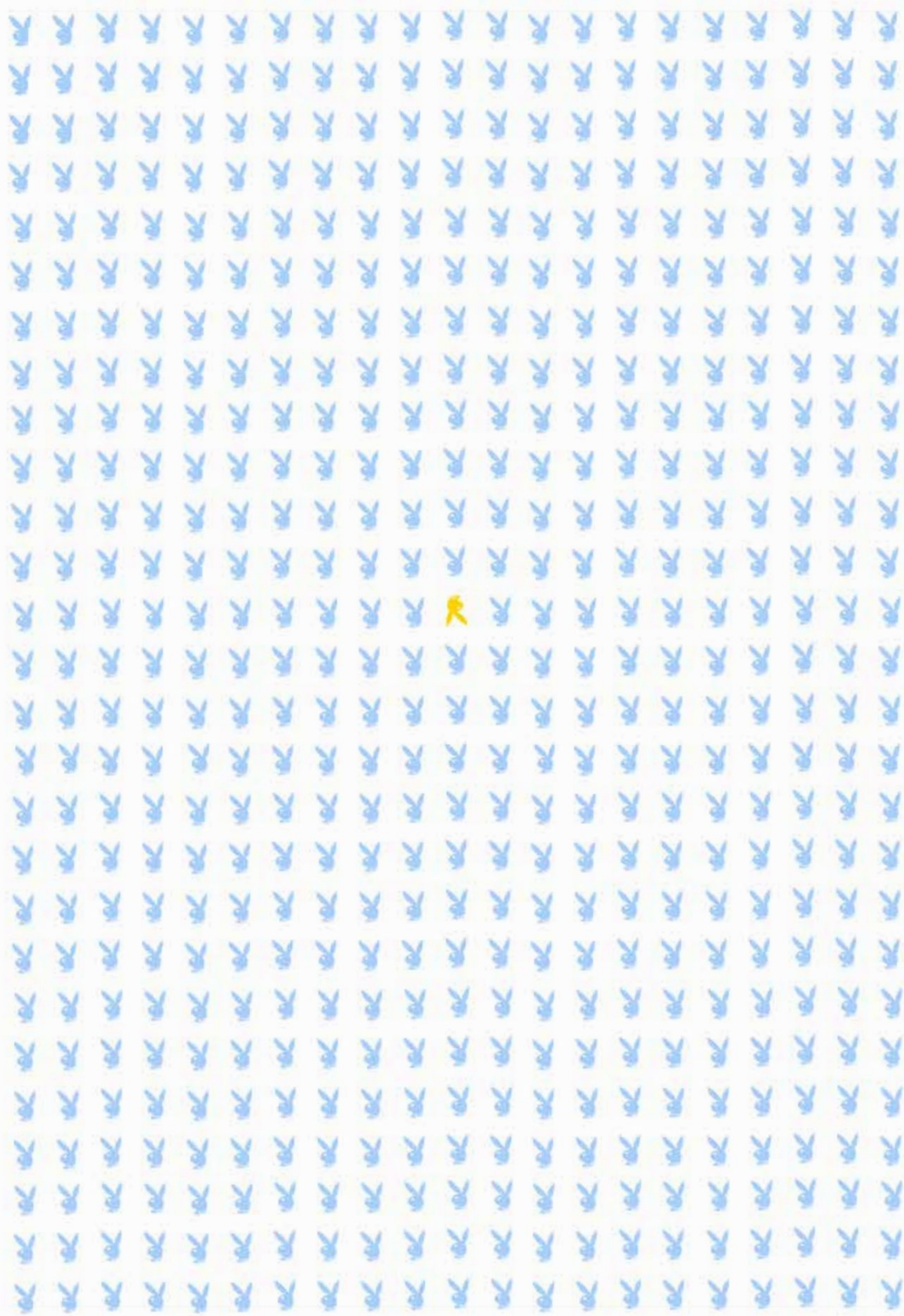
**SHANNON TWEED
ET LEURS COPINES NUES**

BELUX : 16 E - CAN : 21.50 \$ CAD CH : 24 CHF

L 14264 - 4 - F : 15,00 € - RD



NOUVEAU
LE MOOK #4





J'ai senti le souffle du sabre sur mon épaule

Par Jean-Christophe Florentin



Édito

Alternance et gros pognon. Fils et petit fils de résistants fans du Général de Gaulle, je voulais refaire le coup à droite que Georges-Marc Benamou avait réussi à gauche avec Globe et la réélection par les jeunes du vieux François Mitterrand en 88 : financer un journal un peu militant par des sources politiques et amies intarissables. En l'occurrence Pierre Bergé, Elf, EDF et autres entreprises étatiques et chics. Souscription, pub, dons, tout est ou aurait été bon pour la bonne cause ! En plus j'avais une sérieuse dent contre le clan Bergé qui m'avait bien eu. Ces tordus voulaient me donner Têtu + 4 millions d'euros pour remettre le titre à l'endroit et procéder au plan social que ces hypocrites refusaient d'assumer.

Flash-back. Axe Media Service, société en charge de fusions-acquisitions dans le monde de la presse m'appelle en dernier quand tous les autres ont dit non.

- *Souhaites-tu reprendre Têtu ?*
- *J'ai pas l'argent.*
- *On te le donne + 4 millions d'euros.*
- *On signe quand ?*

Il me fut alors demandé d'ériger un, puis deux, puis trois business plans. Puis la chose étant bien replannifiée, elle fut remise clés + fric en mains à Jean-Jacques Augier qui répondait à deux qualités essentielles que je ne pouvais rassembler : gay et trésorier de campagne de François Hollande. Aïe ! J'aurais dû envoyer une note d'honoraires. Comme ils m'avaient bien enc... (c'est un peu leur spécialité), je leur ai rendu la monnaie de leur pièce et lancé un Têtu killer qui a très bien marché, et continue de marcher, le magazine Friendly. Il marche si bien qu'il a déjà tué Têtu deux fois. Deux fois au Tribunal de Commerce pour liquidation. Jamais deux sans trois. Nous on sort tous les deux mois. Eux tous les 3 mois. Pour combien de temps encore Messieurs Serviant, Fogiel et Biousse ?

Je remuais presque la queue en croisant Jean-Jacques Augier décrépi entre les bancs de la salle d'audience.

« Assieds-toi au bord du fleuve en attendant de voir passer le cadavre de ton ennemi » disait Confucius ou le maire de Lépanges sur Vologne, je ne sais plus.

Bref, il ne fallait pas laisser le monopole de l'électorat homo à Têtu et à un seul camp. On créditait alors le vote gay de près de 10%. Si on faisait basculer ne serait-ce que 1 ou 2% ç'aurait été du tout bon, sans vouloir faire de mauvais jeu de mots avec Jacques. Quelle bonne idée. J'envoie un

mot à l'ami Jean-François Copé alors Président de l'UMP fréquenté le temps de quelques bostellas au Caca's Club du kamarade Frédéric Beigbeder dans les early 90's.

Un dénommé Jérôme Lavrilleux, directeur de Cabinet d'icelui m'appelle. On se voit. Le courant passe entre mecs plutôt pas encore vieux et intelligents. On sympathise. Les cons osent tout et c'est à ça qu'on les reconnaît paraît-il. Je me voyais tellement en petit Citizen Kane de droite éditer un magazine appelant à voter Sarko. Comme Charles dans « *Neuilly sa mère sa mère* » !

Mon nouvel ami Jérôme me fait appeler l'ami Greg, un autre ancien cacasiens superchef à la banque Rothschild. Des euros plein les yeux je me rends au rendez-vous, on évoque avec le banquier Rothschild le plus influent de France après Emmanuel Macron le bon vieux temps du Caca's. Mais pas un rond pour moi.

Puis on me parle de Byg... qui pourrait m'aider. Il fallait alors débloquer du fric pour Atlantico (soutenu par un autre cacasiens de la 1ère heure Charles B.) et pour moi. Moi, j'ai eu nada.

Octobre 2013 : on fait la paix avec le clan Bergé. Je suis convoqué pour entretien en l'église Saint Roch en marge d'une messe que le mécène donna pour célébrer l'anniversaire du cinquantenaire de la mort de Jean Cocteau dont il préside l'association des amis. Guillaume Gallienne lisait les textes. On était une quinzaine à tout casser. Mon voisin de prie-dieu était Manuel Valls alors 1er Ministre. Quand il a fallu serrer la main de son voisin en prononçant « *La paix du Christ* », le moment avait quelque chose de surréaliste. Chic. L'entretien entre deux colonnes ne donna pas lieu à offrande mais à belle image : Bergé donna le droit d'utiliser un dessin bien raide de Cocteau en couverture de Friendly... Retour dans l'autre camp. Quis voulez-vous, j'ignore comment les choses auraient pu évoluer mais pour le prix d'un 10e de meeting, je leur apportais peut être les précieux points qui auraient pu faire la différence. Nous avons décidément la droite la plus bête du monde.

C'est dans ces conditions que l'innocent aux mains vides que je suis resté publie l'entretien mené le dernier jour de sa mandature de député européen avec Jérôme Lavrilleux. Propos drôles, sans langue de bois, chocs et prémonitoires. Bonne lecture.

Jean-Christophe Florentin
Self made éditeur

PLAYBOY

Playboy France

Président d'honneur

David Swaelens-Kane

Directeur de la publication et de la rédaction

Jean-Christophe Florentin

Directeur artistique

Alexis Debons

Rédacteurs en chef adjoints

Diane Delamarre

Rei Angjeli

Développement

Ulysse Florentin

Conseiller spécial pictural

Jean-Pierre Bourgeois

Collaborateurs :

Rachel Bourlier - Flora Mikula - Arthur Pauly - Cheetah Magnetic - Honoré Bostel -
Angelo di Marco - Alain Finkielkraut - Michel Haddi - Simon Collin - Pierre Rehov -
Nicolas de Rabaudy - Bruno Mouron

Trimestriel - n°4 nouvelle formule - late Printemps 2021

édité par Medialyd

22 rue de la prévoyance

94300 Vincennes

Tél : + 33 (0)1 53 66 10 00

Dépôt légal à parution. Numéro de Commission Paritaire : 1225K8852

Medialyd édite les titres suivants :

King - Cuisine AD - Voyage de Luxe - Zen et bien dans ma vie - Chats d'Amour - Friendly -
Généreux - Les Crados

Distribution MLP

Imprimé en CEE

Photo de couverture : Sylvio Testa

La bande-son qui accompagna la conception de ce magazine :

Jacno - Visage - Erik Satie - Daniel Darc - Fad Gadget - Ryuichi Sakamoto - Dead Can Dance - This Mortal Coil - Jean-
Jacques Burnel - British Electric Foundation - Cocteau Twins - Robert Görl - The Neon Judgement.



ENTRE NOUS



J.-Christophe Florentin & Pierre-J. Chalençon : à table !



Honoré Bostel

Alain Finkielkraut



Jean-Pierre Bourgeois pêche la morue euh le barracuda



Christian Martin & sa Ferrari



Un bouclage placé encore une fois sous le signe de la distanciation sociale et du télétravail. Peu convivial mais comme dirait notre Président, efficace.

Culte : Angelo di Marco qui fit les beaux jours des unes mi gore-mi hilarantes de Détective et autres Qui ? Police décortique son art consistant à représenter la micro-seconde qui précède l'acte horrible. Ames sensibles s'abstenir.

Horrible. La transition est trouvée. Notre plus jeune collaborateur Arthur Pauly rend un vibrant hommage littéraire au fameux curé d'Uruffe plus connu de nos plus âgés lecteurs pour avoir côtoyé le diable et une paroissienne de trop près, laquelle finit son passage terrestre découpée en rondelles. âmes trop chastes s'abstenir.

Il n'y a pas qu'Anna-Nicole Smith, Shannon Tweed, Brigitte (qui ressemble drôlement à notre Brigitte nationale, ne trouvez-vous point ?) et autres playmates made in France qui se mettent à nu dans Playboy : notre second benjamin de l'équipe Simon Collin dresse un portrait inattendu de son amie Nicoletta devenue icône. A la différence des influenceuses iConnes du web. Mais ceci constitue une autre histoire.

Comme les djihadistes, il les aime voilées. Pas les bunnies que nous préférons dévoilées mais les Ferrari. Curieux fétichisme que celui de Christian Martin que nous sommes heureux de partager.

Nous en avons bien besoin : l'ami Jean-Pierre Bourgeois nous offre un nouveau bien joli sujet qui nous permet de voyager jusqu'aux Bahamas en compagnie de son modèle Kathy. Nota bene : les grandes filles modèles sous forme de grands tirages sur métal sont à retrouver aux enchères des études Vincent Fresse, Cornette de Saint Cyr et Massol.

Justement puisque nos voyages sont désormais immobiles, alors en route pour un voyage de luxe avec Suzanna qui nous transporte à Santorin, Sandra dans sa Pologne natale, Kathy aux Bahamas et Jess + Roxanna à Rome. Point commun sans doute dû à la crise : les pauvrettes n'ont plus de quoi s'acheter des vêtements.

Puisque nous sommes dans l'effeuillage, nous ne sommes pas peu fiers de retrouver Cheetah Magnetic, ex-danseuse star du Crazy Horse reconvertie dans la littérature chic et la peinture érotique (K-dom) qui se confia longuement à Jean-Christophe Florentin. Lequel se demande encore quelle curieuse fée se pencha sur son berceau pour mener une telle existence placée sous le signe de confesse (en un seul mot).

Héritage et retour dans nos archives :

Top chef à ses heures, Honoré Bostel qui donna son nom à la danse la plus tendance des 80's, la Bostella (uniquement exécutée chez Castel par les chorégraphes du Caca's Club) aime l'alcool en quantité... illimité pour cuisiner de bons plats. Recettes. De la même façon Alain Finkielkraut dissertait en 1979 sur les vertus des vacances. Ah les vacances (soupir)...

mieux que tous les LinkedIn, voici le Like/dîne avec Nicolas de Rabaudy qui nous expliquait les codes des diners en ville, quand ceux-ci rassemblaient des ministres et des courtisans, un peu comme chez Pierre-Jean Chalençon mais en plus légal. Excellente dégustation.



Arthur Pauly & ses ouailles

Simon Collin & Nicoletta



Angelo Di Marco & ses horreurs



Nicolas de Rabaudy



Serge Gainsbourg (debout)
J.-Christophe Florentin (assis)



Cheetah magnétise
J.-Christophe Florentin





Celles qui lisent Playboy

Pour une fois que c'est le lapin qui cuisine des cheffes ! Flora Mikula organisa récemment au Domaine de Raba un repas réunissant uniquement des cheffes d'origines différentes. Chacune fit un plat inspiré d'une recette traditionnelle de son pays d'origine.

Fortes du succès de ce dîner elles décident de réitérer l'expérience sur d'autres sites ou chez l'une d'entre elles, comme à Alicante chez Maria-Jose San Roman. Le concept prend de l'ampleur, elles sont sollicitées à l'étranger et répondent favorablement à certains événements comme le Gourmet week à Saigon, la journée internationale des droits de la femme début mars au Bénin et plus récemment le Festival Taste the Mediterranean en Croatie. La vocation de ce groupe sans prétention : faire découvrir qui elles sont, leurs richesses, leurs personnalités et surtout l'amour de la cuisine et du bien manger. L'idée de baptiser le groupe commence à germer, ce sera : « Les nana de la foodsphère ». Au gré des voyages et des rencontres, le cercle s'élargit petit à petit. Flora Mikula (France), Beatriz Gonzalez (Mexique), Keiko Nagaé (Japon), Georgiana Viou (Benin), puis Nokuthula Mbambo (Afrique du Sud), Maria José San Roman (Espagne), Sandra Tahirovic (Croatie) et Dina Nikolaou (Grèce). Un groupe à suivre...



ABONNEZ-VOUS

Abonnement par téléphone au :
01 53 66 10 00
du lundi au vendredi de 10h à 18h

Mes coordonnées

Téléphone E-mail

☐ Carte bancaire

Pour ne rien rater !



DES STARS !



DES SCOOPS !



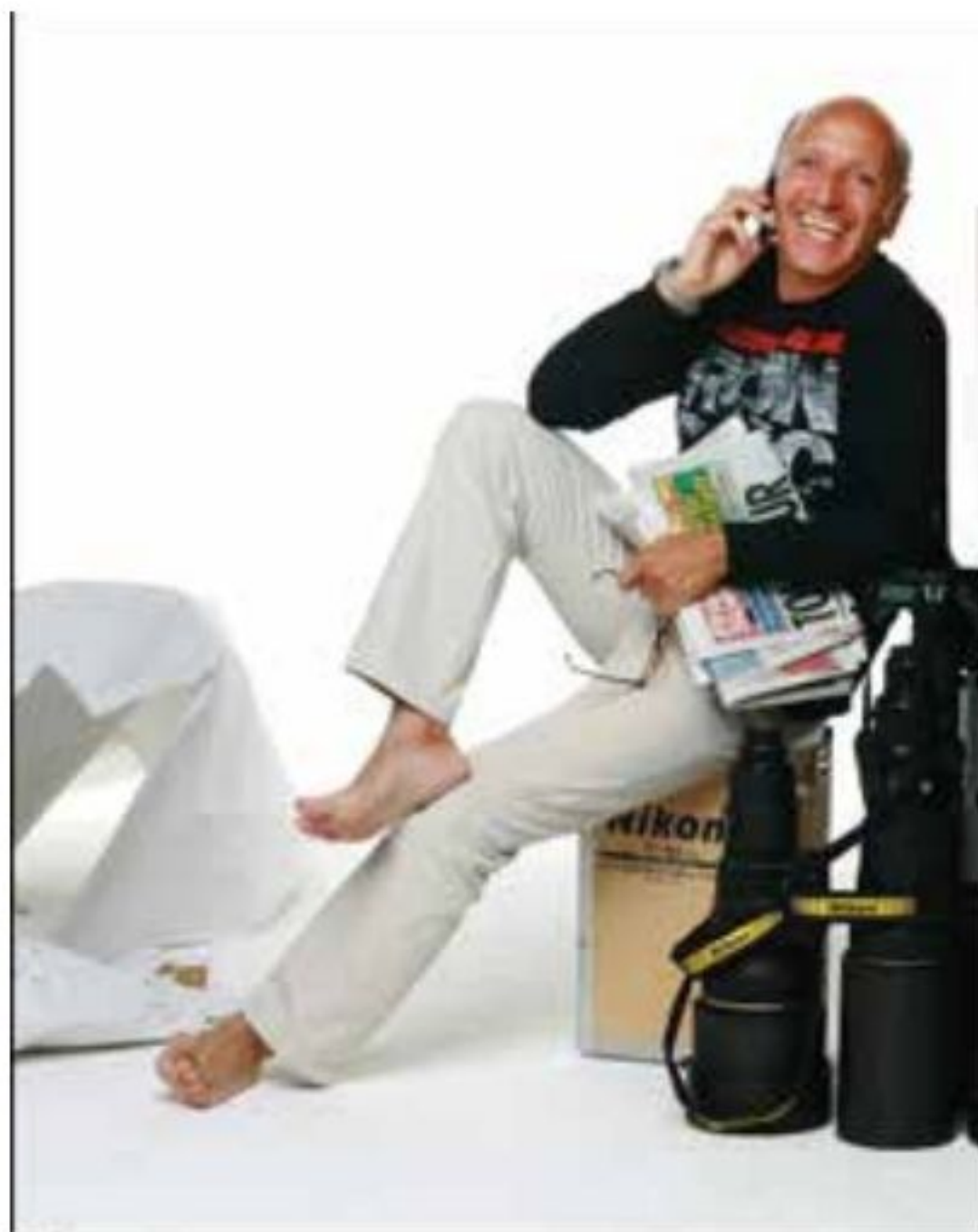
Dans les archives de Bruno Mouron

Orson n'était pas un ours

Février 1982 : Orson Welles est l'invité d'honneur de la 42ème cérémonie des Césars. Il recevra par la suite la Légion d'Honneur des mains de François Mitterrand.

Face à cet événement nous couvrons pour Paris Match le séjour parisien de cet ogre du 7ème Art.

Durant huit jours nous ne le lâchons pas, que ce soit en suivant sa Bentley ou carrément en l'escortant à l'heure du déjeuner dans les meilleurs restaurants gastronomique de la capitale comme en témoigne cette photos prise devant chez Maxim's. Bref, nous l'accompagnions dans sa tournée des grands ducs.



Au bout de quelques jours il fait appeler au journal pour demander que les deux énergumènes qui le suivent et le harcèlent viennent le rencontrer pour faire des photos plus posées. Nous fonçons dare-dare à l'hôtel Lancaster situé à 100 mètres de la rédaction. L'avenue des Champs Elysées traversée, rue de Berri, on pousse la porte tambour de l'hôtel. Le grand homme est dans le lobby et nous indique le patio. Incroyable : il nous dirige et organise la prise de vue : « *Placez-vous en contre plongée* », « *Utilisez plutôt un objectif de 28 millimètres* ».

C'est lui qui fait la photo !

Avant de repartir nous lui demandons quels sont les actrices et acteurs français qu'il préfère. Sa réponse fusa : « *Patrick Dewaere* ». De toutes les photos prises lors de son séjour parisien les deux meilleures, les plus spontanées, presque les plus parlantes restaient celles prises à la sauvette.

Le hasard faisant bien les choses, les éléments indispensables y étaient : la lumière, la composition de l'image, le regard, le cigare...

Conclusion : une photo volée peut parfois être bien meilleure qu'une photo posée.

Bruno Mouron





Solitude, invités, textos

Bienvenue à l'Élysée

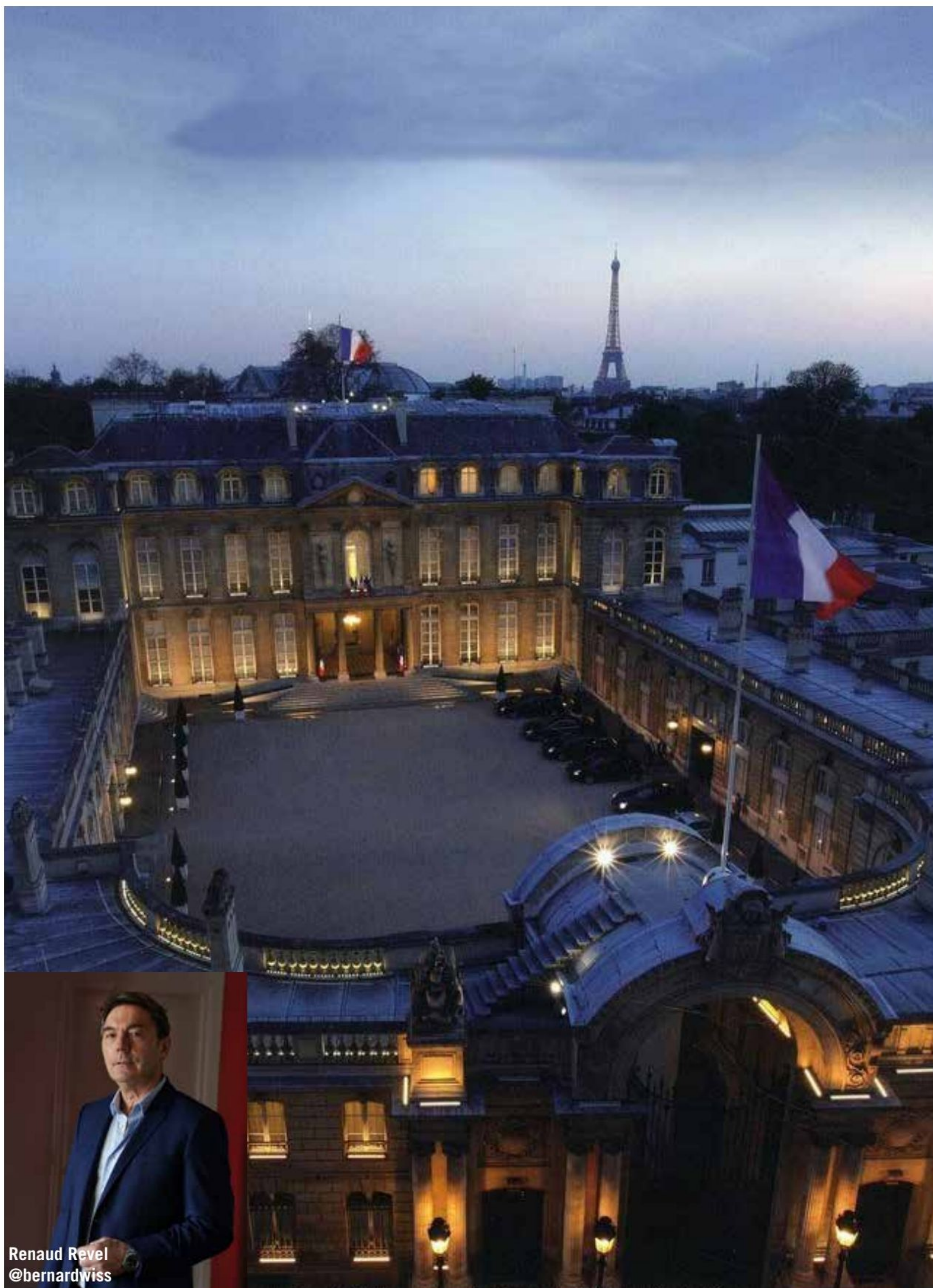
Un entretien avec Jean-Christophe Florentin

Depuis des années, nombreux sont les invités à venir murmurer à l'oreille des présidents. Artistes, industriels, journalistes, hommes politiques (et bien d'autres)... tous viennent le soir en toute discrétion et partagent un verre dans une ambiance détendue en discutant avec le chef de l'État. Pour le journaliste Renaud Revel, qui publie «Les visiteurs du soir», rien de plus normal. Il s'agit même d'une spécificité bien française ! «C'est un rituel monarchique hérité de la cour de Louis XIV», affirme-t-il d'entrée de jeu. «L'Élysée a toujours été le lieu vers qui allait l'arrière-ban de la classe politique». En effet, ce bal incessant des visiteurs du soir n'existe pas dans les autres pays. De Georges Pompidou à François Mitterrand, en passant par François Hollande et Emmanuel Macron, le constat reste le même : L'Élysée semble être un lieu à part, hors du temps, dans lequel ses locataires se sentent très seuls. Ils errent dans ce palais à travers un labyrinthe de bureaux. «L'exercice du pouvoir est un exercice solitaire», affirme Renaud Revel. Un exercice solitaire, certes, mais un exercice lourd et pesant surtout. Naturellement, les présidents ont besoin de s'entretenir avec des personnes exté-

rieures à leur entourage politique pour extérioriser cette pression. Une fois que le palais se vide entre 18h et 20h, on voit des gens arriver pour un dossier, une confidence. Ces «visiteurs» sont des gens sur lesquels le chef de l'État peut s'épancher librement sur des sujets divers. Bref, des gens de confiance !

Si cette tradition se perpétue depuis Charles de Gaulle, Emmanuel Macron la modernise en imposant un style qui lui est propre : moderne et plein de fraîcheur, privilégiant les textos brefs et stylés aux accolades prolongées qui s'éternisent dans la nuit. «C'est un technophile, il n'a pas de passé politique, pas de réseau, pas de premier cercle et donc pas de visiteurs. Il reçoit peu mais il traite des dossiers par SMS, très bien écrits. Le soir venu, Emmanuel Macron a une vie très classique et familiale, à l'inverse d'un Mitterrand et d'un Hollande qui dès 18h voyaient arriver un nombre incalculable de visiteurs», affirme le journaliste. Dans son nouveau livre, il raconte le phénomène des visiteurs du soir, et souligne à quel point E. Macron se distingue de ses prédécesseurs parce qu'il appartient à une autre génération. Parce que c'est un homme pressé.





Renaud Revel
@bernardwiss

Un livre aux révélations de plus en plus fines au fur et à mesure qu'on avance dans le temps pour finir avec E. Macron qui reçoit finalement peu de visiteurs et les remplace par des SMS ? Parce qu'il appartient à une autre génération. Plus technophile. Un président pressé, qui se défie des corps intermédiaires et des courtisans. Qui trouve dans ce mode de communication un moyen d'écarter ses visiteurs. Beaucoup parmi ses familiers sont surpris de recevoir des messages à point d'heure. Macron est un textoteur compulsif dont le 06 est une salle d'attente. Cela lui permet de se tenir à distance d'une noria de courtisans qu'il a rayé de son agenda. Macron-Jupiter s'est confiné de longue date à l'Élysée où il exerce le pouvoir de manière solitaire. Il s'y est confiné bien avant que n'éclate la crise du Covid.

Des choses que vous n'avez pas pu écrire ?

Non. J'ai seulement hésité à faire un chapitre sur les « visiteuses » : celles, soupirantes d'un soir ou compagnes du monarque, dont les huissiers de l'Élysée a vu parfois passer les silhouettes et qui ont alimenté la chronique. Ce que j'ai longuement abordé dans un précédent ouvrage : Les amazones de la République.

Qui sont les visiteurs de Hollande ? De Macron ?



Alain Minc fidèle au poste



Petite soirée improvisée par François Hollande

Hollande, qui a un goût prononcé pour les médias, aime la fréquentation des journalistes et des patrons de presse. Il faut rappeler qu'il fut un temps - en 1987- le conseiller éditorial de Max Gallo au quotidien Le Matin de Paris. C'est là que je l'ai d'ailleurs côtoyé. Il n'est pas étonnant que l'Élysée soit devenu avec lui un palais ouvert à tous les vents. Aux journalistes et à son premier cercle : c'est-à-dire une brochette de compagnons de route qui l'ont accompagné dans son ascension et dont Julien Dray est l'archétype. Quant à Macron, c'est principalement le milieu de la finance et de la banque d'affaires : son logiciel. Des réseaux auxquels sont venus se greffer tout un éventail de gens de la télé, du théâtre et du showbiz : ces courtisans de la dernière heure que l'on a vu apparaître dans les premières semaines de la campagne et qu'Emmanuel Macron fréquente à petites doses. Le soir venu, ce président solitaire a pour rituel de se replier sur son couple. Brigitte, son épouse, est sans doute sa première visiteuse.

Xavier Niel se targue d'avoir bureau ouvert quand il veut sans RDV...

Il fait incontestablement partie de ceux que Macron a plaisir à voir. L'homme d'affaires est par ailleurs le compagnon de Delphine Arnault, fille de Bernard

Arnault : un milliardaire avec lequel le chef de l'État entretient des liens privilégiés. Véloce, brillant, séduisant : Xavier Niel est par ailleurs l'actionnaire de référence du Monde, un quotidien peu critique à l'égard de Macron. Peu l'ont vu : le rachat de Nice Matin par Niel il y a quelques mois est un geste de plus à l'égard d'Emmanuel Macron qui sait qu'il pourra compter, à l'horizon de la présidentielle, sur le soutien en région Paca de ce titre de la presse quotidienne régionale. Niel a un avantage sur tous les autres : sa fortune, qui le rend insensible aux honneurs. Il n'a pas besoin de tendre la main Ce qui lui donne une liberté de parole absolue face à Macron .

Mimi Marchand ? Influente/pas influente ?

Cette communicante de talent a incontestablement contribué à forger l'image du couple présidentiel. Dès 2017, c'est elle qui le met en scène et en selle sur le plan médiatique. Proche de Brigitte Macron, elle veille au grain. Il est ainsi assez remarquable de constater que pas une photo, pas un papier, n'est venue égratigner, écorner, l'image du couple depuis bientôt quatre ans. Alors influente, oui, dans son registre où elle joue un rôle de paratonnerre. Elle est à cet égard précieuse. C'est l'une des



BHL, l'homme qui murmure à l'oreille des présidents

rare à tenir un langage d'une grande franchise avec Macron. Elle lui parle « cash ».

Les Présidents sont-ils leurs obligés comme Pierre Bergé/Hollande ?

Ce type de visiteur ne tient sur la durée que par la qualité des informations dont il dispose, l'importance de son entregent - Bergé combien de divisions ? - et les menus services qu'il peut éventuellement rendre au Président de la République. Ces visiteurs XXL sont à la fois des fous du roi et des conseillers ou serviteurs d'un soir. S'il faut relativiser l'influence d'un visiteur, une personnalité comme celle de Pierre Bergé contribua à apporter à François Mitterrand, d'abord, et à François Hollande, ensuite, de précieux relais et soutiens dans un grand nombre de cercles. A commencer par ceux de la presse, à travers les différents journaux qu'il finança, comme le magazine *Globe* ou le quotidien *Le Monde*. Mais obligés non. Ils peuvent disparaître, passer de la lumière à la disgrâce, d'un claquement de doigt.



Mimi Marchand au sommet de sa gloire.

Que leur disent-ils ?

Tout dépend de leur profil. Une personnalité comme Bernard-Henri Lévy su convaincre François Mitterrand de se lancer dans l'aventure bosniaque. De même qu'il a su convaincre plus tard Nicolas Sarkozy d'intervenir en Libye. De même, François Mitterrand consultera énormément de gens avant de décider de l'abolition de la peine de mort, en 1981. Une autre personnalité, comme Alain Minc, donnera au même Nicolas Sarkozy, des années plus tard, l'idée de supprimer la publicité sur les chaînes publiques. Le même Sarkozy n'aurait jamais résolu la crise financière de 2008 sans le concours avisé de quelques visiteurs-experts dont René Ricol.

C'est l'exception. Car rares sont ceux qui ont eu, ou ont aujourd'hui, une réelle influence sur le Président la République. Ce qu'attend le chef de l'État de celles et ceux qui franchissent le seuil de son bureau après 18 heures, c'est une franchise de ton. Une parole libre. Tout le contraire de ce qu'il a entendu toute la journée de la bouche d'une phalange de collaborateurs aux ordres et en col blanc.

C'est ainsi que François Mitterrand avait pour habitude de convoquer le soir venu telle ou telle personnalité pour tester auprès d'elle une idée ou un arbitrage qu'il a en tête. Nombre de décisions prises le matin même par le premier ministre étaient détricotées le soir par un Président changeant à qui un visiteur aura développé un contre-argument qui l'aura ébranlé. Mitterrand attendait de son visiteur qu'il lui dise, sans détour, ce qu'il pense

au plus profond de lui-même. Quand Nicolas Sarkozy est au fond du trou, en 2007, avec le départ de son épouse Cécilia, c'est vers ses familiers qu'il se retourne. Des proches qu'il invite à le rejoindre à l'Élysée, après 20 heures, où il les reçoit en bras de chemise.

Comment s'est déroulé la collecte d'info ? Ceux qui côtoient le pouvoir parlent-t-il facilement ?

Ce fut une enquête extrêmement difficile. L'Élysée reste un sujet relativement tabou pour ceux qui le fréquentent. La France est une vieille monarchie républicaine. Et tout ce qui touche au Président de la République relève le plus souvent de la confidentialité. Les visiteurs du soir du chef de l'État ne sont pas bavards. Au nom de cette proximité et par peur de se faire reprocher de se répandre, ils hésitent à raconter ce qui se passe entre les quatre murs d'un bureau qu'ils ont eu, pour la plupart d'entre eux, beaucoup de mal à atteindre. Il est même étonnant de voir, par exemple, à quel point le premier cercle de François Mitterrand peine encore aujourd'hui à se livrer. Comme si la figure tutélaire socialiste, l'ombre de Mitterrand, continue de peser sur leurs épaules.

Alain Minc est-il aussi fort qu'on le croit où est-il surcoté ?

Lui-même en convient : son influence a varié selon les présidents et les époques. Mais, chapeau l'artiste ! Il est sans doute la seule personnalité de la société civile à avoir su enjamber les présidentielles, tout en conservant un lien souvent privilégié avec le locataire de l'Élysée. Ce fut le cas avec François Hollande, Nicolas Sarkozy et aujourd'hui Emmanuel Macron. L'homme m'a fait part de certains de ses échanges avec ce dernier depuis trois ans, SMS à l'appui : on devine parfois, à leur lecture, une proximité réelle avec le locataire de l'Élysée. S'ajoute à cela un entregent tout simplement exceptionnel. Si Emmanuel Macron est entré en politique tardivement, en 2017, Alain Minc navigue dans les hautes sphères de l'État français depuis plus d'un demi-siècle. Il est ainsi un observateur précieux pour ce jeune président auquel il prodigue des conseils que ce dernier écarte parfois, mais retient souvent.

Alain Minc a ainsi été très présent lors de la crise des Gilets jaunes. De même que depuis celle de la Covid. Jaloué et souvent caricaturé, il est sans conteste un cas d'espèce.

Comment se déroule une visite type ?

Tout dépend là encore du président. Même si le cérémonial reste immuable. D'abord, le visiteur prend rarement rendez-vous. Il est hors agenda. Il a en général joint directement le président dont il a le 06. Le secrétariat est rarement informé de l'identité de ceux qui franchissent le soir venu le bureau du monarque. Certains d'entre eux sont même entrés à l'Élysée par la grille du Coq : une entrée discrète qui se trouve au dos de l'édifice, de l'autre côté du parc.

Une fois que vous avez franchi la grille de l'Élysée et que vous avez montré patte blanche, un huissier vous entraîne à l'étage où se trouve le bureau présidentiel. On vous fait patienter dans un petit salon, le salon Vert, adjacent. Puis à l'heure dite, on vous introduit dans le bureau du Président. Ce qui m'est arrivé une fois avec François Mitterrand. L'instant est impressionnant. Car vous êtes saisi par la solennité du lieu et le silence monacal qui y règne. Ensuite, tout est fonction de son locataire. Mitterrand avait pour habitude de rester assis derrière son bureau. Ce qu'il fit avec moi. En revanche, si vous étiez l'un de ses familiers, il se déplaçait pour rejoindre un canapé où il vous conviait. Nicolas Sarkozy, lui, prenait un fauteuil qu'il approchait près du vôtre, de manière à installer entre vous et lui une sorte de complicité. Tactile même, il pouvait à un moment vous taper de manière virile sur le genou pour vous convaincre d'un argument qu'il venait de développer. François Hollande, quant à lui, est sans doute celui qui vous met le plus à l'aise. Comme si ce bureau était un lieu comme un autre. Il a désacralisé le lieu.

Mais il y a un point commun à tous ceux qui ont occupé ce bureau : après 20 heures, quand l'Élysée s'est vidé et que le Président de la République tombe la veste, le climat n'est plus le même. Le ton change. La conversation devient plus libre. Et le visiteur sort de ce bureau, en lévitation, avec



le sentiment de figurer désormais dans le premier cercle du Président. Une illusion absolue.

Un bon arriviste doit-il le devenir pour obtenir un poste, une promotion, favoriser un deal ? Le PR (Président de la République) a-t-il réellement tout pouvoir ou reste-t-il prisonnier d'un appareil d'État ?

Il est évident qu'avoir une proximité avec le Président de la République n'est pas neutre. Mais si ce dernier peut par exemple nommer tel ou tel visiteur de ses amis ambassadeur (c'est arrivé maintes fois sous la Ve République) la plupart des nominations se font de manière classiques. C'est-à-dire par la voie des grands corps de l'état qui tiennent la machine. En fait, le visiteur ne doit rien attendre de cette proximité avec le Président. Rares sont ceux qui en tirent un quelconque avantage, à quelques rares exceptions. Le statut de visiteur est un accélérateur de particules. C'est une rosette à leur boutonnière. Un honneur dont il se gargarise dans les dîners en ville. Même si certains d'entre eux, comme BHL ou Alain Minc, ont su intelligemment tirer profit de ce statut, la plupart des autres n'en ont tiré aucun réel avantage.

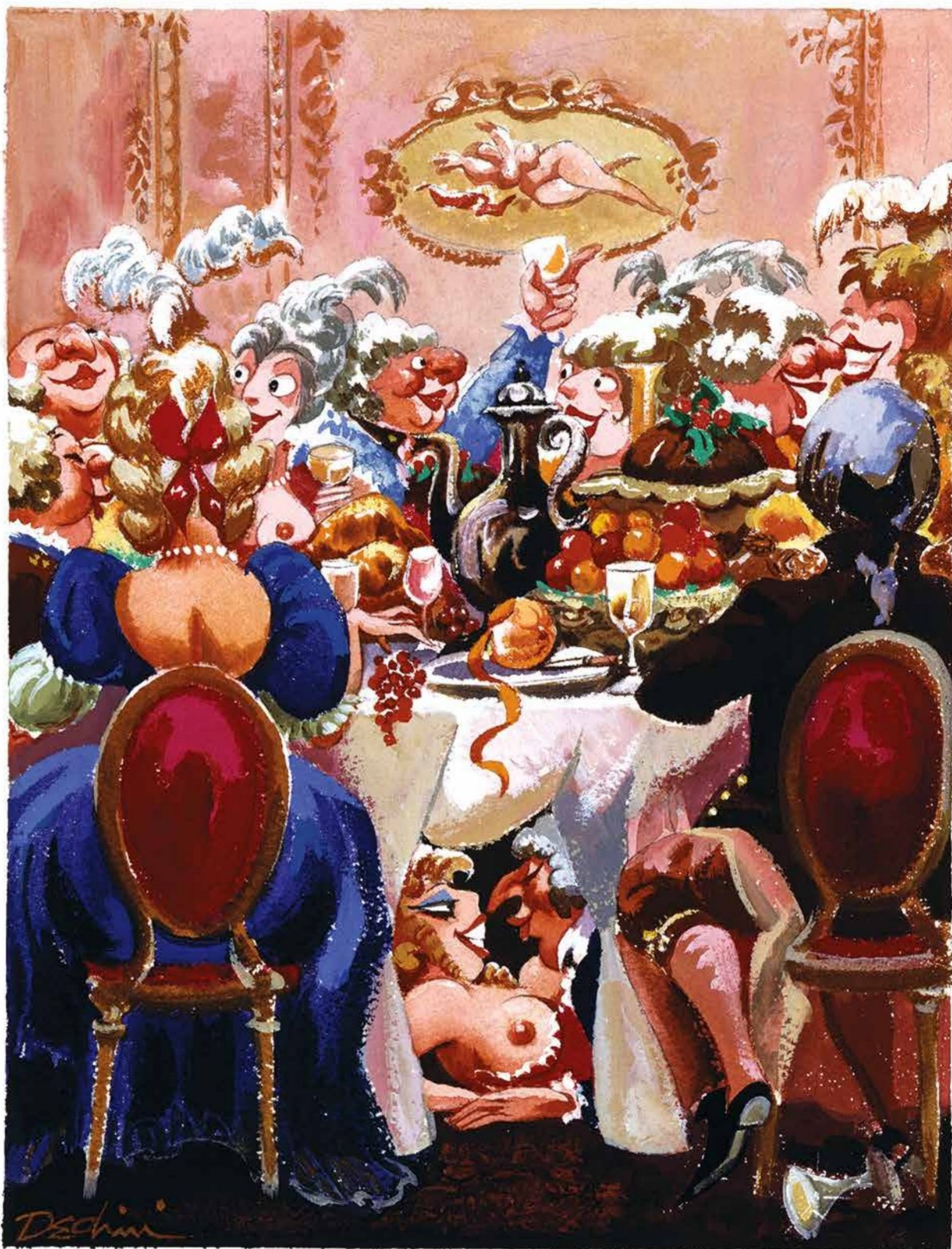
Macron travaillerait la nuit ? Seul ? Entouré de collaborateurs ?

C'est un oiseau de nuit qui se lève à l'aube, vers cinq heures. Il travaille en effet beaucoup la nuit. Nombre de ses collaborateurs ou familiers ont été

surpris de se voir adresser des SMS à des heures très tardives. Macron a pour habitude de régler un grand nombre de dossiers à coups de messages ainsi postés entre 20 heures et minuit. Et Brigitte, son épouse est là pour faire barrage. Elle filtre les appels devenus intempestifs. Elle écarte les gêneurs. Fait le tri. Ecrème son agenda. En fait de collaborateurs, c'est elle qui reste sa première et dernière conseillère. Elle est ce pare-feu qui le protège de cette nuée de pique-assiettes qui gravitent de tout temps autour de celui qui une fois à l'Élysée devient ce centre de gravité vers qui tout converge.



Les visiteurs du soir
de Renaud Revel
aux éditions Plon



Je pense que nous devrions revenir avant qu'ils ne s'aperçoivent de notre absence...?



LA HAINE

Starring Jérôme Lavrilleux

**Sarkothon - Bygmalion - Prise de l'UMP - Campagne présidentielle 2012
- Dircab JF Copé - Couteau suisse de l'UMP - Nettoyeur ...**



L'ex Spin Doctor de la droite républicaine dit tout



Qui c'est le type en costume à côté de Jérôme Lavrilleux tout juste décoré de l'Ordre National du Mérite ?

Jérôme Lavrilleux, ex-directeur de Cabinet de Jean-François Copé à l'Assemblée puis à l'UMP, co-responsable de la prise du parti par le clan Copé face aux Fillonnistes, directeur adjoint de la campagne de Nicolas Sarkozy, spin docteur de la droite, Machiavel rusé de la politique, affranchi-repent, héros maudit et homme de coups au centre de l'affaire Bygmalion... Un CV fait de 30 années

au centre des réacteurs du pouvoir. Il est également le personnage central du livre-enquête sur l'histoire secrète de la droite française : *La Haine de Gérard Davet et Fabrice Lhomme*. Oui, les journalistes tombeurs de François Hollande dans « *Un Président ne devrait pas dire ça* ». Jérôme Lavrilleux nous raconte tout ! Et le reste... Passionnant.



Vendredi 21 juin, 18heures. En directe provenance de Bruxelles, nous avons rendez-vous au bar des Bains. 1h30 de retard. « Bouchons. C'est la merde. Quelle conne Hidalgo » dira le SMS en ce jour de Fête de la Musique. Le bar est désert. Ça tombe bien, un vent de confesse plane sur les lieux avec l'ami Lavrilleux ! Moteur.

PLAYBOY : C'est ton dernier jour de député européen. Quels sont tes projets maintenant ?

Jérôme Lavrilleux : Plusieurs choses. Je ne sais pas encore. Je vais ouvrir des gîtes en Dordogne. C'est un changement complet pour moi car ce sont mes derniers jours en qualité de député européen, mon mandat s'arrête le 1er Juillet, à 9 heures précisément. Date qui marque l'entrée en fonction des nouveaux députés et en même temps la fin de mon mandat européen et d'une vie politique dont l'engagement a commencé à peu près, jours pour jours, en Mars 1989. C'est une nouvelle vie qui commence. J'ai un sentiment, sans doute, de vide. Car il faut se réinventer. Et puis, adienne que pourra...

PLAYBOY : Tristesse, nostalgie, regrets ?

JL : Non, jamais de nostalgie. Bien sûr, j'ai quelques regrets. Pas de mon métier de directeur de cabinet pour les grands de ce monde. Mais j'ai adoré ce que j'ai fait pendant 5 ans en tant que député européen, tant à Bruxelles qu'à Strasbourg.

J'aurais adoré continuer. Je termine avec un sentiment de devoir accompli : j'ai été classé 2ème parlementaire sur les 751 par le site indépendant Worldwatch. J'ai essayé de faire du mieux possible le boulot qu'on m'a confié et mon travail a été reconnu. Mais compte tenu de

mon passé de directeur adjoint de la campagne de Nicolas Sarkozy et de tout ce que cette affaire implique quand on a travaillé pour lui par la suite, il ne m'a, malheureusement, pas été possible, d'obtenir une nouvelle investiture.

PLAYBOY : Tu n'aurais pas pu te présenter en indépendant ?

JL : Malheureusement, non. Cela dépend d'une liste nationale et il faut, au moins, être classé 79ème pour pouvoir se présenter. Comme je n'ai pas de fortune personnelle et que je n'ai pas détourné d'argent, je n'ai vraiment pas les moyens de constituer une liste, qui coûte extrêmement cher.

PLAYBOY : Revenons à l'excellent livre, « la Haine » (par Gérard Davet et Fabrice Lhomme, les tombeurs de F. Hollande, aux excellentes éditions Fayard). A ton avis, pourquoi, dans le monde politique et plus particulièrement à droite retrouve t-on ce sentiment de haine tellement exacerbé ?

JL : Parce que le combat pour les idées, mais aussi pour l'absence d'idées, a été remplacé par des combats entre hommes. Il n'y a plus de combats d'idées. Aujourd'hui, quand tu t'engages en politique, ça devient vite des combats d'écuries. Des combats d'une violence extraordinaire entre personnes de la même famille politique, souvent beaucoup plus violents qu'entre opposants politiques d'ailleurs.

PLAYBOY : Parce que le gâteau n'est pas assez grand pour toute la famille ?

JL : Parce que pour arriver en haut de la pyramide, il faut tuer tous les autres. Avant, il fallait les entraîner. Mais maintenant, vu que le niveau a quand même baissé, certains pensent qu'ils peuvent compenser leur absence

de capacité à entraîner derrière des idées par le fait d'éliminer purement et simplement des adversaires potentiels.

PLAYBOY : Et ça joue à long terme ?

JL : C'est un combat quotidien. Avec ce système, tu restes en haut de la pyramide de moins en moins longtemps, il y a une accélération, c'est complètement idiot. Et tout ce système amène à des familles politiques qui ont tant contribué à diriger la 5e République depuis le 4 Octobre 1958, à faire seulement 8% aux élections Européennes. Enfin non, soyons raisonnables : 8,49%.

C'est le pire score que mon ancienne famille ait fait depuis 1958. C'est totalement hallucinant! Tout ça parce qu'un type, pour arriver à la tête du parti, a cru bon de tuer ou du moins d'essayer de tuer, les autres. Et ce, avec un cynisme pur, théoricien du bullshitisme : « *Ce que je vous raconte entre nous, je dirais l'inverse à l'extérieur* ». L'absence d'idées et de franchise est revendiquée d'une manière cynique. Sauf qu'il y a un problème dans tout ça : ce n'est pas tant tous ces élus qui se prennent pour de futurs présidents de la République. Le problème est qu'ils sous-estiment les électeurs qui sont beaucoup moins cons qu'ils ne le pensent. Pour la plupart, ils comprennent tout, voient tout et analysent tout. Et ça les aide dans leur choix. C'est important de garder ça en tête.

PLAYBOY : Donc nous aurions la droite la plus bête du monde ?

JL : Si c'était seulement moi qui le disais, les gens auraient tendance à penser que je dis ça juste parce que je suis en rogne, parce que je termine sa carrière avec l'envie de taper sur les autres. Sauf que ce n'est pas moi qui le dit : ce sont les



**J'avais dit que
Laurent Wauquiez
terminerait là où les
patrons de la droite
veulent qu'il aille :
dans le mur avec un
gyrophare allumé !**

électeurs eux-mêmes. On a affaire à un casting complètement absurde pour mettre en tête de liste européenne Fran-



çois-Xavier Bellamy. Soit disant, il n'y avait personne qui allait faire venir les électeurs du premier tour de François Fillon à la présidentielle, qui avait fait quelque chose comme un peu moins de 20% et là, ils ont fait 8%. Donc on met François-Xavier Bellamy à la tête d'une liste. Tout ça, pour qu'à la fin, à la sortie des urnes, on apprenne d'un sondage que plus on est catholique pratiquant, plus on va voter pour Emmanuel Macron. Il y a quand même des génies qui définissent des stratégies politiques... (sarcasme) J'aurais pu leur faire réaliser des économies puisque j'avais prédit le résultat à 0,5 près, en Juin 2018, dans une interview pour le magazine le Point. J'avais dit qu'avec une telle stratégie, ils finiraient à 8%. Le journaliste l'a d'ailleurs ressorti juste après l'élection en disant que j'étais Monsieur Irma. Et j'avais aussi dit que Laurent Wauquiez terminerait là où les patrons de la droite veulent qu'il aille : c'est à dire dans le mur, avec un gyrophare allumé. Il n'a pas tenu 8 jours après le résultat. Et dans ce jeu de massacre permanent, un de moins.

PLAYBOY : Qui peut prendre la relève à ton avis ?

JL : Eh bien là... Les bras m'en tombent. Le LR, c'est un parti qui prend ses origines dans le gaullisme, avec le général de Gaulle. Après, il y a eu Pompidou. C'est même cette année les 50 ans de son accession au pouvoir, en 1969. Après, on a eu Giscard-Chirac. C'était un combat violent, les deux tenaient la route. Puis après, on est passé à Sarkozy. Ensuite, on a eu Copé et Fillon. On n'a fait que descendre en grade. Et aujourd'hui, accrochez vous bien, on risque d'avoir un combat entre Jacob et Peltier. Je précise pour

les lecteurs : Christian Jacob, c'est le président du groupe LR à l'Assemblée Nationale. Franchement ça fait rêver (soupir). Mais c'est le symptôme de quoi ? On va prendre le plus inodore, incolore et sans saveurs pour geler le champs de bataille pendant un an et demi avant de re-ouvrir les hostilités en vu de la présidentielle.

« Si Sarko veut revenir Président de la République et gagner une carte d'immunité, les français sont moins cons que les élus veulent bien le croire ! »

PLAYBOY : Comme tu es Madame Irma, vois-tu quelqu'un émerger ? Sarko revenir ?

JL : Non, arrêtez avec cette histoire de dire que Sarko va revenir. Il a déjà essayé de revenir, en 2016, pendant la primaire. Je lis de temps en temps que Sarkozy est la personnalité politique préférée des français de droite. Yes. Mais pendant la primaire, il n'a pas franchi le premier tour. Il a été battu par Juppé ET par Fillon. Donc le désir de retour de Sarkozy de l'électorat de droite est assez limité. Et il n'y avait que des gens de droite pour voter à la primaire. On m'avait à ce moment interrogé pour savoir si Sarkozy allait revenir. J'avais

répondu que si Sarkozy voulait revenir pour des mauvaises raisons et bien, il perdra pour des bonnes raisons : on récolte ce qu'on a semé. Si Sarko veut revenir pour repasser par la case Président de la République et gagner une carte d'immunité, encore une fois, les français sont moins cons que les élus veulent bien le croire. Ils ont bien compris le système et la preuve : ils n'ont pas voté pour lui. Il ne reviendra pas, vous verrez par vous-mêmes. Bien sûr, tout son petit clan entretiendra cette petite musique mais il n'y a pas de désir de Nicolas Sarkozy. S'il y en avait eu un, il aurait gagné la primaire haut la main. Il ne faut pas confondre ce que pensent les militants à jour de cotisation avec ce que pense l'électorat de droite : dans ce genre d'événements, on est toujours nostalgique de la dernière fois où on a vraiment gagné. Et puis, l'électorat de droite est d'ailleurs beaucoup plus modéré que la stratégie buissonnière le laisse penser. On l'a encore vu aux européennes : la majorité des gens de droite votent pour le gouvernement. Ils ont voté pour Emmanuel Macron.

PLAYBOY : Donc l'avenir de la droite, c'est Macron ?

JL : Le président de droite actuel, effectivement, c'est Emmanuel Macron. Je le pense très sincèrement. Et les électeurs de droite l'ont bien compris.

PLAYBOY : Pour revenir au bouquin : tu es le professeur, super transparent. Quel est ton but tellement c'est inhabituel et intéressant en même temps : tu essayes de te dédouaner en mouillant ici et là ?

JL : Non, je conteste formellement l'idée de me dédouaner de quoi que ce soit. Dans l'affaire des comptes de campagne de Nicolas Sarkozy en 2012, je suis le seul à assumer mes responsabilités. Tout le monde se défait sur tout le monde, sauf moi. Et, je précise pour les lecteurs: ne pas confondre avec la campagne de 2007, je n'ai rien à voir avec celle-là et avec la Libye.

Donc, je ne peux pas me dédouaner vu que je me suis incriminé moi même, en reconnaissant les choses. Et je raconte comment ça se passe de l'intérieur mais sans me donner le beau rôle. Ce sont les journalistes qui m'appellent le professeur mais jamais je n'aurais eu la prétention de me sacrer ainsi. J'ai seulement un Bac +2. Je ne me suis jamais pensé comme un professeur. Certains reconnaissent qu'il m'arrive d'avoir un peu de science politique mais

je ne me dédouane d'aucune manière, ce n'est pas l'objet du livre. Je sais très bien que je vais avoir un procès et que, vraisemblablement, je vais être condamné à quelque chose. Condamné à quoi ? Je n'en sais strictement rien mais j'assumerai. On est 11 à être poursuivis et l'enquête est terminée depuis 2 ans et demi.

PLAYBOY : Il y a qui dans le casting, à part toi ?

JL : Le plus connu : Nicolas Sarkozy. Il est poursuivi pour « *financement illégal de campagne électorale* ». Moi, je suis poursuivi pour complicité. Puis après, bien sûr, il y a beaucoup d'anciens collaborateurs de l'UMP de l'époque, qui sont des gens qui se sont dévoués à Nicolas Sarkozy et qui ont fait sa campagne. Moi, je suis un parmi plusieurs dizaines de personnes qui ont travaillé pour lui et qui sont poursuivis dans une multitude d'affaires.

PLAYBOY : Il y a que des gens de l'UMP ou il y aussi des gens de Bygmalion ?

JL : Il y a aussi des gens de Bygmalion, bien sûr : Bastien Millot, Guy Alves parmi les 11. Le juge a reconnu qu'il n'y avait pas eu de détournement d'argent. Mais que c'est une campagne électorale qui a explosé ses dépenses : il a fallu faire rentrer deux litres d'eau dans une bouteille d'un litre. Donc ça a débordé et il a fallu éponger. Et c'est le parti qui a épongé. C'est la vie, je ne regrette pas ce que j'ai eu à faire mais j'assume.

PLAYBOY : Si c'était à refaire, tu le referais ? Pareillement ?

JL : Sincèrement, je ne sais pas. Il y a pleins de gens qui me demandent pourquoi j'ai fait ça. Parce que j'étais sans doute moins intelligent que la personne qui me pose la question et que j'étais directeur adjoint de la campagne de Sarkozy, chargé d'organiser ses meetings.

PLAYBOY : C'est lui qui t'avait demandé de faire ça ?

JL : C'est ses collaborateurs qui m'ont fait venir. Le Président de la République est au dessus de ça mais il savait qui j'étais. Il y avait un contact quotidien, je l'ai vu des dizaines de fois, même en tête à tête : dans l'avion pour revenir de meetings, etc. Mais, au départ, on me demande d'organiser 5 meetings puis 10 puis 15 et à la fin, on arrive à 44. Mais qui étais-je pour dire au Président que ses comptes de campagnes n'étaient pas bons ? Quand on me demandait de



les organiser, je pensais qu'on avait les moyens pour le faire... Et qui peut dire « *si ça avait été moi, je serais aller voir Sarkozy et je lui aurais annoncé que sa campagne est terminée et qu'il faut*

d'argent et que tout est fini ?

PLAYBOY : La réaction aurait été violente ?

JL : Très sincèrement, je pense qu'il n'en aurait eu rien à faire : il aurait dit que l'important c'est de gagner. Et c'est ce que tout le monde avait en tête. Puis on verra plus tard...

PLAYBOY : C'est en multipliant les meetings qu'on gagne ?

JL : Avec le recul je pense que c'est un phénomène d'auto-intoxication collectif. Nicolas Sarkozy était en début de campagne dans les choux. Donc quand le candidat en question part de loin et qu'il termine à 1,5 points de François Hollande, que ça fait des mois qu'on te dit que tu es tout seul et que tu ne gagneras pas, que tu fais des meetings et que tu as 10, 20, 40 et, à la fin, 60 000 personnes qui te soutiennent, tu te dis que finalement, non, tu n'es pas tout seul. Sauf que tu finis par oublier que s'ils sont là, c'est parce que tu les as fait venir. Quand tu remplis un Zénith avec 12 000 personnes, on savait dès le matin qu'il y aurait 12 000 personnes. Les gens se sont inscrits, personne ne vient spontanément à un meeting, ça n'existe plus. Les meetings servent avant tout de décor d'émissions télé pour passer en direct sur les chaînes d'infos. C'est

40 meetings avec 1000 personnes ça a le même impact que 44 meetings avec 10 000 personnes. C'est très con. C'est une manière ancienne de faire de la politique.

qu'il arrête ses meetings car il n'y a plus d'argent !» ? Personne n'osait le dire et personne ne l'a fait. Le directeur de campagne ne l'a pas fait. Ses conseillers qui étaient avec lui pendant les réunions stratégiques à l'Élysée, dans lesquelles je n'étais pas, ne l'ont pas fait : personne n'a eu le courage de le faire. Et on voudrait que ce soit moi, avec mes petits bras musclés, qui sois allé le voir et qui lui dise qu'il n'y avait plus



pas la 4ème République où t'allais sous des préaux d'école pour convaincre des gens. Là, le but, c'est de passer à la télé et de montrer, avec une mise en scène faramineuse, que tu es favori et que tu es entouré. C'est une démonstration de force.

Comme les talk show télé pour lesquels le public derrière le présentateur est casté. Ce ne sont pas des gens qui viennent spontanément. 40 meetings avec 1000 personnes ça a le même impact que 44 meetings avec 10 000 personnes en moyenne. C'est très con. C'est une manière ancienne de faire de la politique. Il y a moyen de mettre fin à ce système mais ceux qui votent la loi sont ceux qui en bénéficient et personne n'aura le courage d'obliger les candidats aux présidentielles à rendre public à J+7 les comptes de campagne. Autrement dit, tu fais un meeting le Samedi et le Samedi qui suit tu dois rendre public le coût du meeting. Et tu ne peux pas bidouiller car sinon, tout le monde va le savoir, vu que le meeting vient d'avoir lieu. Ça n'a rien à voir avec les comptes de campagne publiés après la campagne électorale. Quand on va dévoiler qu'un meeting coûte 400, 500, 600 000, voire 1 million d'euros, les gens vont penser qu'on est fous. Et là, instantanément, tu perds 10 points dans les sondages. Quand les gens sauront que pour te déplacer pendant la campagne électorale tu as loué un Falcon chez Dassault pour 1 million d'euros, ils se diront qu'on est dingues. Pourtant, c'est ce qui a eu lieu. Ils ne voteront jamais pour toi. Donc rendre les comptes de campagne publics serait une bonne réforme.

Quand on finit par prendre Christian Jacob pour présider la table, on n'est pas loin de mourir de faim.

PLAYBOY : Ce ne sont pas les avions de l'Elysée ?

JL : C'est pire que ça : il y avait un Falcon, un jet privé, luxueux, payé par la campagne, qui était suivi par un avion de l'Elysée. Parce qu'en cas de coup dur, le candidat devient immédiatement président. Parfois, quand on savait qu'il repartait avec un avion de l'Elysée, on savait également qu'il y avait un avion de secours de l'Elysée, en plus. Tout dans une hypocrisie totale, dans laquelle tout le monde fait semblant de penser qu'une campagne électorale coûte le plafond, c'est à dire 21 millions d'euros pour plus de 40 millions d'électeurs. Autrement dit, le budget consacré à un électeur s'élève à moins de 50 centimes : même pas assez d'argent pour acheter une enveloppe, imprimer un papier, mettre un timbre dessus et l'envoyer à un électeur.

PLAYBOY : Donc c'est un appel à la crapulerie ?

JL : Bien sûr ! Je n'ai que 50 ans, un âge relativement jeune dans le monde de la politique. Je n'ai participé qu'à une seule campagne présidentielle qui est celle de 2012 donc je ne peux pas être

responsable de tout ce qu'il s'est passé. Depuis 1995, année à laquelle a été mis en place ce système de financement des campagnes électorales, toutes les élections présidentielles ont fait et continuent d'ailleurs, à faire l'objet d'enquêtes. Celle de 1995 de Balladur n'est toujours pas purgée. La requête est toujours en cours. Celles de 2007 et de 2012 pour Sarkozy font également l'objet d'une enquête. Donc il y a un sujet et ce n'est pas Jérôme Lavrilleux. Le vrai problème, c'est cette hypocrisie française sur la question du financement des campagnes électorales.

PLAYBOY : Y a-t-il eu des réactions suite à la publication du bouquin ?

JL : J'ai reçu, chez l'éditeur mais aussi en direct au parlement européen, des dizaines et des dizaines de mails et de courriers. Dans la quasi totalité, les gens sont très sympathiques. Ils ont bien compris ce qu'il s'est passé : il y en a un qui paye pour les autres.

PLAYBOY : Et est-ce que le bouquin a eu la vie qu'il aurait dû avoir ou est-ce qu'il a subi des boycott médiatiques ?

JL : Au contraire, ce sont deux excellents journalistes qui l'ont écrit, Gérard Davet et Fabrice Lhomme qui ont été invités sur toutes les émissions de télé et de radio. Je suis également passé sur plusieurs chaînes : BFM, LCI il y a 15 jours, France info. J'accepte très rarement les interviews. J'en donne 2-3 par an.

PLAYBOY : Merci pour nous ! As-tu découvert toi-même, à travers l'enquête des scoops et des infos qui t'ont marquées ou choquées ? Est-ce que le professeur a appris des choses ?

JL : Oui, j'ai appris que je suis plus gentil que certains autres encore. Il n'y a pas que moi qui suis interrogé dans ce livre et quand tu vois le degré de haine de certaines personnes, qui en sont à la fois acteurs et victimes, ça fait franchement froid dans le dos. Quand je vois ce que subit mon amie Rachida Dati, je me dis que c'est vraiment dur et que les combats politiques peuvent être sanglants. Il a suffi qu'elle dise qu'elle était candidate à l'élection municipale de Paris, pour laquelle il va y avoir un combat féroce, notamment à droite, pour qu'on sorte des honoraires qu'elle a perçus en tant qu'avocate. Personne ne se demande si c'est légal ou non, ils s'en foutent. Et démerde toi avec. Et le jour où tu auras quelqu'un qui te diras que oui, c'est tout à fait normal d'avoir





des honoraires quand tu es avocat alors elle aura 3 invisibles lignes en bas d'une page. C'est le petit jeu habituel. Ceux qui y jouent pensent qu'ils en sortiront gagnants mais ils n'en seront que les prochaines victimes. Et tant qu'on n'arrivera pas à rompre cet espèce de cercle vicieux, on finira tous harcelés. C'est ce que j'avais appelé, dans ce livre, la parabole du cannibale. La droite française est une grande table cannibale : ils se bouffent les uns les autres au fur et à mesure. Il finira par n'y en avoir plus que deux puis plus qu'un. Et le dernier est condamné à mourir de faim. Quand on finit par prendre Christian Jacob pour présider la table, on n'est pas loin de mourir de faim.

Pourquoi un mec qui n'est pas un canon de beauté mais qui a du pouvoir se retrouve adulé par des milliers de filles et de mecs ? Parce que le pouvoir rend séduisant. Et quand tu commences à avoir du pouvoir, tu te sens invincible.

PLAYBOY : Qui as-tu trouvé de plus méchant que toi ?

JL : A peu près tout le monde. Il n'y a aucun mal à ça, je suis quelqu'un de gentil ! (rires)

PLAYBOY : Justement Rachida parle des 200 qui tiennent tout. Es-tu d'accord avec cette affirmation ?

JL : Je suis assez d'accord. Il y a des gens qui ont leur carte du club parce qu'ils sont nés à Paris, dans les beaux quartiers : dans les 7ème, 8ème ou 6ème ou 16ème. Ils ont fait leurs études dans les bons lycées, les bonnes prépa et dans les bonnes écoles supérieures, quitte à se réinventer une identité provinciale totalement artificielle par la suite. Ils ont le statut de haut fonctionnaire. Ils font tous de la politique mais ils ne sont pas tous élus.

Il y a des banquiers, des avocats et j'en passe, qui font de la politique. Ils se côtoient depuis qu'ils sont tout petits, ils font science po et l'ENA ensembles. Ils peuvent être très violents entre eux, certes, mais ensembles, ils sont encore plus violents sur quelqu'un qui n'en fait pas partie. Et je suis admiratif du parcours de Rachida Dati parce que c'est une fille qui vient d'un milieu extrêmement modeste, de province, qui, en plus, a des origines étrangères. Elle a dû se battre 1000 fois plus que tout ce petit monde. C'est assez désespérant. Personnellement, je suis né en Province, mon père était garagiste et ma mère sa secrétaire, ils s'entraidaient tous les deux.

Même si je n'ai manqué de rien dans ma vie, je n'ai pas de fortune personnelle. Je n'ai pas passé les concours pour Sciences Po, je ne savais même pas que ça existait : ce n'était pas dans

mon spectre. Dans ce genre de cas, les carrières sont beaucoup plus longues et plus dures, il faut travailler beaucoup plus. Je pense que j'ai toujours travaillé beaucoup plus que les autres qui faisaient, pourtant, le même métier que moi. Dans les mis en examen, Guillaume Lambert, le directeur de campagne, est toujours préfet. Moi, je suis député européen, j'ai bossé comme un dingue et dans quelques jours, je ne suis plus rien... Alors il faut que je me réinvente, je n'ai pas de parachute et c'est très bien comme ça. Je suis plus à l'aise, je pense.

PLAYBOY : Y en a-t-il qui se sont franchement enrichis dans les affaires soulevées ?

JL : Sur cette question, mon point de vue n'a aucun intérêt. Deux expertises ont été diligentées à la demande du juge d'instruction. Les deux concluent de la même manière : les dépenses de campagne n'ont pas fait l'objet d'une surfacturation. Il n'y a pas eu de détournement d'argent, personne ne s'est constitué un trésor de guerre. Jean François Copé n'est pas mis en examen alors qu'on le soupçonnait de ça au départ. Le juge d'instruction, qui est le juge Tournaire que tout le monde redoute, a fini par conclure qu'il n'y avait pas eu de détournement d'argent. On avait le droit d'en dépenser deux et on en a dépensé quatre, voilà ce qui s'est réellement passé. Les expertises prouvent que les prix faits par Bygmalion et l'Agence Public sont au prix du marché. La première expertise conclu ainsi et un certain nombre de personnes poursuivies comme Guillaume Lambert et Nicolas Sarkozy ne sont pas d'accords. Donc, ils demandent au juge de demander à un expert indépendant une deuxième expertise. Qui conclut exactement de la même manière. Dans l'ordonnance de renvoi, le juge d'instruction consacre 4 paragraphes à dire, notamment, en ce qui me concerne moi, que les allégations selon lesquelles Jérôme Lavrilleux aurait profité de sa proximité avec les dirigeants de Bygmalion pour détourner de l'argent à son profit, ne résiste pas à l'enquête. Les allégations selon lesquelles l'agence de communication et Jérôme Lavrilleux auraient profité de la campagne pour constituer un trésor de guerre pour l'avenir de Jean François Copé ne résiste également pas à l'enquête. Que veux-tu que je dise de plus ? Je ne vais pas me rouler par terre... Si



j'avais vraiment détourné de l'argent, je n'aurais pas fait tous les travaux moi-même dans mes gîtes et surtout, je n'ouvrirais pas des gîtes. Encore une fois, je n'ai pas de fortune personnelle, je n'ai pas d'épargne. Je serais sûrement dans un riad à Marrakech ou dans une villa à St Barth' ou je ne sais où si ça avait été le cas. Mais non: et c'est tant mieux pour moi.

PLAYBOY : Un peu de psychologie de basse cour : à ton avis, pourquoi des gens qui sont supérieurement intelligents, qui sont surdiplômés de plus grandes écoles se comportent comme dans une cour de CM2 comme des abrutis ?

JL : Ça tient en un seul mot : le POU-VOIR. Pourquoi un mec qui n'est pas un canon de beauté mais qui a du pouvoir se retrouve adulé par des milliers de filles et aussi de mecs d'ailleurs? Parce que le pouvoir rend séduisant. Et quand tu commences à avoir du pouvoir, tu te sens invincible. Parfois, tu finis par penser que les lois que tu édictes ne sont finalement pas pour toi. Et que la fin justifie les moyens. Sauf que, pendant longtemps, la fin était bonne et les moyens n'étaient pas terribles: par exemple les campagnes électorales du général de Gaulle : il y a quand même quelqu'un qui a payé ses affiches et il n'y avait pas de comptes de campagne à l'époque. Il n'y avait pas de financement. Mais il a quand même fait des campagnes électorales. Donc il y a bien des Jacques Focard qui ont sans doute contribué à son financement mais c'était il y a très longtemps. Et après on a fait des lois : pourquoi ne pas les avoir respectées ? Et dans les moyens, il y a l'argent mais il y a aussi tuer, parfois politiquement, voire d'avantage, ses concurrents.

PLAYBOY : Ça procure une certaine jouissance d'en voir un tomber ?

JL : J'espère qu'ils ont d'autres moyens de jouir que de cette manière. C'est un jeu sans fin : le problème, quand tu as assouvi ton fantasme, tu en deviens l'otage. Il y a aussi les accessoires du pouvoir, les attributs : les bagnoles, les chauffeurs, les jets...

Demande-leur déjà combien coûte un café ou un pain au chocolat. Le plein d'essence de diesel il était à 1,36 à Bruxelles ce matin, quand je suis parti. Je ne suis pas un pollueur, je roule maintenant au super éthanol, constitué à 85% d'alcool de betterave. Mais il n'y en a pas en Belgique. Même

si pendant mon mandat, en 5 ans, j'ai fait 600 000 km. J'ai refusé de vivre à l'hôtel quand j'avais mes semaines au Parlement : je faisais des allers et retours quotidiens de Saint Quentin à 2 heures de route jusqu'à Bruxelles. Je suis parti du principe que si tu passes ta vie à dormir dans des hôtels, tu n'as plus les pieds sur terre. Donc je rentrais chez moi et je cuisinais. Je n'étais pas servi dans un hôtel. Je faisais mon ménage, je faisais tout moi-même. C'est la vie que j'ai décidé de mener.

PLAYBOY : Quels sont les principaux péchés capitaux vertueux en politique ? Un peu tout ?

JL : Mensonges, oui. Tueries, oui. Envie, bien sûr. Colère, souvent. Avarice, tout le temps. Orgueil: débridé. Gourmandise, non. C'était un truc de sénateur mais maintenant ils sont tous obnubilés par leurs ligne donc ils boivent tous du jus d'orange, il n'y a plus un verre de vin. Ils sont forcés de faire du sport aussi. Paresse, non. Ce sont des gens qui bossent beaucoup. C'est un métier de chien. J'ai vu Nicolas Sarkozy de près. Certes, j'ai des paroles dures parfois à son égard car il s'est mal comporté y compris avec moi mais pour rien au monde je ne souhaite à mon pire ennemi de faire une campagne présidentielle. C'est inhumain. Etre ministre, premier ministre ou même maire d'une commune, c'est un métier de chien. Je suis admiratif. Luxure ?

En réalité, ce n'est pas si sexuel que ça en fait. Je ne pense pas que c'est ce qu'ils recherchent et je pense que ça l'est de moins en moins. Il y a eu une génération comme une génération d'artistes où on tombait tout ce qui passait à proximité. C'est de moins en moins vrai et ce, pour une raison simple : il y a Twitter, Instagram etc... donc tu te fais pécho tout de suite si tu franchis la ligne rouge. Ils sont de plus en plus prudents et ce sont de plus en plus des athlètes de compétition. Tu pouvais gagner le tour de France en 1970 en bouffant et en picolant comme pas possible, mais il fallait se doper un peu. Maintenant, le tour de France, si tu veux le gagner, t'as intérêt à avoir un régime alimentaire strict. Je ne suis pas sûr qu'ils recherchent de l'argent. Une qualité de vie digne d'un milliardaire sans forcément avoir l'argent qui va avec, ça, oui. Mais pas l'argent pour l'argent. Ils ne cherchent pas à se constituer un patrimoine. Un mec qui sort de l'ENA et qui fait de la politique va moins bien gagner sa vie que son copain qui sorti moins bien classé que lui parti dans le privé et qui devient PDG de je ne sais quelle grosse boîte. Lui, il vit à un niveau social que ni vous, ni moi, ne pouvons imaginer. Donc le mec qui fait de la politique va trouver ça injuste : il va se dire qu'il a le destin de millions d'hommes entre les mains et qu'il devrait avoir la même qualité de vie que son copain PDG. A la fin, tu ne



te poses même plus la question : c'est normal d'aller en vacances et de ne pas payer. Quand François Fillon se casse une jambe dans la guerre Copé-Fillon à l'été 2012, c'est en descendant du yacht du PDG de Ferrari. Ces gens côtoient en permanence de super PDG et du coup, ils en viennent à se dire qu'eux-aussi ils veulent vivre comme ça. Ils ont la possibilité de le faire et après, ils veulent que ça continue tout le temps. Il n'y a pas pire qu'un ancien ministre : le mec a été ministre 6 mois/un an. Quand il ne l'est plus, c'est la descente, c'est comme une drogue. Je n'en ai jamais pris mais on m'a expliqué que ça pouvait être très violent. Le pouvoir, c'est une drogue. Tu sais comment on se rend compte qu'on n'est plus ministre ? C'est quand tu montes à l'arrière d'une voiture et qu'elle ne démarre pas. Ils ont du mal à se rehabituer à ça. C'est un peu le sketch du Corniaud avec de Funès quand la voiture de Bourvil est complètement dézinguée et qu'il demande ce qu'il va devenir : eh bien piéton, comme tout le monde. Grâce à mon expérience de député au parlement européen, j'ai vu que, dans les pays du Nord, les politiques, du jour au lendemain, redeviennent madame-monsieur n'importe qui.

Quand ils sont en fonction, il n'y a pas d'attributs du pouvoir et après, ils redeviennent des personnes comme toi et moi. En France, il y a trop d'attributs du pouvoir et ça, ça les rend dingues. Mais en même temps, c'est ce que veut le pays. Peut-être qu'on en fait trop dans les ors républicains mais les français adorent ça quand même. Ça crée des élites complètement déphasées qui ne sont plus dans le réel. Conclusion de l'histoire : prenons l'exemple sur des pays qui sont un peu plus vertueux. Les pays nordiques par exemple. Même au parlement européen, tu arrives, tu as été ministre ou premier ministre dans ton pays, personne n'en a rien à secouer, ça n'impressionne personne. Il y en a des dizaines. J'ai été dirca à l'Assemblée Nationale et je peux témoigner qu'à chaque changement

de gouvernement, le moindre ancien sous-ministre venu qui redevenait député demandait un bureau d'au moins 200m². Je suis arrivé à Bruxelles en 2014 en pleine affaire des comptes de campagne de Nicolas Sarkozy, poursuivi par des caméras etc. 8 jours après, la seule chose qui comptait c'était est ce que tu bosses ou pas ? Est ce que tu t'impliques dans la commission parlementaire ou pas ? On te donne toutes les responsabilités que tu veux. Si tu ne bosses pas, on n'en a rien à foutre. Il y a pleins d'anciens ministres français qui sont allés au parlement européen et dont personne n'avait rien à secouer. Ils n'avaient aucune influence. A l'Assemblée Nationale, en revanche, ils avaient le tapis rouge.

PLAYBOY : Y a-t-il eu des politiques qui t'ont impressionnés dans le bon sens ?



JL : Jean François Copé m'a impressionné et il continue à m'impressionner. Ce type a une capacité incroyable à s'en prendre plein la gueule et à rester droit. C'est épatant et j'espère qu'un jour, on lui rendra justice. Il est avocat et il est toujours maire de Meaux. Il a sa colonne vertébrale, ses défauts et ses qualités, comme tout le monde. J'ai été impressionné par Sarkozy aussi. J'ai même été à un moment et malheureusement, subjugué. En même temps tu es dans la dynamique de la campagne donc tu n'as pas de recul, tu livres un combat acharné. C'est 20 heures sur 24. Travaille autant pendant une année et 8 jours après la fin de la campagne, on nous dit qu'il y a un problème et qu'on a dépensé deux fois plus que prévu. Personne, sauf les donneurs de leçon qui n'ont jamais rien branlé de leur

vie peuvent dire qu'ils auraient fait autrement. Et Sarkozy en plus venait de se faire élire pendant 5 ans président de la République. Donc j'étais subjugué, je raconte dans le livre le meeting d'Arras, juste avant le premier tour de la campagne. C'est la période pour laquelle on a une égalité de temps de parole. Donc je vais dans la loge avant le meeting et Sarkozy me dit : « *Tiens Jérôme, est ce que tu sais ce que disent les journalistes ?* » En général, tu essayes de rassurer, de dire qu'ils disent du bien et j'ai préféré ne pas lui mentir et lui dire avec mon franc parler, qu'ils vont s'emmerder. Là, il me regarde, Louvrier s'écarte, les gardes du corps s'écartent, il commence à gueuler « *comment ça ils vont s'emmerder ?* » et je lui dit « *Bah oui Monsieur le Président ils disent qu'ils vont avoir le même discours qu'hier, que celui*

d'avant hier et que celui d'avant avant hier puisque de toutes façons les télévisions vont diffuser seulement une minute de temps de parole. » Et là il me dit : « *qu'est ce que tu veux que je m'emmerde à faire un nouveau discours chaque jour alors que de toutes façons je vais parler autant que Asselineau ou je sais pas qui à la télé ?* » Je lui réponds que oui, il

a raison, mais qu'ils vont quand même s'emmerder. « *Ah, de toutes façons tous des cons* ». C'est le moment de monter en scène : il y a son garde du corps qui lui tend son discours et il lui crie « *j'en ai pas besoin !* » Et là, sur scène, il improvise un discours. Probablement, pour moi, l'un de ses meilleurs, qui restera totalement inconnu puisque tout le monde s'en foutait. Et là les journalistes le regardaient en tournant les pages (ils ont les pages du discours en même temps qu'il est prononcé), pour pouvoir rebondir dessus. Ils ne retrouvaient plus les paragraphes ! Il sort de scène, me regarde et me lance « *T'as vu, j'ai fait un beau discours hein ?* » donc je lui réponds que oui et il ajoute « *j'ai pas besoin de ces trucs qu'on m'écrit.* ». Sauf que son discours n'avait servi à rien. Mais, il était content



d'avoir pu donner une leçon à ce crétin de collaborateurs qui avait osé lui dire que les mecs allaient s'emmerder. L'air de dire « *tu vois je sais faire je suis moins nul que tu peux le penser* ».

PLAYBOY : Tu le voussoyais et lui te tutoyait ?

JL : Bien sûr, c'est quand même le Président de la République ! Je n'ai jamais tutoyé Jean François Copé non plus. J'ai travaillé pour un sénateur, pareil, je ne l'ai jamais tutoyé. Par respect pour eux, pour la fonction et pour m'éviter de tomber dans une connivence. La cour, les élus, anciens élus le tutoyaient. Mais moi non. Je n'étais pas son copain je n'ai jamais été le copain de Jean François Copé. Il lui arrive de dire qu'on est amis, ça me fait plaisir de le penser mais je ne lui ai jamais tapé sur l'épaule ou des choses du style. Jean-François je l'ai appelé ainsi quand on était en tête à tête mais jamais en public. Je l'appelais Monsieur le Président quand il était président du parti ou Monsieur le Ministre quand il été ministre mais j'ai pas été élevé comme ça. C'est une protection aussi. Si tu t'approches trop près de la lumière, tu te brûles : comme Icare qui se brûle les ailes. Je ne suis pas eux.

PLAYBOY : Un peu de politique-fiction : que serais-tu devenu si Sarkozy avait été réélu ?

JL : Un sale con, je présume. J'aurais sans doute déjà été parlementaire, j'aurais tout fait pour écraser les autres dans le but de devenir ministre. Et je me serais perdu par rapport au type qui a

franchi la permanence du RPR en Mars 1989 quand ma ville Saint Quentin est passée dans les mains des communistes et que je me suis dit : « *pour la fois d'après, on peut pas laisser faire ça* ». Je ne connaissais personne : mon père n'a jamais fait de politique, personne n'en a fait dans ma famille. J'ai regardé sur le minitel, j'ai trouvé l'adresse de la permanence du RPR. J'ai ouvert la porte et suis tombé sur un tout jeune assistant parlementaire du sénateur qui m'a fait ma carte d'adhérent. C'était Xavier Bertrand. Et je n'avais pas de plan de carrière, rien du tout, je n'en ai jamais eu. J'essaye maintenant d'être en conformité avec le gamin que j'étais à l'époque. Je pense que beaucoup

Sarko me dit sur Fillon : Rien à foutre qu'il soit vexé, ça ne sera pas la première fois de toutes façons !

devraient essayer de se souvenir qui ils étaient et qu'est ce que qu'ils voulaient devenir quand ils avaient 20 ans. Donc c'est un tsunami qui m'est arrivé en pleine gueule, d'une dureté absolue, en 2014, mais le paradoxe de tout ça c'est que maintenant, ils ont fait de moi un homme heureux et libre. Quand tu es ministre, tu angoisses de plus l'être. Et quand tu l'es plus ; tu angoisses pour pouvoir le redevenir, c'est un cercle vicieux. Tu es prêt à toutes les bassesses.

PLAYBOY : Donc en général la classe

politique n'est pas très ragoutante ?

JL : Il y a beaucoup de gens biens. Même si tu es quelqu'un de bien, les règles du jeu font que si tu veux jouer tu es obligé de les appliquer. Donc c'est l'air de là-haut qui n'est pas bon et qui rend dingue. Ça rend d'autant pus dingue depuis qu'on est passé de la grande messe du 20H à TF1, Antenne 2 à l'époque, à la possibilité pour n'importe quel élu de faire 30 minutes toutes les trois semaines sur iTélé, BFM ou encore LCI. Les mecs se voient à la télé donc ils pensent qu'ils ont fait le 20H et donc qu'ils doivent devenir Président de la République. Quand tu étais jeune, il y avait combien de politiques qui passaient à la télé ? 4, 5. Allez 5, 6 qui passaient au 20H et qui pouvaient faire l'Heure de Vérité. Maintenant, n'importe quel député, à 23H, peut se présenter sur un plateau d'iTélé regardé par 10000 personnes. Ça fait pas un buzz de dingue, certes, sauf que lui, il se voit à la télé et ça le rend fou. Ils surévaluent l'impact de leur passage à l'écran. Et les campagnes électorales, ça rend encore plus fou car elles se font en direct à la télé.

PLAYBOY : Peut-on avoir confiance dans les élites ?

JL : Il faut. Je ne connais pas de meilleur système. C'est Churchill qui l'avait dit : « *la démocratie est sans doute le pire des systèmes mais je n'en connais pas de meilleur* ». C'est quoi l'alternative ? L'autogestion ? L'anarchie, ça n'a jamais marché. Ou alors la dictature ? Il n'y a que la couleur des uniformes dans les miradors qui changent, c'est pas terrible. Là on a un avantage c'est que ceux ne font pas le job peuvent être virés. Et tous ceux qui se pensent incontournables et définitivement en haut de la pyramide se mettent le doigt dans l'œil. Regarde l'intelligence du peuple français : en 2017, il y a eu une élection présidentielle. Les français ont empêché un président en exercice de se représenter. Grande première historique.





PLAYBOY : Un peu grâce à tes co-auteurs (qui signèrent « Un Président ne devrait pas dire ça »)...

JL : Le bouquin a signé son arrêt de mort mais il a répondu aux journalistes en toute conscience, il n'était pas obligé. Moi, en ce qui concerne le livre La Haine, j'ai répondu en toute conscience et j'assume tout ce que j'ai dit.

Bref, les français empêchent un président sortant de se représenter, empêchent trois anciens premiers ministres de devenir

président : Emmanuel Valls, Alain Juppé et François Fillon. Ils empêchent un ancien Président de la République de se représenter : Nicolas Sarkozy. Ils élisent un type totalement nouveau donc malgré ce jeu de quilles, un mec modéré. Ils ne sombrent pas, contrairement à ce que tout le monde pronostique dans les extrêmes. Ils n'ont pas mis un Trump 2.0 au pouvoir. Les français sont politiquement éduqués et électoralement intelligents. Et Marine Le Pen, pour information, est toujours détestée par 75% des français. Dégager autant de gens et mettre à la place un nouveau qui n'est pas le plus con de la bande, c'est incroyable. C'est une preuve d'intelligence collective. Au contraire, aux Etats-Unis ils ont enlevé toutes les élites et mis le plus con de la bande. Je me réjouis qu'on n'ait pas fait la même chose en France. Je me réjouis également du résultat des élections européennes. Tout le monde annonçait la victoire de Marine Le Pen. Elle était à 25% en 2014 et là à 23%. C'est deux points de moins quand même, c'est pas anodin. En ce qui concerne les partis du gouvernement, ils se sont effondrés à

nouveau : le LR et le PS. Et le président sortant était à 0,9% de Marine le Pen. Je pense que les français sont passionnés de politique. D'ailleurs, s'ils ne l'étaient pas, vous ne feriez pas l'interview d'un homme politique dans votre magazine.

PLAYBOY : Dans ton livre, tu parles, de la « presse qui a faim ». Peux tu nous en dire plus ? C'est quoi cette presse là ?

JL : Déjà, c'est une façon de faire son boulot. Quand tu es directeur de cabinet tu es aussi chargé de vendre un produit qui est ton patron. Comme tu sais que les autres font beaucoup de bluff et racontent plein de choses, alors toi-aussi. La presse politique a faim, elle est dans une espèce de schizophrénie et ne veut plus couvrir les choses qui se font en haut. Rien n'emmerde plus la presse politique qu'un discours, qu'une émission ou qu'un 20H de TF1.

Donc ils sont preneurs d'info confidentielles, de ragots. Les guerres entre les uns et les autres, pourquoi il a dit ceci et j'en passe. Ils nous instrumentalisent et on les instrumentalise également, c'est de bonne guerre. On ne peut pas mentir mais également on n'est pas obligé de tout dire. On dit ce qui nous intéresse. On ment par omission.

Il m'est déjà arrivé, dans certaines réunions pour lesquelles on définissait une stratégie, de demander au conseiller presse de ne pas venir. En général, ils tiraient la tronche et ne comprenaient pas pourquoi. Donc je leur expliquais que c'était pour leur éviter de mentir aux journalistes parce que ce n'était pas leur rôle. Et là, ils comprenaient. Je n'ai jamais fait d'éléments de langage, j'ai toujours détesté ça. A

quoi ça sert de réciter un truc pour lequel n'importe qui peut te dire que ça se sent à 20 kilomètres ? Je pense qu'il y a moyen de faire autrement. Par exemple, chaque fois que Brice Hortefeux passe à la télé ou à la radio, tu sens arriver la petite phrase qui a été préparée. Moi aussi j'ai le goût des formules quand je fais une interview à la télé, s'il faut la balancer alors je la balance mais de manière spontanée. Si au bout de 30 ans de carrière d'élus t'es obligé de préparer ton discours avant, ça sonne faux, beurk. La petite attaque préparée à l'avance, si c'est spontané, c'est bien. Mais franchement, si au bout de 30 ans t'as encore besoin de lire une fiche d'éléments de langage que tes collaborateurs t'ont préparée c'est moyen. Si le mec répète ce qu'on lui a déjà proposé, comment veux tu qu'il entraîne les français ?

PLAYBOY : Quels sont les coups les plus machiavéliques, les plus marrants, les plus tordus, les plus créatifs à ton actif ?

JL : Avec Copé, on a fait un truc qui était inutilement méchant mais plutôt drôle. Rétrospectivement, je n'en suis pas fier, je m'en suis excusé depuis. Quand Jean-François Copé voulait devenir secrétaire général du parti et que Xavier Bertrand occupait cette fonction. Chaque fois que Xavier Bertrand donnait des discours dans des universités d'été, on se faisait un malin plaisir d'organiser un repas avec toute la presse qui se faisait chier pendant 3 jours à couvrir cet événement. Donc on invitait toujours dans un très bon restaurant en plein pendant le discours de Xavier Bertrand, qui parlait devant 2000 jeunes. Résultat des courses : les journalistes ne couvraient pas le discours. On était là à 200 mètres, dans un bon restaurant, à se remplir la panse. Ça le faisait fulminer.

L'épisode du discours coupé de Fillon est pas mal également. Objectivement, j'en suis l'instrument mais je n'y suis pour rien. C'était le fameux meeting de la place de la Concorde. Hollande faisait également un meeting, mais à Vincennes. Et les chaînes d'infos avaient décrété qu'elles diffuseraient en direct le discours du premier qui parlerait. Avant que le candidat en question commence son discours, il y a toujours comme une première partie pendant laquelle il y a soit le directeur de campagne, le premier ministre ou encore l'ancien premier ministre qui délivre un discours.

Sarko avait bien ça en tête et dans la

loge, derrière la scène, au bout du jardin des Tuileries, il y avait pleins d'écrans géants avec toutes les chaînes d'infos en direct. Et un moment, il voit François Hollande sortir de sa loge, suivi par les caméras. Il me dit « Jérôme, y'a l'autre con qui va parler en direct, ils vont me diffuser dans trois heures ».

Puis il ajoute : « C'est pas possible j'y vais ». Je lui réponds que ce n'est pas possible car c'est le Premier Ministre, votre Premier Ministre qui est en fonction, qui est en train de faire son discours. « j'en ai rien à foutre, j'y vais ! ». Affolement général. Il me demande de l'annoncer, je lui dis que je peux pas faire ça. Il s'énerve, me dit que ça va se jouer sur deux minutes et qu'il en a « rien à foutre » qu'il soit vexé et que « ça ne sera pas la première fois de toutes façons ». (rires)

Et là, éclair de génie : le régisseur, avec son casque sur les oreilles, était juste à côté de moi. Je lui donne la consigne suivante : « dès qu'il y a des applaudissements tu balances la musique d'entrée en scène du Président ». Donc les gens applaudissent et là, il y a la musique qui part, mais tellement fort qu'il y avait l'obélisque de la Concorde qui vacillait, on sentait le sol trembler et on voit le Fillon qui commence à regarder partout en se demandant ce qu'il se passe. Au même moment, Sarko arrive comme un TGV, franchit la foule, puisqu'on avait fait un parcours avec des barrières, en serrant les mains en quatrième vitesse. Il a dû emmener avec lui des dizaines de montres, de bracelets et arracher des mains ! Il se retrouve sur scène, Fillon est médusé car il lui restait une bonne douzaine de pages à lire. Le Président lui met une claque dans le dos : « allez merci François » et le pousse dehors. Puis il commence son discours avec 30 secondes d'avance sur François Hollande et remporte le morceau : il est diffusé en direct. Voilà à quoi ça se joue : c'est vraiment une cour d'école. Fillon fulminait. « C'est encore ces connards de Lavrilleux et de Copé, jamais je n'oublierai, je ne leur pardonnerai jamais. C'est un scandale ». Avec du recul, c'est marrant. Mais sur le coup, j'avais le choix entre me faire pourrir par le Président ou par le Premier Ministre. Mon choix était vite fait ! (rires) Petite anecdote marrante, toujours par rapport à ce meeting : il y avait une énorme bâche qui servait de fond de scène et qui reconstituait d'une photo hyperréaliste ce qu'il y avait derrière : la place de la Concorde et le jardin des Tuileries, avec un coucher de

soleil extraordinaire. Elle avait coûté 15 000 euros et, après le meeting, elle a été jetée à la poubelle.

Je l'ai récupérée. Aux pieds de la scène, le public ne pouvait pas voir, mais il y avait des voitures sur la photo, notamment une grosse Porsche Panamera noire. On était tous pétés de rire en se disant que Sarko allait parler devant la fameuse Porsche de DSK. Après, j'ai découpé ce petit morceau de l'affiche avec la Porsche et je l'ai offert à un journaliste. On s'amusait avec peu de choses, comme des gosses ! (rires)

PLAYBOY : Est ce qu'on pourrait encourager un jeune aujourd'hui à se lancer en politique ?

JL : Oui. Et le conseil que j'aurais à donner, pour réussir, c'est de rester soi-même. Avant d'avoir la carte de visite, bosse. La politique, c'est un métier dans lequel il faut bosser plus que les autres, contrairement à ce que beaucoup de gens pensent. Le poste que tu occuperas sera la conséquence de tes convictions et de ton aptitude à le défendre. Et si j'ai un conseil à donner, qui est en réalité le fruit d'une constatation, c'est qu'à la fin, ce sont toujours les gentils qui gagnent. Ni les cyniques, ni les méchants.

PLAYBOY : Parole d'expert : tu as quand

même la réputation d'avoir été le plus méchant et le plus cynique.

JL : Non, j'ai toujours essayé de ne pas être méchant gratuitement. Très objectivement, si j'avais été méchant, cynique, on ne se serait pas connus. Quand tu es venu me voir pour le magazine, je n'ai pas regardé le CV, j'ai essayé de trouver comment aider. Je n'ai jamais fonctionné ainsi. Si j'avais été méchant et cynique j'aurais défendu ma peau en accusant d'autres personnes. J'ai assumé toutes mes responsabilités. Si j'avais été méchant et cynique, je serais à l'abris dans un poste de la république à l'heure actuelle.

PLAYBOY : Pas de constat d'échec ?

JL : Si, c'est un échec. Ce serait mentir que d'affirmer le contraire. Ma vie politique s'achève plus tôt que prévue, j'aurais préféré continuer. J'ai été 11 ans Conseiller Général, je n'ai jamais été battu. J'ai eu l'immense honneur d'être élu par les habitants de ma région en qualité de Député Européen. Je n'ai fait que 18,75%, j'avais Marine Le Pen dans ma circonscription. Mais c'est plus de 10 points de plus que monsieur Bellamy. Je n'ai pas à rougir. Je suis le premier de l'arbre généalogique de ma famille propre à avoir été élu pour représenter ses concitoyens et j'ai essayé de bien le faire.



a Jean Christophe
Velle aspece
de monde
classieuse
sans bon



Serges Gainsbourg : La chanson de pervers

Tout le monde s'est fendu de son hommage au grand Gainsbourg prématurément arraché à notre affection en mars 1991. Il fallait bien que nous nous associions (avec 2i) au cœur des pleureuses. Avec ces jolis travaux que notre bien-aimé directeur exhuma dans son grenier. Voilà qui est fait.

Un entretien pathétique avec Jean-Christophe Florentin





Souvenir inoxydable. J'arrivais ce beau soir d'avril 85 rue de Verneuil dans l'ancre du grand homme, mi homme à tête de choux, mi Gainsbarre, son double maléfique. Et du Ricard.

Interview expédié en 1 heures, Serge dit au gamin que j'étais : « on va s'en boire un 102 ». Puis concours d'histoires drôles. Allez à toi. A moi. Tiens, j'en ai une pas dégueu. Moi une très dégueu... Gloups. Reglous. Allez, une dernière pour la route.

Plus grande crise de rire, plus colossale cuite de ma vie. J'en suis ressorti à pas d'heure, ivre-mort, probablement à quatre pattes. Heureusement que j'étais assis pour conduire ma Mini Cooper automatique noire.

Plus tard, je serai pour quelques jours promu chauffeur du grand homme.

Il me donnait des conseils de moniteur d'auto-école. En approchant d'un carrefour : « appels de phares ». « Ralenti » « clignotant »...

A hauteur + 5 mètres d'un abribus. «Arrête-toi ! ». La star qu'il était descendait de voiture, contournait l'abribus puis déboulait devant les usagers qui attendaient en sautant brutalement devant eux comme un diable soudainement sorti de sa boîte en tirant la langue et poussant des hurlements de Haka : « Greubleubleu ! ». Têtes médusées mi-amusées, mi-terrifiées des victimes de ces apparitions.

Et ces soirées à écouter de la musique dans son salon noir. Très fort. Retour vers le côté obscur de la force.

-Si l'on tient compte de la violence verbale et des propos glauques contenus dans la dernière œuvre du maître «You're under arrest» chez Phonogram, les «Melody Nelson» «Rock around the Bunker» et autres «l'Homme à la tête de chou» font figure de pâles bluettes pour enfants attardés. Tu en voulez de la zone ? Ben en voilà ! Et c'est parti pour «five easy pisseuses», «Suck baby suck», «Gloomy sunday» et l'inénarrable «Mon légionnaire». Sombre et chic. L'espace d'une interview, Ginsburg se dévoile, abordant petit à petit les doux rivages de la dépression (au dessus du jardin)... Rock'n'roll suicide ?

-Je vais te dire un truc, p'tit gars : la grande différence entre nous et les gonzesses c'est la branlette... Nous, ça se voit... On balance la purée !

-Attaquons directement par ta dernière œuvre phonographique, comme ça la promo sera faite. Qu'est ce que tout cela signifie ?

-Ben j'ai voulu refaire un concept album. Un new one. Avant, j'avais fait Melody Nelson et l'histoire de la petite Marylou. Ici, la petite s'appelle Samantha, c'est une noire de treize ans, ce qui aggrave mon cas...

-Quel cynisme : tu fantasmes encore sur les lolitas à ton âge ? ...

-C'est abstrait ! Merde ! Je tringle les pisseuses en musique. Bon, alors là c'est une black, d'ailleurs les amerloques les appellent les shines, ce qui signifie grassex. Carrément immonde ! Dégueu. J'ai deux shines dans mon disque qui font les musicos. Donc on peut s'attendre à du rock grassex...

-... (silence lourd d'incompréhension consternée)...

-Alors la petite blacky est également junky, droguée à mort... Et l'album s'appelle «Under Arrest» parce que j'y fais un détournement de mineure.

-Tu interprètes une chanson qui s'appelle «Aux enfants de la chance», résolument anti-droge.

-C'est un truc qui me fait chier. Point final.

-As-tu connu des gens qui seraient tombés dans cet enfer ?

-Ouais, j'en ai connus mais je ne peux pas donner de noms. Je suis allergique à ces saloperies. Moi, je me drogue à l'éthylisme... On peut pas faire les deux, hein !

-Question anti-Michel Drucker : as-tu eu des expériences narcotiques ?

-J'en ai eues il y a fort longtemps qui ne m'ont pas réussies. Mais c'est fini.

-Même pas un petit pétard de temps en temps ?

-Si, en tournée j'ai pris du shit pour me marrer avec mes musiciens et quelques années avant, je prenais de la marijane avec mes jamaïcains. Rien de plus hard. Tiens, regarde mes bras ! C'est bon, poursuivons l'histoire du disque. Elle me gonfle, elle me fait chier. Je me casse et m'engage dans la légion où je me maque avec un mec. C'est un disque encore plus hard que les précédents. Plus glauque, plus sord.

-C'est donc un disque de glauque n'roll...

-Mon p'tit gars, si tu veux faire de l'esprit, je me casse. Merde, fait chier ! C'est un disque que j'ai composé sur mon piano en quinze heures non stop. J'avais les doigts en sang. Puis je suis parti en Concorde à New York. Là, en deux heures, j'ai écrit les paroles de l'album. Enregistrement : quinze jours. Pour «Mon Légionnaire», je suis resté douze heures debout. Il fallait atteindre la perfection. Chaque phrase a été chiadée. Pour moi, c'est la plus belle chanson du disque. J'adore aussi «Bloody sunday» une véritable chanson maudite. Elle était chantée par Billie Holliday. Quand j'étais gamin, les mecs qui perdaient au jeu se flinguaient sur cet air là...

-A quelle heure t'es-tu levé ce matin ?

-Midi et j'attaque au 102 (double Pastis 51). Après je vais à la salle de bain. Toilette de chat. Je commence par les roubs.

-Tout de suite les roubignoles ?

-Oui, c'est ce qui suinte le plus. Les roubs, les dents, la gueule. Une giclée de... de...

-Sent-bon, peut-être ?

-No way, je pue pas ! Je me mets du spray minéral en bombe. Les oreilles, pas besoin de les nettoyer parce que je mets le walkman tellement fort que ça les dégraisse. Ça enlève le sérumen. Paf ! A fond la caisse... Après les gogues : pipi-caca...

-La cérémonie dure-t-elle longtemps ?

-Comme les clébards. Il y avait une expression géniale d'alcoolos : vieux nègre au guichet. Ha ! Ha ! Ha ! Géniale. Quand j'ai envie de chier, c'est deux minutes, pas plus... Alors, pipi, caca. Je mets après dans les gogues quelque chose qui sent bon. Je ne veux pas que ça sente partout la merde. Alors j'ai des sprays exprès.

-Que fais-tu après la séance de défécation ?

-Je descends et j'analyse mon dernier disque... Il y a des jours où je pense que c'est de la merde et d'autres où je pense que c'est super. Le reste de la journée, je suis chez moi. Le décor est pas dégueu.

-Où déjeunes-tu le midi ?

-Je ne becte jamais le midi puis-que c'est l'heure à laquelle je me lève. L'après-midi je reçois des gens, des journalistes, je bosse. Puis le dernier rencard terminé, fin d'après-midi :

dépression au-dessus du jardin. Je me dis que j'ai tout et rien. J'ai tout, donc j'étouffe. J'ai le blé, je suis au zénith. Je glande, je regarde cette sublime salle de musique qu'est mon salon. Je réécoute mes disques... Je suis dépressif. Pas de flingue chez moi...

-Pourquoi, s'il y en avait un, vous seriez capable de l'utiliser ?

-Oui. D'ailleurs je vais dire un truc terrible : Il y a trois ans, j'étais dans un bar glauque de Pigalle vers les 3 ou 4 heures du matin et je voulais un flingue. Un arabe me dit : «Moi, j'ai ce qu'il vous faut.» C'était un Colt Cobra, 2500 balles. Je dis : « OK, je reviens demain et j'achète ». Là, je crois que Bambou m'a sauvé la vie. Elle a appelé la flicaille : «Si Serge achète un flingue, il risque de se buter et du coup vous deviendriez co-responsables de sa mort.» Là-dessus, le flic m'appelle. Je lui réponds que je n'ai pas encore l'objet. Mais il est retourné le lendemain dans ce bar et a arrêté l'arabe. Ça c'est vache ! Moralité : j'ai une collection de bastos, mais pas de flingue...

-Pourquoi ce spleen quotidien ?

-C'est l'angoisse. J'ai perdu mon père, ma mère, mon chien... Mais je ne prends absolument pas de médicaments pour me désangoisser. Jamais pris de calmant. Je reste moi-même avec mes angoisses. Je commence à vouloir me flinguer depuis un an. C'est cyclique. On en revient toujours aux électro-cardiogrammes et aux périodes d'angoisse et de désespoir.

-Pourquoi ce désespoir ? Suite à quelques échecs ?

-Jamais d'échec chez moi. J'en aurais rien à cirer d'un échec.

-La presse n'a pourtant pas été tendre avec toi à l'époque de ton film « Charlotte for ever »...

-Les pisses copies sont parfois mal baisés, ont parfois la chtouille, alors ils balancent leur papier, mais ils ne m'atteignent pas. En revanche, ce qui me touche et me fait parfois pleurer, ce sont les critiques sublimes que je peux avoir. Dans Libé, ils avaient mis : «Equateur : qu'est-ce qu'on se fait suer!». Ça ne m'a pas blessé parce que c'était fait intelligemment. Mais le petit mec mal baisé, genre pisse-copie, ça me dépasse...

-Pour quelles raisons as-tu fait installer un interphone et des grilles devant ta porte ? Tu crains quelque chose ?

-J'ai aussi fait installer des piques autour du mur qui entoure mon hôtel particulier. La grille, c'est pour faire réplique exacte de l'Élysée...

-A d'autres...

-Bon... J'avais eu un casse il y a fort longtemps et j'en ai eu un autre dernièrement. Je sortais du montage de «Spring time in Bourges». Je me pointe à la maison vers deux heures du mat'. J'ai un œil de lynx et je m'aperçois qu'un siège du salon a été déplacé de dix centimètres. Je me dis : «il y a quelqu'un ici» et au lieu de me casser comme un lâche, je m'enferme avec le mec. J'aurais pu me tirer et appeler la maison Poulaga. Je crie : «Y'a quelqu'un ? Descendez !» Un mec jeune, beau garçon, descend l'escalier et entre dans le salon. Il n'avait rien cassé. Je prends ma bombe paralysante. J'allais pas le flinguer. D'ailleurs j'ai pas de flingue. J'avais les boules : «Tu bouges pas petit gars ou je t'envoie une giclée, tu tombes raide et tu fais trois tours comme les cafards qu'on estourbit». Je voulais appeler la police, mais le mec avait débranché le téléphone. Il était passé par les toits en cassant tout là-haut, il avait couché dans mon lit, pris un bain, en plus il était dégueu parce qu'il était passé par les toits, la salle de bain était hyper crade. Moi, quand je prends un bain, c'est tout clean. Il s'est fait à bouffer n'importe comment et il est allé se pieuter. Là, j'ai été courageux mais pas intrépide. D'ailleurs pour moi, l'intrépidité, c'est de la connerie. C'est la baillonnnette au canon et tu y vas avec un verre de gnôle. Je dis donc que j'ai été courageux de m'enfermer avec lui. Il pouvait aussi descendre avec un flingue et me descendre moi. Je rebranche le téléphone et j'appelle les poulets. Ils arrivent deux minutes plus tard, je leur dis : «Messieurs, mettez les pinces à ce jeune garçon.» Et ils lui mettent les menottes. Puis ils l'embarquent. Le mec voulait juste passer une journée chez Gainsbourg. J'ai porté plainte et ils l'ont envoyé chez les bargeots pendant deux mois. Pas eu de nouvelles après Sainte-Anne. S'il veut me flinguer, il aura maintenant du mal parce-que j'ai fait mettre des piques. Un véritable bunker !

-Cet excès de protection n'est pas non plus consécutif à la tentative d'enlèvement de Charlotte par des aristocrates bourbonniens ?



-Non, rien à voir. Ceux-là, je les ai vus. Mais je ne peux pas porter plainte contre eux dans le sens où il n'y a pas eu de début d'exécution. Mais enfin, ils en prennent pour cinq ans parce qu'ils ont tiré sur des flics. Ça, ça coûte cher ! Il y avait deux mecs et une gonzesse genre seizième : « Je vous emmerde et j'emmerde la société ». Bref, des aristos dégénérés. Sauf que s'ils avaient commencé à courir après Charlotte, ils n'auraient pas été déçus parce que c'est une sprinteuse de première et ils l'auraient bien eu dans le cul. C'étaient vraiment des nullards, des cons. D'abord ils avaient fait un braquage pour tirer des fringues de policemen et dire ensuite à Charlotte : « faut nous suivre... ». On a retrouvé dans leur chambre un papier où était détaillé l'emploi du temps précis de Charlotte, son adresse rue de Verneuil, l'adresse de sa maman, l'heure à laquelle elle sort du Lycée, celle où elle arrive chez elle... C'était limite. J'ai vu mon avocat qui m'a dissuadé d'attaquer pour kidnapping car nous n'avions pas assez de preuves. Je vais dire quelque chose d'horrible. Le lendemain de cette affaire de fusillade, les flics m'appellent à 13 heures : «Soyez calme, nous avons quelque chose de terrible à vous dire, mais tout est clean...» Ils me racontent l'histoire, que les mecs sont en taule, que ma petite fille est ok... Une minute chrono après cet appel, Europe 1 téléphone : « Ecoutez, Monsieur Gainsbourg, on vient d'apprendre une affaire terrible qu'on va vous annoncer... » Je réponds : «Oui, je sais.» et je raccroche. J'imagine qu'Europe avait le Nagra en train de tourner pour

mieux me saisir en train de tomber raide. Je dirais que ce sont des vautours, des charognards. J'aurais fait une crise cardiaque, je serais tombé raide. Ils auraient eu leur scoop. Les noblions voulaient chloroformer Charlotte, la mettre dans le coffre de leur voiture et faire comme ça 500 bornes jusqu'à leur planque qui était en Bretagne... Bande de cons.

-Si leur projet avait été mené bien comment aurais-tu réagi ?

-J'aurais payé, voyons ! Je me serais dit : « Ils vont la violer, la tuer... » J'aurais payé, mais au procès, je serais venu avec un flingue. Enfin, il n'y a pas eu de délit, je ne peux rien faire contre eux. Je les encule.

-Passons à des choses plus plaisantes : as-tu quelques bonnes nouvelles de Lulu ?

-Lulu, il faut faire gaffe aussi. S'il y a un lézard, ce sera vite fait : protection de la police. Je ne le vois pas tous les jours. Il m'adore, c'est tout. Le plan de Lulu, c'est mettre des glaçons dans mon verre de 102. Pourtant, les glaçons, ça brûle les doigts. Il fait encore pipi-caca dans sa culotte, mais ça va bientôt s'arrêter.

-Et quand il sera grand, tu souhaites l'orienter vers une profession précise ? plombier, routier ?

-Camionneur, ce serait pas mal ! Lulu routier. Allez, c'est bon. Mais pas pède, hein ! Parce qu'il y a beaucoup de camionneurs qui le sont.

-Et s'il devenait homo, tu le déshéritais ?

-On ne peut pas déshériter ses enfants, ça n'existe pas. Bon, si son bonheur c'est de se faire enfiler ou d'enfiler, après tout, pourquoi s'y opposer ?

-Pourtant tu as été toi-même pédé fini...

-... Ho, nooon... (silence culpabilisé)

-Si, tu me l'avais affirmé voici quelques

temps !

-Ben, oui, j'ai essayé, faut pas mourir idiot. Et puis si le petit Lulu veut être pède, il le sera et puis voilà. Next ! Mais pas de profession, quand même pas pède professionnel.

-C'est pas une profession pède...

-Pauvre petit gars. Qu'est ce qu'il est beau ! Il a 16 mois et il a une très belle queue.

-Justement, puisque notre entretien glisse vers ce terrain délicat, dis-moi donc si tu crains le Sida ?

-Pour l'instant je suis monogame, je suis avec Bambou, alors si je dois avoir le Sida, c'est elle qui me le refilera.

-Et si tu devais devenir polygame, tu mettrais des préservatifs ?

-On va pas faire de la peine à Bambou, pour l'instant je suis avec elle.

-Admettons alors que tu ne connaisses pas Bambou...

-Ha ! That's the question : french letters or not (capote ou pas capote ?) Non, je pense que je jouerais le tout pour le tout. Quand j'étais gamin je tirais les putes de Barbès parce que j'étais fauchman et je n'ai jamais attrapé de maladies vénériennes.

-Et Lulu, quand il sera grand, tu lui conseilleras de mettre des french letters ?

-Non, d'ici quinze ans, on aura trouvé le remède...

-Que fais-tu en fin d'après-midi, la période de déprime précédemment évoquée passée ? Télé, bouffe...

-Ben, la télé est devenue tellement nulle. Je trouve ça déprimant. Extrêmement déprimant... C'est même pas bon pour les blaireaux. Les stars qui sont parties sur la 5, très bien, c'est leur problème, elles ont pris du blé... A la télé, je regarde les westerns, les polars, voilà.

-Et « La Roue de la Fortune » très sui-

vie par la France blaireauphilique ?

-Noooooonnn...

-Je suppose que tu te restaures quelque peu le soir venu ?

-Ha, oui, j'aime bien me faire la bouffe. Seul... De temps à autre je vais au resto avec des copains, Françoise et Dutronc.

-Quelle sorte de plats ingurgites-tu ?

-Je me fais des plats russes. C'est pour ça que le petit Lulu est si beau. Il est chinetoque par sa mère, le père de Bambou était un légionnaire allemand qui a fait la guerre du Vietnam. Il ne s'en est pas remis et c'est là qu'il a violé la maman de Bambou. Quant à moi, je suis russe et juif, alors vous imaginez Lulu !

-Et après la bouffe, que fais-tu ?

-Soit je suis chez Bambou et je la baise, soit je suis ici et je vais me pieuter avec des somnifères. Des Noctran. C'est pas méchant. Bambou, je la vois deux à trois fois par semaine chez elle rue Saint Jacques...

-Nous pouvons donc conclure que tu la tires trois fois par semaine ?

-Non... On fait dodo comme des enfants. Et puis Lulu vient au milieu.

-Cher Gainsbourg, tires-tu toujours autant ? Pas de signes de fatigue sexuelle ?

-Mon p'tit gars, je vais te dire : je tire moins qu'avant mais je peux tirer bien plus longtemps. Je peux limer pendant deux heures. Quand on est gamin on tire comme un lapin, comme une Kalachnikov !

-T'arrive-t-il d'avoir des pannes ?

-Ouais, mais j'ai ce qu'il faut pour.

-Racines, stimulants, baumes ?

-Nooon, c'est la petite Bambou qui connaît son affaire... Les produits, no way.

-Comment procède-t-elle ?

-T'écoute « Shotgun »...

-Certes, mais quel terrain laboure-t-elle ?

-Elle va au Tibet.

-Manuellement ou buccalement ?

-Mais dis-donc, t'es dégueulasse !

-Bandes-tu toujours autant ?

-Mais tu veux absolument que je débende !

-Crains-tu l'impuissance ?

-Non. Tant que ta partenaire est accro sur ta queue, pas d'impuissance.

-Et si par malheur tu ne devais plus bander ?

-Alors je pense que j'accèderais à la sagesse. Non, je me taperais une





queue. Je me branlerais jusqu'à mort. Les filles peuvent se louper. Nous, on envoie la purée. Les filles, pffff, on sait pas.

-Dodo, c'est vers quelle heure ?

-Extinction des feux à trois plombs du mat'.

-Avec quelle comédienne aimerais-tu forniquer ? Sophie Marceau ?

-No way.

-Sandrine Bonnaire ?

-No way.

-Valérie Kaprisky ?

-Non.

-Béatrice Dalle ?

-Non.

-Carole Bouquet ?

-Non.

-Elle est bien Carole Bouquet !!!

-NON !

-Juliette Binoche ?

-Non.

-Gabrielle Lazure ?

-Non.

-Boy George ?

-That's OK...

-Emmanuelle Béart ?

-Le silence est explicite.

-Marushka Detmers ?

-Faut voir...

-Ahhhh !!!

-Mais pas pour baiser ! Moi, je suis avec Bambou !

-Mais si tu n'étais pas avec Bambou ?

-Non ! J'suis avec Bambou merde !

-Lio ?

-(Silence)... Elle est mignonne comme tout...

-Catherine Ringer ? Qui c'est ?

-La fille de Rita Mitsouko !

-Ah ouais ! mais elle est imbaisable, c'est un tas ! Qu'elle aille se faire foutre mais pas par moi.

-Dans son bouquin « Hors Antenne » le gentil Michel Drucker raconte que suite au scandale sur le plateau de « Champs Elysées » où tu avais déclaré à Whitney Houston : « I'd like to fuck you », il lui vint à l'esprit de t'attraper au collet pour te virer de la scène et te mettre son poing dans la gueule... Regrettez-vous ce scandale ?

-Le seul regret que j'ai c'est de ne pas avoir répliqué : « Sorry ! I don't want to fuck you » (Désolé, je n'ai pas envie de vous baiser). Ça aurait été plus fort ! Mais je ne peux déconner que dans les émissions en direct, sinon couic : ci-seaux !

-Puisque nous sommes dans la poésie, Guy Béart ?

-Pfff... Inconnu au bataillon, voilà !

-Et en tant que chanteur, qu'en penses-tu ?

-Inconnu au bataillon j'ai dit !

-Le groupe Gold ?

-Connais pas. C'est pour les baiser ou quoi ?

-Non, simplement dis-moi si tu les apprécies ?

-Ha, bon ! Si j'apprécie ? Je connais pas.

-Non, je ne te demande pas si tu souhaites copuler avec Guy Béart, le propos n'est pas là...

-Ha, bon. Guy Béart... Inconnu au bataillon. Merde !

-T'intéresses-tu à la politique ?

-Oui, et je voterai aux prochaines élections pour Rocard parce qu'il me paraît assez intègre. Je l'ai rencontré une fois.

-Penses-tu qu'il ait des chances de gagner les élections Présidentielles ?

-Non, mais je voterai quand même pour lui. C'est ce qui s'appelle cracher en l'air. Et pour qui seront tes suffrages pour le second tour ?

-Pour Mimit.

-Et que penses-tu de Jean-Marie Le Pen ?

-Je sais que lui m'aime bien puisque j'ai connu une de ses filles. La gravats qui vient de se marier : Yann. Je l'avais rencontrée à l'Atmosphère, une boîte de nuit. Je voulais être tout seul, calmos, sans vouloir tirer et la voilà qui se pointe. Elle vient s'asseoir à côté de moi. Je voulais avoir la paix. Prendre une biture peinard. C'était l'année dernière. « Ha ! Mon père a adoré ce que vous avez fait au « Jeu de la Vérité ». Il n'arrête pas de dire que vous êtes super ». Je lui réponds : « D'accord, mais

qui êtes-vous ? » « Mais, je suis la fille à Le Pen ! » « Bon, allez on fait le tour de Paris ». et je lui ai fait faire toutes les boîtes. Elle est venue chez moi. J'ai une formule qui résume tout ça : « la tournée des grands ducs, puis chez le duc. » Hé, hé, hé !

-Et que s'est-il passé chez le duc ? Tu l'as baisée ?

-Non, rien.

-Elle aurait souhaité qu'il se passe quelque chose ?

-Non. Suffit tu vas avoir un procès et moi aussi !

-J'insiste...

-Non. Imbaisable. Mais ce qui est terrible, c'est que je lui dis : « Bon, gare-toi ma petite cocotte, t'as une place là ! » Et elle me répond : « Non, je ne peux pas, il faut que ce soit le mec de la boîte qui me la gare sinon je risque une bombe... » Ho ! Ho ! Ho ! Enfin, je l'ai emmenée à la maison, on a écouté un peu de musique et hop, dehors... Je ne l'ai jamais revue.

-Sinon, que penses-tu de son père ?

-Ce que je pense de son papa ? Dès que j'y pense, je pense aussi à mon petit garçon. C'est à dire qu'on pourrait nous foutre dehors. Lulu est juif, russe, allemand... et français.

-Penses-tu que Le Pen soit antisémite ?

-Je ne sais pas, mais ça en a la couleur. Enfin, je le trouve marrant tant qu'il n'a pas de chance d'être élu. Il l'a complètement dans le fion.

-Et Chirac ?

-Sympa. Je l'ai rencontré à côté de chez moi, dans la rue. Il m'a serré la pince. Chirac, je le mettrais en 2 après Rocard. Je pense que lui aussi est un garçon intègre. Mais peut être que je me plante...

-Et le gros Raymond Barre ?

-C'est pour les blaireaux, ça !

-Et ton ministre de tutelle : François Léotard ?

-Bof... J'sais pas, je connais pas.

-Et le camarade Georges Marchais ?

-Le pauvre, il est out ! Il me faisait bien marrer, mais t'as vu les voix... Des voix de garage.

-Jack Lang ?

-C'est un copain. Grâce à lui, je suis Officier des arts et des Lettres.

-Qui sont tes amis parmi les stars de l'audiovisuel ?

-Collaro est un copain, Sabatier aussi. Bouvard est un très grand copain qui m'a suivi pendant des années. Là, in-

touchable, attention. Charmant garçon, très intelligent.

-Comptes-tu refaire beaucoup de scandales télévisés pour mieux asseoir la promotion de ton nouveau disque ?

-Je ne sais pas, on verra au feeling. Tu n'as pas d'autres noms à me proposer, c'était marrant ?

-Oui, mais tu ne dis pas de mal, ce n'est pas amusant pour moi...

-Non, je peux pas balancer...

-Faisons un ultime essai... Michel Polac ?

-C'est un garçon très intelligent et ça me fait chier qu'il soit écarté. Ecartelé. Ha! Ha! Ha! Pour le remplacer, je verrais bien Bernard-Henri Levy. Il serait bien avec ses longs cheveux...

-Et si Berlusconi t'appelait pour animer une émission...

-Je lui dirais : «how much ?»... Finalement, ce ne sont pas les enculés qui manquent, c'est le pognon.

-Quelle est la question la plus idiote qu'on puisse te poser ?

-La question la plus con, c'est : «quels sont vos projets ?». Ensuite, il y aurait : «comment faites vous pour être toujours aussi mal rasé ?»

-Et je te demandais : « Où est Dieu ? »

-C'est pas idiot ça ? Ho ! Ho ! Ho ! Que c'est con ! Dieu ta bite, voilà. Bonnard.

-Passons à l'argent : combien gagnes-tu en ce moment ?

-Putain ! Un max. J'en ai trop. Mais je peux pas donner de chiffre. Je sais pas.

-Combien dépenses-tu quotidiennement ?

-Je sais pas... Peut-être cent sacs. Mais ça dépend. Il y a des jours sans et des jours avec. Je suis un des derniers grands seigneurs. Il m'arrive de claquer deux bâtons.

-Par jour ?!!!

-Non, pas tous les jours. Je fais des descentes chez les flics, je leur ramène du champ'. Je ne sais pas ce que je dépense. J'ai du blé. Et le blé appelle le blé !

-En mets-tu de côté ?

-Non.

-Que possèdes-tu comme biens ?

-J'ai ce petit hôtel particulier... Il vaut 350 briques. Plus des objets de très grande valeur. Ma queue par exemple! Ah ! Ah ! Ah ! J'ai un Dali de 1930 qui est superbe. Un Paul Klee... Voilà ce que j'ai de plus beau. J'ai aussi «la Marseillaise»... Enfin le manuscrit

original.

-Combien l'as-tu achetée ?

-Dix bâtons ! J'ai aussi quelque chose d'incalculable, parce qu'il écrivait très peu : un autographe de Chopin qui vaut douze bâtons !

-Bagnoles, actions, obligations ?

-Non... j'ai juste mis mon blé pour qu'il fasse des petits. Ça s'appelle du capitalisme dur. Et je peux dire que ça fait des petits !

-Beaucoup ? Ben oui, je me fais des couilles en or !

-Après toi, que deviendra tout cet argent ?

-A Charlotte et à Lulu !

-Combien payes-tu d'impôt par an ?

-Un max, c'est carrément du racket !

-30 briques ?

-T'es loin du compte mon gars, c'est tout ce que j'ai à dire. Je suis soumis à l'impôt sur la fortune, je veux ! Enfin, non, je veux pas, façon de parler! Environ 70 pour cent de mon revenu part au Fisc. Je claque entre dix et quinze bâtons par mois et j'ai payé hier mon dernier tiers, 63 patates. Multiplié par trois, ça fait plus de 180 bâtons qui se barrent. Faut les trouver, hein ! Qu'est ce qu'il me reste ? Des nèfles. C'est de l'arnaque ! J'étais riche jusqu'hier.

-Combien de temps vivras-tu encore avant que les dernières Gitanes ne t'emportent ?

-Humphrey Bogart appelait ça des «Nails cuffin» (clous de cercueil). J'en suis conscient. C'est ainsi qu'est ma destinée et que sera mon «arrêt image». J'ai une assurance-vie qui est en fait une assurance mort, parce-que 57 balais... Et il faudrait que je songe à faire un testament bien que je trouve ça un peu crade. En attendant le blé reste un facteur de stress qui donne une raison à ma vie et me fait bander. Je ne mets rien de côté. Je ne veux pas laisser à ma petite fille un handicap de 600 bâtons quand je vais me péter la gueule. Je sais que les clopes auront ma peau.

-Tu as l'air plutôt en bonne santé.

-Ouais, je tiens bon et je bande encore!

-Quelle est ton histoire drôle préférée?

-« Papa, qu'est-ce que c'est qu'un enfant dégénéré ? - Tais-toi et suce ! » Ah ! Ah ! Ah !

-Es-tu beaucoup sollicité par la gente féminine ?

-Too much ! Les fanatiques sont une race à part. Ce qui les intéresse c'est ma queue.

-Tu les envoies toujours paître ?

-Ouais je suis avec Bambou au cas où ça t'aurait échappé.

-Considères-tu avoir la grosse tête ?

-Non, je suis resté un garçon très gentil et très humble ! Un peu miso et maso : la totale !

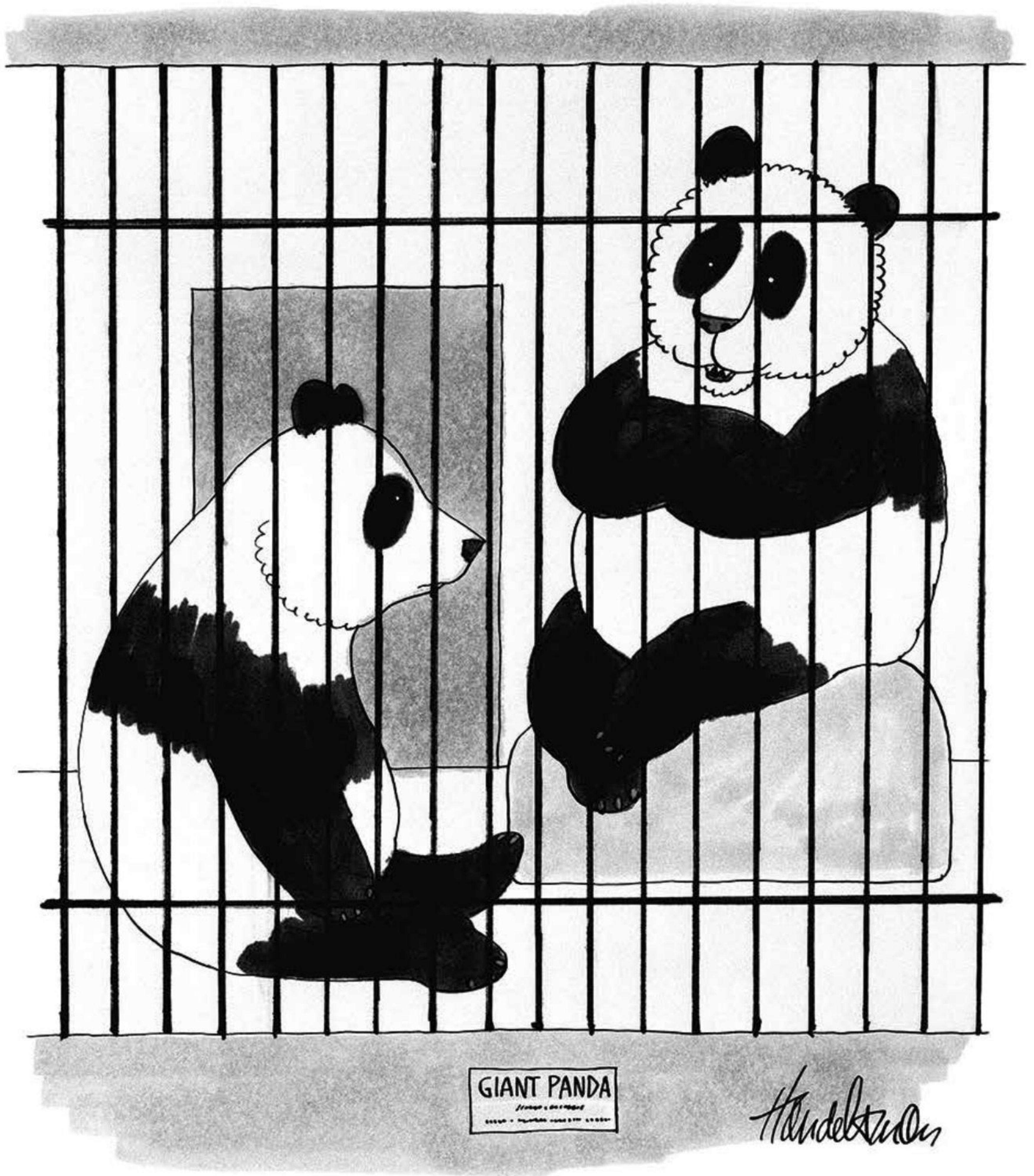
-Comment se déroula ta première expérience sexuelle ?

- C'était une pute de Barbès parce que j'étais fauchman, vers 14/ 15 ans: quand on est en rut, on est en rut. Quand on va aux putes, on va au but! Après je me suis tapé tous les super lots que j'avais voulu avoir. Mais ne croies pas que je vais vous citer le nom des plus connues que j'ai eues. Mais je peux citer les inconnues : il y a Ginette, Monique, Madeleine, Véronique, Lulu...

-As-tu eu beaucoup d'histoires d'amour ?

-Finies les maitresses et les petits coups comme ça. Je ne joue pas de ma célébrité pour séduire : il n'y a pas de temps à perdre : au cul immédiatement ! Le préliminaire, c'est un petit souper fin. Je ne fais pas de pied, je prends mon pied, ce qui est différent. Mais de toutes façons je suis monogame : je suis avec Bambou. Quand j'étais jeune, à la Cité des Arts, ça y allait. J'ai fait jusqu'à huit fois avec la même fille durant la même séance. C'était nul et pénible pour la gamine! Je n'ai qu'un seul regret, ne pas avoir baisé avec Mata Hari juste avant l'exécution. ç'aurait été une super banane...





Si ce n'est pas un crime d'être un panda, pourquoi avons-nous été arrêtés ?

UN MEILLEUR INVESTISSEMENT QUE LE BITCOIN



79€*
(+526%)

159€*
(+1060%)

29€*
(+193%)



*
Sur eBay en mars 2021

SESSION DE RATRAPAGE !



N°1



N°2 : épuisé !



N°3

Si vous avez raté Playboy le Mook

Commandez les numéros collector !



Pour recevoir le premier numéro collector de Playboy,
renvoyez ce bulletin avec votre règlement à l'ordre de
MEDIALYD - Playboy
22 rue de la Prévoyance 94300 Vincennes

Mes coordonnées

Nom Prénom.....

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone E-mail

Vente par téléphone au :
01 53 66 10 00
du lundi au vendredi de 10h à 18h

Je commande les deux premiers numéros de Playboy le Mook :

☐ N°1 ☐ N°3

Date & Signature

1 numéro : 29€
Les deux numéros : 49€
Frais de port offerts !

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou CB.
Montant total de ma commande : €



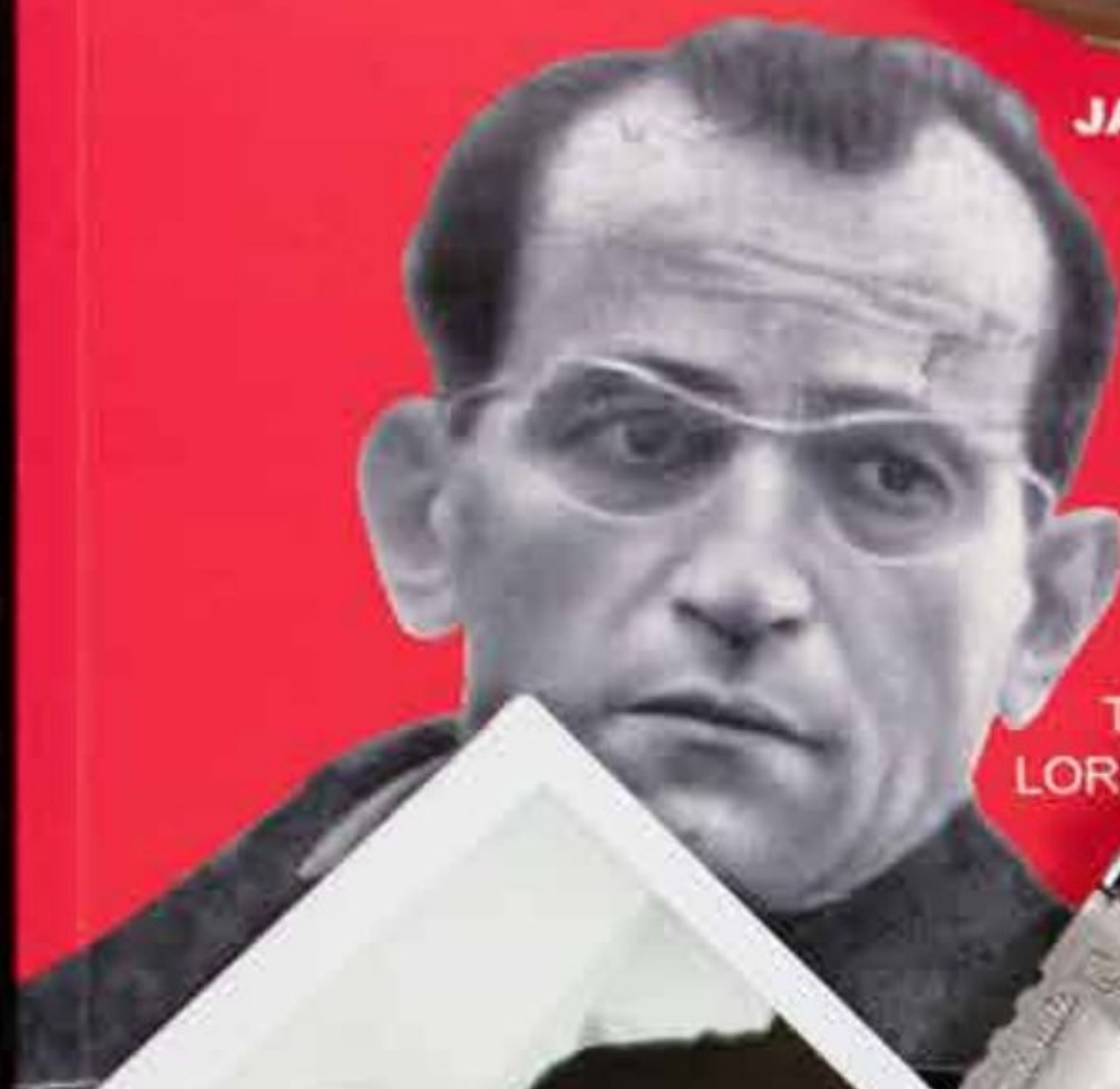
N°

Expire fin :

Code de sécurité :

crime du curé d'Urulle

à la Ridette
et tibi reddetur votum
in Jerusalem.



TERRA
LORRAINE



. Hécatée .

Ou la vraie histoire du curé d'Uruffe

Par Arthur Pauly - Photos Eva Joly



Encore, encore, Desnoyers rince son canif dans le ruisseau. Déclat : le manche ravale sa petite lame courbe. Il l'essuie au revers de sa soutane, rajuste ses manches, déplie la pèlerine en boule à ses pieds, s'agenouille, tire de sa poche un rosaire aux grains translucides, biseautés pour la Saint-Nicolas. La route stridule derrière les aulnes rachitiques. Les phares d'une petite Renault Sport rangée sur le talus passent à travers leurs troncs.

Un rayon blanc cassé pose sur l'herbe une silhouette d'ombre chinoise : dix-huit, dix-neuf ans. La petite morte ouvre des paupières creuses. De son ventre déchiré, une bobine s'oublie dans les roseaux ; son nourrisson sommeille à l'autre bout. L'abbé Desnoyers plonge ses mains tachetées d'un sang tiède. Des hoquets bleuâtres gèlent sur le canon de sa pipe. Sa voix fume comme de l'encens. Il l'a tuée, il tuera. Le 6,35 brûle les pervenches sauvages.



Six fois, il s'interrompt ; six fois, les psaumes gèlent sur ses lèvres d'avorteuse ; six fois l'absoute, les kyrie sans répons, l'immuable cadence des sacrifices et des grâces reprise d'une traite pour ce Dieu saint, saint, saint et vengeur qui gronde au neuvième ciel avec ses anges d'enluminure, ses trônes et ses milices, tout l'éventail des puissances et des gloires promises pour les siècles des siècles. Desnoyers l'implore. Qu'il prenne pitié, humble parmi les humbles, et donne la paix à cette enfant déroulée dans l'ornière du chemin, sous le haut crépis d'aubépine. Qu'il l'accueille, qu'il la garde toujours, petite Régine du clos des Fays – car sa colère est grande.

Blanche, nue, grasse dans les chardons écrasés, l'œil mi-clos et les cuisses d'azyme qui verdissent comme du cuivre à l'écart, elle flotte immobile, et ses doigts mortifient les houppes de sauge et d'armoise, ses mains tordues – l'annulaire, le pouce, l'index, – ses petits pieds de communiant si ronds sur la Deuille, parmi les joncs plus droits qu'une couronne de cierges. ses lèvres pâlisent, déjà grèges aux commissures, ses tempes poissées de faines trines et d'akènes jusqu'à la renverse du front avec ses cheveux qui collent en travers : une longue diagonale bistre sur peau craie. Dors, stagne, croupis. Tes seins sont du pain cru où s'impriment rouges malgré l'ombre du bois d'aulnes, cinq lunules en cercle ras tout autour du mamelon. Et plus bas, ces flaques où tu baignes, rouges aussi sur l'herbe – rouge sang.

Un chœur de Vertus penche sur son ventre crevé comme une figue. Quatre entailles maladroites s'écarrillent du nombril au bassin, brouet

d'intestins grêles et d'abats, d'œuf et de peaux mortes qui s'écoule vers la Deuille, bientôt bue par ses eaux vaseuses. Rose, ronde, rosace, elle s'ouvre – et son giron, un vitrail d'abbaye : le côlon crève dans l'entrelacs des tripes en étoile de David, l'appendice ponctué d'une pepsine jaune et rouge, l'estomac presque bleuâtre d'où rayonnent six pétales, six boudins mauves hors de leur résille qui découpent à la surface une grande croix byzantine, gélatineuse sous les poils en laiton. Elle s'offre. Desnoyers se détourne. Ses hanches, sa tête d'épingle à nourrice, ses bonnes épaules paysannes taillées par les seaux de quartz à Vannes-le-Châtel, toutes les herbes qu'elle souille – cette charpie d'enfant sous les étoiles. Un doigt rouge remonte entre ses cuisses, écarte ses lèvres distendues, trop larges pour ses dix-neuf ans, déchire à petits coups de rasoir sa motte et son pubis jusqu'au bassin ; sexe, ventre, d'un trait. L'auréole grandit. À quelques pas, lourd comme un bilboquet dans son berceau de fougères, les poings crispés autour du cordon, son tout-petit la fixe. Desnoyers lui rabat les paupières. Une cordelette tiède le rattache encore à sa mère.

Desnoyers rejoint le chemin du Pagny, entre Uruffe et Colombey-les-Belles. Mille martyrs sanglotent mille requiem æternam. Il s'accroche aux frênes tout nus pour sortir du fossé. La nuit pleine d'engelures l'assomme. Il frotte ses mains contre l'écorce raboteuse, ce mélange de sperme et de sang qu'il torche avec sa soutane. Des touffes de poils éclatent sur son front. Il marche sans se retourner. Derrière un talus de terre meuble et cuite par les crottes de sangliers, sa petite Renault Sport : quatre portes, quatre chevaux,

quatre cent quarante-quatre mille francs neufs. Il se mouche dans sa pèlerine. Le givre du pare-brise déforme ses joues caves, son crâne d'œuf terreux et mollet, les rides du front trop amères pour un jeune prêtre d'à peine trente-cinq ans, triple liseret sous l'M grisonnant des cheveux dont les pointes menacent de se rejoindre. Ses yeux craintifs alignent avec le nez, la bouche et le menton une nef étroite derrière ses lunettes sténo-dactylo, à l'abside du crâne. Il mâchouille sa pipe. L'outre gonflée d'une demi-lune flotte sur le capot comme les poissons morts sur la Deuille ; elle glisse le long des portières, mouille les jantes et le toit chromé, zèbre le radiateur, passe du coffre à la chaussée où trois flaques de boue la retiennent. Ses doigts rougissent autour du volant. À droite, la treille sépia des cristallerie de Vannes-le-Châtel, ses meules rongées d'arsenic, l'atelier des gravures acides, la cornue de ses cheminées à trois étages qui fusent des vignes plates et des labours, recroquevillée sous l'auréole des poussières de plomb ; à gauche, Uruffe. Une suite de chiffres hébreux corrompt les touches du tableau de bord. Il accélère.

Les vapeurs chimiques des verreries lui remontent à la gorge – et comme elles persistaient naguère entre les seins de Régine, ses petits seins chéris ! Il les mordait au sang, les pressait contre son torse d'infirme jusqu'à ce qu'ils éclatent, que leurs chairs flasques coulent sur ses doigts, s'encrassent sous l'ongle fendu, qu'elle étouffe ses cris pour ne pas éveiller Liselotte, la bonne gouvernante tout à ses comptes de cuisine, à son beurre rance, ses quenelles plâtreuse, ses pissenlits à la meurette, ces flammkuche caillées d'étouffe-chrétien qu'elle le regardait mastiquer chaque dimanche avec des frémissements eucharistiques. Pauvre vieille Liselotte. Les eût-elle surpris derrière les grilles du presbytère, ses mains encore gluées de pommes cuites et d'ail, d'andouille et de choux cru – wek ! elle renversait les panières à linge, dévalait d'Uruffe au chemin de Pagny, courait prévenir le père Fays qu'on avait trouvé sa fille, sa Régine toute nue dans la chambre de m'sieur le curé, sur la courtépointe piquée d'étoiles et de volants. Mais Liselotte n'entendait rien. Elle saluait Régine d'un hochement de sa grosse

tête paysanne, bien contente qu'elle remporte un peu de linge à repasser, l'accompagnait même jusqu'au portail, parfois lui glissait une brioche aux prunes dans la poche puis la regardait disparaître à l'angle de la pompe Ozo. Ses joues brillaient comme des casseroles de cuivres. Elle disait : « *La p'tite, la p'tite Fays, notre p'tite lavandière.* » Et toujours ces miasmes, ces cristaux ammoniacs qu'elle laissait dans les plis de sa soutane : leurs barbelés l'agrippent.

Desnoyers remonte le loquet de sa portière, s'assure que la vitre coulisse bien. Malgré le givre râpeux sur le pare-brise, il reconnaît la bosselure du grand-bois de Meine, ses fuseaux ternes où court la départementale. La petite Renault Sport trace deux sillons jaunasses entre les talus, freine, dérape, patine sous les branchages comme un gros calot. Le tuyau brisé de sa pipe lui déchire la bouche. Il contourne Vannes-le-Châtel plein-nord, s'enfonce vers Blénod. Les bois ricochés jettent après lui leurs arcades de cloître gothique. Il triture le clignotant, passe et repasse son pouce sur la grille du cendrier. Entre les futaies, chaque virage plus étroites, les champs raccommode un patchwork d'orges creux et bleuâtres, des tas de fumiers pointus comme des mitres. Ses phares confondent les couleurs : ces pâtures noires soudain reverdies, ces clos d'ombres étales, ces tuiles et ces câbles électriques, tout un pays qui s'éblouit puis s'éteint jusqu'aux premières cageottes de Blénod-lès-Toul. Le clocher passe en syncope dans son faisceau. Il l'esquive, chauffe – et c'est la Meuse à contretemps par-dessus les ponts, entre ses rives qui grelottent, ce long brochet de Meuse fumé sous l'ogive des saules et des troncs morts. Elle grossit, déborde, ramasse ses demi-nœuds contre la route, plus mince et froissée qu'un sexe d'adolescente qu'on force vers Pagny. Ses lignes barrent Uruffe à l'est d'un trait luisant. La jauge à essence clignote. C'est une lithographie d'arbres métalliques, de plaques grises parallèles qui montent en saccades dans les broussailles, noircissent le glacis des toits, s'accumulent autour du clocher et tracent à l'eau-forte les six lettres d'Uruffe sur la borne kilométrique. La Renault pile net. Au pied du calvaire, Desnoyers jette son petit 6,35 congelé.

Des Chérubins s'ouvrent aux branches, le double in-folio de leurs ailes troué d'ocelles fluorescentes. Desnoyers s'agenouille. Il frotte ses lunettes avec les franges de sa ceinture. Plantée comme une dague dans l'éponge du rocher, entre ses pleureuses d'évangile et ses larrons éblouis, le petit matin découpe à contre-jour sur l'écran d'Uruffe une croix de campagne, pauvre calvaire où pend un Christ pastel. Ses linges se tordent vers l'entrée du village. Desnoyers voit bleuir ses paupières. Il reconnaît cette grimace douloureuse, la même qu'il avait laissée tantôt sur le visage nu de Régine tout éventrée dans les ajoncs. Des croûtes de sang séché lui restent sous les ongles. Il relève sa soutane, s'agrippe aux ferronneries, saute l'enclos du calvaire, cherche ses prises dans la pierre poreuse, bascule, s'écorce les mains autour des clous qu'il baise avec d'obscènes halètements : « *Et lux perpetua luceat eis ! Lux perpetua !* » Suspendu au gibet, il regarde s'éteindre leurs premiers bonheurs, ces plaisirs naïfs de l'été 1955 – mais entachés, flétris par la convoitise, les pollutions indignes, ces grumeaux blancs qu'il laissait sur l'herbe, souillés par les sueurs coupables du retour au presbytère ; et cette absolution carton-pâte qu'elle lui réclamait chaque dimanche presque sans y croire, il savait bien qu'au Jour du Seigneur, elle l'accuserait : luxure, concupiscence sacrilège, fornication, sodomie, mollesse, toutes les damnations au second cercle, toutes les misères et toutes les plaintes de l'esprit recroquevillé sous les chaînes du parjure – il faudrait qu'il les souffre, qu'il souffre afin qu'elle lui pardonne, que tous l'en veuillent absoudre et Dieu prenne pitié !

Régine l'attendait derrière le calvaire, entre les pruniers du chemin de Pagny. Desnoyers la revoit. Il cherche vainement le souvenir de leur première faute. Était-ce au presbytère sous les buis consacrés du Christ à tous les murs, plein d'ombres qui stagnent comme les marais de l'Aroffe ? Était-ce son premier été à Uruffe, aux moissons la messe des blés à sept heures, quand les gerbes pavoisent les piliers dans l'église Saint-Martin qui s'élève à travers le cantique des faucheux ? En novembre près du poêle pour la Toussaint et ses chemins de croix ? Était-ce dans



le petit théâtre, cette grange où Liselotte faisait répéter les chœurs de la paroisse ? Desnoyers frappe son front contre les poutres du calvaire. Tout se confond dans les Limbes. Les Fays s'installaient toujours au cinquième banc, vers le second pilier droit. Les broderies du chapiteau débordent l'énorme cuve, la chaire à prêcher dégueule ses frises d'or bien droites derrière la corniche. Le père gardait son béret plat sur les genoux, ses gros doigts rouges sur les côtes du pantalon de mauvais velours, bouffi par les coups de schnaps ou de mirabelle après l'office ; la mère restait assise, trop dinde pour s'agenouiller derrière le prie-Dieu avec son col et ses manchette d'amidon, trop lourde pour se relever au tintement des clochettes, vrai musée de porc en gelée parmi ses petits jumeaux bien peignés Daniel et Jacqueline. Régine, elle, s'écrasait entre ses parents. Déjà grasseyante, replète, elle lui tendait sa langue comme une hostie devant l'autel, ses yeux renversés dans l'extase presque tout blancs – et d'imperceptibles amen lui moussaient aux coins des lèvres. Elle ouvrait large ses petites mâchoires, béant aux paroles latines qui s'étirent du tabernacle et des retables barbares : « *Corpus Christi ! Sanguis Christi !* » Desnoyers, l'étole verte lâche autour du cou, déposait avec d'acides bénédictions cette rondelle azyne sur l'arc des incisives. Elle la recevait droite, sans le quitter des yeux puis docile, ses mains entre les seins jointes pour l'offrande, regagnait à petits sauts le banc des Fays par le bas-côté, dont elle ne bougeait plus.

Lui plaisait-elle alors, la petite Régine Fays du second pilier avec son missel floconneux fourré d'images



pieuses et d'initiales au crayon de couleur, ses dix-neuf ans sous le tricot maille trop large ? Il l'attendait près du porche, devant le bénitier. Le père Fays lui broyait la main d'un « *m'sieur l'curé* » bravache ; la mère, les jumeaux, Régine – il la suivait du regard jusqu'au parvis : les brisures du portail l'enchaînaient grasse entre les façades d'Uruffe, nimbe gris et contreplaqué qu'elle enfonce dans le charivari des cloches à reculons. Midi ; elle savait. Lorsqu'ils repliaient ensemble les surplus et les voiles, qu'ils rinçaient les burettes à l'eau brûlante, qu'elle rapprochait les chasubles macédoines sur leurs cintres tandis que Desnoyers se découvrait derrière les portes du placard, elle le sentait parfois si proche, ses regards pris à l'échancrure de sa tunique, si confus qu'elle se demandait pourquoi il n'osait pas ce qu'osaient tous les autres, les contremaîtres des verriers de Vannes-le-Châtel : la forcer dans l'encoignure d'une fenêtre ou d'un confessionnal, fourrer sa main entre ses seins mollasses jusqu'à ce qu'elle braie trop fort et qu'on accoure – trois fois rien. Elle ne comprenait pas sa réserve : sous la soutane et le col romain, un homme, c'est toujours un homme ! Qu'est-ce encore qu'il attendait ? Elle n'y comprenait plus rien. Pourtant, cette bosse rituelle des hommes sous la boucle de la ceinture, elle la devinait bien aux froissements d'étoffe, aux mains rougies sur la soutane pour l'aveugler. Fille des campagnes mortes ! son père, son frère, les amis de son frère, ses camarades de classe, le grand-père Fays même, tous bandaient, gaulaient, braquaient, jutaient pour elle ; et Desnoyers aussi, l'abbé Desnoyers, le petit cureton bandait comme un damné. Il bandait à l'office, bandait en chair, bandait pendant les matchs de football, à chaque répétition des chœurs de la paroisse dans la grange, bandait derrière la grille des confesses, au volant de sa petite Renault Sport, entre les pages de ses cahiers de séminaire, bandait dru, bandait mou, bandait torve, bandait sec. Et sous le calvaire de Pagny, ce matin de Saint-Nicolas crevard, il bande encore.

Régine ! Son haleine l'avait d'abord surpris : terrine trop salée d'aligot et de menthe sèche ; son haleine, ses cuisses, sa peau morte de lavandière usée par les quartz et l'eau fuligineuse des deux lavoirs du Grand-Jardin et

de la Rouge-Croix, ses marcassinières crasseuses, sa gourmandise et ses genuflexions dans la remise des Fays, les genoux flaccides à l'envers des cagettes en piles. Elle le suçait sans conviction, entre la joue et les molaires, coulisant sa queue comme une tige de réglisse. Il se reboutonnait aussitôt, balbutiant une brève absolution entrecoupée de sursaut d'épaules, des peccatis tuis foireux qu'elle n'écoutait pas, qu'elle ne reprenait pas. D'ailleurs, sinon quelques hoquets de protestation lorsqu'il l'empoignait aux cheveux, qu'il s'enfonçait trop brute entre ses fesses, elle ne disait rien. Jamais rien. Ils ne se parlaient pas, ne se comprenaient pas, ne s'aguichaient pas, ne s'écrivaient pas d'horribles petits mots doux-amers entre les piles de linge, ne se plaisaient même pas ; ils se prenaient, rien de plus, rien que leurs ruades toujours muettes sous l'escalier du presbytère, les saccades de sperme qui fondent comme une cire entre les doigts, l'air blasée de Régine quand il s'abattait contre elle avec des grognements impies – une suite de vignettes misérables qu'il fouille et débusque dans les termitières du chemin de Pagny, dans les crevasses du Christ en gloire cloué à son calvaire. Ses bras posent un Y nouveau sur le T de cette croix où l'aube du 6 décembre 56 s'érafle, pendue aux calottes des nuages qui s'enchaînent par-dessus les flèches et les cloches de Saint-Martin. Un ange déchire les heures du livre ; ses pages, il les épingle aux premiers toits.

Entre les maigres architectures de la rue de la Chaussée, courtes comme des cartes à jouer sur l'encaustique du bitume, il devine l'appentis des toits grêles, les pins stridents qui s'écaillent sous l'écheveau des câbles électriques, les granges oubliées coude-à-coude dans les fumerolles, l'agglomérat des cageottes naines, des placettes frigorifiées au bord de la route : Uruffe ! chromos d'Uruffe ! lignes rêches d'Uruffe à l'aube, cloches d'Uruffe qui sonnent dans les arbres ! Des trompes courbes et des clairons essorent les premiers gris du matin. L'église n'est qu'un santon de plâtre derrière ses buis en carton découpé – le presbytère tout contre, les vitraux négatifs chargés de dentelles comme une fille qu'on marie, le suif des horloges du clocher, ses ouïes fades et la mousse crépue des tuiles. Desnoyers

titube ; il lèche la tôle des poubelles qui lui laisse un poison fade sous la langue : le même qu'il goûtait sur la crosse du 6,35. La Deuille s'enfuit comme une oie derrière lui. Elle débord de ses rives absinthes, émiette le ventre de Régine en crues acryliques, coule, s'écoule, déporte à la surface le tout-petit parmi les flottaisons d'abats, remplit les crevasses du chemin de Pagny, noie la petite Renault Sport, les tas de fumier sec. Des geyers montent autour de lui, pleines de quid fecisti et de signes holocaustes. Un grand froissement d'ombres lui fait relever la tête. Il revoit le tout-petit baigné dans sa mandorle, son auréole de tripes et de séreuses mauves. Sa grimace déforme les gouttières ; il la retrouve aux tourelles, dans la chaux des stalles, sous la tiare rongée du porche : gargouille sur la Deuille, ton sang, tes orbites creuses, salope-rie d'avorton du 6 décembre 56 !

Quatre anges veillent debout sur la corniche : l'un robuste cornu, couillu, ses mains sabotées hors des manches, le front bas et fléchi vers l'ogive du porche ; l'autre appuyé d'une patte contre l'auvent, ferme au garrot, l'auréole de sa crinière touffue de flammèches et d'arabesques ; les ailes du troisième s'entrecroisent derrière son bec à l'encre violette tissées de fauves byzantins, dont les serres tordent chacun une roue à neuf rayons ; l'aube du quatrième s'imprime du visage de Régine. Un parchemin rouge leur écorche la bouche. Il tombe et s'enroule autour de Desnoyers, l'enveloppe, lui colle aux yeux. Sa soutane change de couleur, soudain trop étroite. Des nœuds se forment à ses chevilles, à ses poignets. Le paysage s'oublie comme une carte ancienne dans un livre de poche. Il suffoque. De belles images se dessinent sur le vélin déroulé : enluminures technicolor, scapulaires friables sous la paupière, ébauches de sermons crus, petits cantiques évaporés sans lendemain, plaisirs à l'estompe – poussière, poussière. Desnoyers retrouve en désordre tous leurs polaroids. Mars 1950 : l'apoplexie du vieux curé d'Uruffe devant l'autel, ce bon père Barrat de Gibeauveix frappé pendant le dernier évangile, les patenôtres en couronnes sur sa tombe derrière l'entrepôt de la rue Basse, l'arrivée du jeune Desnoyers pour les funérailles, ses vingt-cinq ans, son premier prêche balbutié dans



l'église Saint-Martin comble, les paroissiennes qui s'activent près de lui et roucoulent à chaque office qu'il prononce, sa chambre du presbytère, les flammkuche trop cuites chaque dimanche, le terrain de football, la grange, les voix pures des filles de Marie de la paroisse. Vingt-six ans, il était resté vierge, pur ; il avait tenu jusqu'aux torpeurs d'août, jusqu'aux tuniques moites qui collent aux filles – jusqu'à Michèle.

Une ronde de tentations l'encercle. Elles approchent de lui leurs grimaces bouffonnes. Gaminettes, colombes ! la petite faim ! L'orgue de l'église souffle une sarabande. Desnoyers se bourre les oreilles, les yeux de terre mouillée. Novembre 52 : Michèle enceinte, Michèle qui pleure sur les marches de la sacristie, qu'il prenait à la va-vite parce qu'elle avait seize ans et des cuisses chaudes sous sa jupe, le ventre de Michèle grossi comme une palombe, comme un remord, percé comme une cloque, ses coups de poing dans ce ventre où sa faute gonfle et palpite, ventre de putain maudit, les plantes qu'il broyait pour Michèle à la cuisine, ses bouillies d'anémone et d'armoise faiseuses d'ange selon les recettes du pharmacien de Toul, les neuf mois révolus, la clinique du Midi loin des parents où Desnoyers l'accompagne, l'enfant portrait-craché, les formulaires d'abandon de l'assistance publique, le retour muet à Uruffe semé de pénitence et d'absolution. Août 54 : la première communion d'Odile, leurs caresses touche-pipi, l'éclat des parents qui surprennent ses mains sous la table, sa mauvais foi, ses menaces – et toutes les fillettes tripotées au catéchisme le dimanche matin. Le sable et la terre s'agglomèrent

avec la sueur dans ses oreilles. Aux murs, les vierges de plâtre l'accusent, leur nimbe rouillé comme le zinc des cubes de la rue Basse, comme dix francs oubliés entre les grilles d'égouts et qui laissent aux doigts des stries sang sec. Elles sautent de leurs niches, déploient leurs voiles rapiécées à tous les transepts, s'approchent de l'autel derrière la balustrade ; elles pleurent des toiles de guipure noire, des géométries confuses. L'esaim des tentatrices et des diables le conjure : « *Goûte ! prends ! viens !* » Desnoyers traverse le chœur à reculons. Ses souliers à clous déboîtent les carreaux mal équarris. Une banderole se déplie entre les piliers de la nef comme l'écran du cinéma de Nancy. Régine, toujours ; ses dix-neuf ans tressautent en 35 mm, ses bajoues, son sale petit nez de trottin, ses épaules pleines, son cul flasque entrouvert, les poils drus sous ses bras, entre ses jambes. Elle l'accompagnait à la porte des Fays après dîner. On invitait souvent l'abée. C'était mars 55, les pieds gonflés de son petit frère Daniel, leurs quatre prières aller-retour afin qu'il guérisse chaque jour devant sa panière, les parties de cartes dans la nuit jusqu'au dernier schnaps. Ils restaient longtemps sur le seuil. De retour au presbytère, Desnoyers se rinçait follement les mains.

50, 52, 55 – tout lui revient par bouffées toxiques. Les vierges déroulent la bande en syncope ; elles saccadent, ellipsent, tournent les pages sous l'ongle, disjoignent les séquences photosensibles, déchirent, recollent bout à bout les argentiques, soudent, bobinent ; les chutes forment des cônes translucides sous l'écho des ogives. Avril 56 : les pas froissés de Régine dans l'escalier du presbytère,

ses petits talons d'ouvrière qui boitent et piétinent devant la porte de sa chambre vite entrouverte, contre les pieds du lit de cuivre Troisième-République aux boules en laiton piquetées de moisissures et d'oxyde où toute la pièce se répète à l'envers – le velours parme de l'agenouillement près de la fenêtre, la pompe et le dossier légèrement incliné du fauteuil d'archevêque, l'épaisse commode torsadée, sa cloche d'or où brille un Christ en gloire, une croix fleurie du blé des Rameaux, les napperons fades sur chaque meuble comme une poussière, quelques gravures de l'Annonciation et de la couchette du Saint Curé d'Ars en flammes, les trois rayonnages vides de la bibliothèque, un tabouret pour l'étude, une houppelande fourrée pour l'hiver, un broc pour la toilette, un bol pour le café bien âcre – et par la fenêtre, juste assez de ciel pour Dieu. Mais Dieu cachait sa tête derrière son buis sacré cette nuit d'avril 56 où Régine, toute pâle sur l'écran du baldaquin à rayures jaunes et vertes, s'était retournée pour lui dire qu'elle ne s'était pas souillée depuis deux mois, qu'elle ne voyait plus venir depuis deux mois. Et relevant ses cotillons, elle lui montrait sa culotte horriblement blanche, son slip de petite craquette presque vierge encore : blanc de faute, blanc de foutre, blanc de honte, blanc comme les langes d'un tout-petit qu'on bat au lavoir de la Rouge-Croix. Sa mère s'en était aperçue ; elle ne lui demanderait pas d'explication. Le père Fays avait passé trois jours à répéter qu'il le retrouverait, qu'il finirait bien par le retrouver, ce chien de malheur, et lui flanquer un grand coup de plomb dans les couilles ; il grondait derrière la résille trouée du confessionnal : « *Worcla ! Qui c'est ty ? Y'a des coups d'lattes dans l'derch qui s'perdent dans l'brouillard !* » Desnoyers bafouillait un méchant patois, promettait toutes ses prières, qu'il rendrait visite à la pauvre fille pourtant si pieuse, d'habitude si pressée de l'aider à remettre la sacristie en ordre. Le père Fays s'obstinait. Il ne voulait pas croire qu'un prêtre pût ignorer ces choses-là ; il devait bien savoir, lui qui savait tout : « *Qui ? Qui ?* » Desnoyers se rencognait sans répondre, murmurant un latin rhumatique par diversion. Il s'inquiétait qu'on ne vît plus Régine à l'office, qu'elle restât seule tous les dimanches au clos des Fays. Une hernie, un spasme,



un hoquet, une décharge épileptique : son péché – s'il la reprenait ? On ne la sauverait plus.

Alors il était venu l'attendre au soir devant les verreries de Vannes-le-Châtel ; leurs vapeurs bouffaient sur les pots de fleurs cuits et les râteaux des toits, leurs paratonnerres comme des flèches signalétiques. Il la suppliait, la menaçait ; elle n'entendait rien. L'œil s'ouvrait entre ses sourcils. Elle refusait les bouillies empoisonnées de Michèle, refusait d'accoucher dans sa clinique du Midi, refusait l'assistance publique, les formulaires contresignés à sa place, l'absolution et ses doigts poissés de sperme, refusait qu'on la photographie à la fête du chef-lieu près d'un conscrit qu'elle présenterait ensuite à ses parents : l'amant du Quatorze-Juillet, le maladroit qui n'avait pas voulu finir dans les plis de sa jupe et s'était retiré trop tard. Las ! on avait ressorti les layettes, les hochets à grelots qu'agitait Régine poupin sur le buffet du salon. Des buses tournaient dans le ciel comme les pièces d'un mobile. Elle l'avait prévenu lorsque, dans la petite Renault Sport, il s'était jeté sur elle pour la fourrer encore. S'il cherchait à la revoir – ses dragues, ses indulgences vicelardes, ses poursuites jusqu'au calvaire du chemin de Pagny, ses chantages maladroits aussitôt débandé, les sanglots de la petite Jacqueline qu'il tripotait sous la table des Fays, ses grands pardons sans lendemain – elle leur avouerait tout. Il était rentré à l'aveuglette. Une dernière fois, elle avait accepté de le suivre dans sa chambre. Une procession d'inquisiteurs obliques, de moines et d'abbesses fauchés comme des baïonnettes grondaient dans les jardins du presbytère, décrivant des cercles toujours plus étroits. Leurs lacets traçaient le chiffre de ses fautes sur les asperges en bottes, dont les boucles poussaient leur lierre contre les vitres jusqu'à Régine, s'élançaient nerveux entre les plis de sa jupe, sur l'abdomen déjà cabossé, grossi par les fluides infus d'ordure, par les langes pleines des cris d'enfant à travers l'église tous les dimanches, pétri d'avance par les sucions voraces, les ferments de lait cru, les pelotes roulées à travers la cuisine, les casseroles de faïence qui débordent et la mère Fays fredonnant : « ... les as coupés en p'tits morceaux, mis au saloir comme pourceaux » – ce ventre ! Desnoyers



le voyait enfler plus soyeux qu'une joue Cadum sur l'affiche blanche et bleue de la pharmacie de Toul. Il l'imaginait dans l'antichambre de Monseigneur Lallier, derrière la cathédrale Notre-Dame-de-l'Annonciation avec les stèles priapiques de ses tours par la fenêtre. Il devrait quitter sa soutane, ne prononcerait plus les paroles magiques d'absolution, ne psalmodierait plus le bénédicité sur l'assiette fumante de potaye aux lentilles, ne serrerait plus les doigts des agonisants ni n'aspergerait d'eau sainte les tout-petits emmaillottés ; il ne dirait plus la messe sous les arceaux de Blâmont à neuf heures, tous les mardis dans l'église 1930 de Réhon et à Saint-Martin d'Uruffe trois fois par jour ; on ne l'appellerait plus mon père. L'azyme pourrissait entre ses mains comme une galette de cendre friable, s'émiettait comme un cachet d'aspirine du Rhône, le calice se troublait, les vitraux tombaient en tessons sur les gisants de faux marbre et de gypse ébréché, le quinquet rouge du tabernacle s'étouffait dans sa lanterne. En larmes, l'eau bénite. Desnoyers étendait ses paumes alchimistes au-dessus des saintes espèces – mais l'hostie n'était plus qu'une indigeste rondelle de pain, le Précieux-Sang du vin coupé d'eau. Éloïe ! Éloïe ! Tes vapeurs de myrrhe s'étranglaient vers le ciel vide.

Qu'avait-il rêvé toutes ces nuits du printemps 56 sous la croûte vive à chiffonner les draps d'où la sueur de Régine s'estompait ? Pâles, saoules, inquiètes, bourruées, lapidaires, putes enfouies jusqu'au menton dans la cailasse des syllabes latines, ces nuits ; elles s'étendaient sur les champs sourds d'Uruffe, les granges et les pâtures engourdies par l'hiver, les soirs

des Fays à la belote d'une main ; elles s'étiraient, s'allongeaient comme le canon du 6,35 dans le tiroir de son bureau. Il avait profité d'une visite à Nancy : l'armurier de la rue des Orphelines, les cartouches bien serrées dans l'étui à cigarettes, les yeux bleus du jeune bouvier sur les billets de cent francs, les crosses, les cibles, la maladresse des premiers coups plaqués comme des accords sur l'orgue de Saint-Martin. Desnoyers triture son petit calibre plat, l'enclenche, déclenche, mesure la ligne du fusil. Il s'était d'abord étonné du parfait iso-cèle qu'il dessinait derrière la vitrine du comptoir, son étroitesse de vieux briquet à essence. Et depuis deux semaines, il le retrouvait en rêve toutes les nuits superposant son triangle d'acier caoutchouteux sur l'icône de la Trinité, ses ailes griffues à chaque angle, une tête de cheval, des bras d'aigle semés d'iris rouges et verts ; il se détachait de l'arc où Desnoyers l'avait épinglé avec des ultrasons hystériques, butaient contre les poutres de la chambre – mais déjà cette rage entre les jambes : une chauve-souris d'étain lui dévore les cuisses, s'emmêle aux poils courts, pique, convulse, clignote, néon-vipère fracassé qu'il broie à grands coups de poings sur la queue et les os craquent, les muscles, le crâne, les pattes, la peau des ailes déchirée, le pilon des coudes, l'œil pendu hors des orbites toujours agité de faux-contacts grumeleux – l'œil, l'œil sur la Deuille ! Une main rousse traverse la porte et les barreaux de sa chambre ; il tourne la clef à vide sans qu'elle bloque le mécanisme. Les doigts passent en biais, dérangeant les gravures, ouvrent le tiroir du petit 6,35 qu'ils rouillent et disloquent sur les carreaux mal cuits ; des lambeaux d'ailes s'agglomèrent avec les

fragments brisés d'os recouverts d'un mortier de muscle et de nerfs. La vision grince à travers les fibres: ce n'est plus un triangle mais trois qu'il voit grossir et s'étendre jusqu'à l'enfermer dans leurs linceuls, trois murins à face d'enfantine vers l'aube toujours debout. L'un dit : « *Souffle sur ces morts !* » ; l'autre : « *Qu'ils revivent !* » ; le troisième vomit des prophètes et des lois illisibles. Desnoyers se recroqueville entre leurs bras. Il ramasse les débris du revolver tout secs. Les murs de la chambre s'effondrent et creusent une vallée pleine de fillettes amibes : toutes se pressent autour de lui, s'accrochent aux pans de sa soutane, bavent leurs gencives nues contre ses cuisses, l'allongent, l'écartèlent, déchaussent ses dents qu'elles dispersent derrière l'épaule en tas carieux, arrachent sa peau et sous la peau ses muscles et sous le muscle ses nerfs et sous le nerf ses os et sous l'os cette poche vinyle du ventre où s'agite l'image d'un tout-petit, d'un tout-mignon défoncé parmi les absinthes lubriques. Ses orbites creuses s'entrouvrent ; elles lui répètent l'ordre du roi Melchisédek : « *Sacerdos in aeternum !* »

Petit clerc mal ficelé dans son col blanc bis, sur les bancs souffreteux du Grand Séminaire de Bosseville, il s'était promis toutes les sagesses, toutes les continences de l'ermite, l'ange accroupi sur la sainte, les vertus sylvestres du bon curé de campagne qu'on se dispute après l'office ; mais les froissements de robe aussi entre les cuisses qu'une main fouille, la figure renversée et les yeux fébriles dans l'entrebâillement des lèvres ; il voulait se réjouir de ses péché d'avance absous, exulter sa

faute dans les bras du Père très-bon et très-haut. S'il péchait contre la chair, pensait-il, sa chute l'élèverait encore. Vautré dans cette méchante théologie, convive abject du banquet des publicains où toute pénitence s'abroge, il sautait chaque jour ses rédemptions à la marelle et louait Dieu d'avoir pour lui telle indulgence qu'il transformait encore sur son ordre le pain et le vin consacrés du dimanche. Puis Régine gonflant dès l'avril 56, son ventre lourd des sacrilèges trop souvent rendus derrière l'autel, une peur l'avait obscurci et faussé l'enthousiasme de ses offenses pour une frénésie plus trouble : le scandale grossissait malgré ses menaces, malgré ses coups de poings et ses gifles d'aiguille à tricoter ; scandaleuse boursoufflure du tout-petit sous le bleu gras des ouvrières de Vannes-le-Châtel. Les ragots dérivèrent la Deuille jusqu'au village ; lui s'affolait; il redoutait l'œil du père Fays sous sa visière quand il lui tendait les saintes espèces, l'évêque et les faux bruits, Liselotte bavarde dans sa cuisine colportant les tas de linge qui s'accumulaient depuis que Régine ne les battait plus au Grand-Jardin. Et bien sûr ses manuels de théologie lui répétaient l'ordre des sulpiciens chastes, célibataires, l'hymen sacerdotal et la fournaise où bouillonnent les fornicateurs au septième cercle de la Géhenne ; mais quel prêtre faisait-il : il avait cru Dieu certain dans ses fautes, la paume ouverte du Rédempteur – et Dieu n'y était pas.

Devant l'église Saint-Martin pleine de calomnies et de chérubins qui s'ébrouent avec des hululements mystiques, accroupi sur le perron, Desnoyers retrouve les saints

murmures de son ordination l'été 49 dans Notre-Dame toute bordées d'étoffes rouges et d'anges peints aux bannières que six clergeons promènent entre les pilastres. Monseigneur Lallier lui pommade les mains d'un chrême acide. Son chasuble à deux pans flotte sous l'étole brodée de pompettes et d'épis : un lierre sur les plâtres du presbytère. Il frôle les dalles rapiécées d'ex-voto, lustre à genoux leurs pavés noirs et blancs, les marbres d'enfants morts pour la France, heurte l'octogone biseauté du baptistère, rase les croix rouges à douze pointes comme d'un cierge pascal sur les piliers en faisceau, le matelas pomme des placards, l'encoche du chemin de croix tous les six pas, l'inclinaison docile des vierges et des chérubins au fond des niches, leurs vitraux nattés d'initiales des familles généreuses, coupés de sièges vides et de saints nus qu'on déchire, qu'on fouille, qu'on renverse, qu'on perce à l'émail clair sous trois papes auréolés comme des jaunes d'œuf. La patène brille contre sa poitrine. Monseigneur Lallier l'embrasse longtemps puis l'offre aux diacres qui s'inclinent pour lui baiser les mains. Il tombe sur les dalles du chœur. Sa soutane trop étroite l'étouffe. On le relève. Il retrouve dans les voûtes le sourire béat de ses parents lorsqu'à douze ans, tout ébloui d'une première messe chez les Petits-Frères, il leur avait annoncé qu'il serait prêtre. Lui l'enfant des campagnes désertes du Saintors, des villages semés entre les calvaires des routes, l'indigne petit Guy d'Happlemont deviendrait le Père Desnoyers ; il aurait des enfants dans chaque maison, il les bénirait avec ses doigts réunis, tous s'inclineraient devant lui – et comme il serait



fier alors, et comme ses parents l'aimeraient ! Il s'était écorché les mains à gravir les murailles scolastiques du séminaire, à ressasser la litanie des saints et des docteurs sans rien y comprendre, sans retenir un seul des noms savants qu'ils donnaient au bon Dieu dans tous ses manuels de théologie jamais cornés. Les répons latins, les agenouillements, les Dominus vobiscum, les hochements de tête et les murmures à confesse, il les reprenait comme il reprenait ses tables de multiplication en classe, comme une langue étrangère pourtant balbutiée, comme il reprend aujourd'hui les paroles liturgiques d'ordination dans les bras de l'archevêque qui l'impose : sans cœur. Les murs de la cathédrale flamboient ; Desnoyers reconnaît ses facettes toutes dépeintes du massacre des Innocents, du vieux Loth assoupi entre ses filles, des larmes blanches de Madeleine au tombeau, de Vaudois et d'Albigéois pilés, concassés, moulus en petits losanges phosphores près des remparts de Montségur, ces vitraux pleins d'escadres tendues vers Saint-Jean-d'Acre : le Christ s'écartèle avec des rugissements d'orgue. Desnoyers remonte la nef ; il frappe son front, son ventre, ses épaules pour l'amour du bon Dieu. Les voûtes posent un cimier creux sur l'amas des rosaces et des frontispices d'anciens missels. On s'agenouille. La crosse de Monseigneur Lallier n'est plus qu'un siphon ; tout chavire et s'oublie dans sa trombe : ces voiles, ces arceaux, cette Jeanne soulevée dans sa cuirasse, ces colombes à pic sous l'aileron des ogives, ces grandes portes qu'on croirait reprises d'un buffet de cuisine chez les Fays, ces dentelles autour du portrait de la petite Thérèse,

ces couronnes de cierges éteints avec leur fumée d'anniversaire, ce plâtre marbré de fausses veines, ces nichoirs pleins du remugle des vieilles confesses – les mêmes tout juste qu'il dérange maintenant à Blâmont, à Réhon, dans l'église Saint-Martin d'Uruffe comme un arbre renversé.

Desnoyers trébuche sur les marches du presbytère, s'agrippe aux feronneries caillées dont la rouille lui laisse des stries brunes entre les doigts : brique oxydée du sang et des croûtes sur les serviettes, dans les draps toujours battus au Grand-Jardin, raclés, fanés sous les brosses de Régine l'autre hiver. L'enduit colle aux façades comme une galette de cendre mâchée. Il mesure l'avancée du matin aux cagettes soudain bises d'un suif moins terne. Liselotte ne l'entend pas monter. Il renferme les premières fumerolles derrière ses rideaux mousseline, retire les trente-trois boutons de sa soutane, lime son maigre rabat d'éventreur. Uruffe n'est qu'une longue épine d'asphalte granuleuse, d'entrepôts et de ruisselets perpendiculaires sous l'aube de cette Saint-Nicolas 56 ; déjà toute la vision se renverse dans le broc qu'il achève de remplir : les gelées d'ails sauvages devant la mairie de Monsieur Arnoult, ses platanes lépreux, les parpaings d'immeubles à l'étrille entre les buis de la rue Basse, ces lambeaux jaunes et verts des deux côtés de la départementale, les mirabelles embouties, l'inflexion de la Deuille vers l'Aroffe se troublent à la surface de la cuvette. Il racle et frotte ses mains comme il les frottait après chaque rendez-vous du calvaire, chaque dîner chez les Fays, chaque ménage dans la sacristie ou dans la

grange des chœurs paroissiaux ; il les frotte pour dissiper l'ombre collante, honteuse du péché sans pardon. Il récure avec son petit couteau de scout, s'ouvre l'annulaire ; à travers la saignée fraîche de son doigt, il distingue encore l'arrondi plus brun, la croûte collante de sperme, de cheveux et d'abats ; elle s'écarquille sous la mousse, contre les parois savonneuses du broc. Desnoyers fixe l'ovale des paumes si nettes à travers les irisations et les eaux mortes ; il les observe lointaines sans les connaître, nues comme des andouillers sur leur cuvette, ses mains de blanchisseuse rougies par la transpiration et les engelures, tout imbibées du chrisme de Notre-Dame, nouées autour du calice, rompues avec le pain azyme, ceps d'onction profane et d'absoutes usurpées derrière le givre de la sacristie, dans les jupes de Régine jusqu'au poignet, ses mains en prière sur le chemin de Pagny, éraflées aux sponges du calvaire, frémissant contre les vitrines de l'armurier de Nancy, sur la crosse du 6,35 isocèle, le volant de la Renault Sport, le petit canif scout au fond du vide-poche, mains d'éventreuse, mains du coup tiré à bout portant, mains de l'absolution sans écho, mains du ventre dévoilé, des graisses jaunasses sous l'ongle, mains de couturière dénouant la résille où grossissent les organes, cisillant le pubis d'étain, mains que tête le tout-petit vif dehors, mains qui l'étouffent, l'égorge, lui crèvent les yeux – ses mains, ses pauvres mains ouvertes comme un retable sous l'eau du broc mi-plein.

Et voici – cette dernière nuit toute recroquevillée dans le canon du 6,35 jusqu'aux matines, il la reconnaît bien avec ses Christus venit et ses re-lents d'huître pas fraîche, toutes ces impatiences derrière les verreries de Vannes-le-Châtel dont les fumerolles bouffent une limaille bleue entre les branches à six heures, l'échappée méticuleuse des ouvrières ; leurs blouses s'étiolent loin Uruffe comme des pétales froncés sur le parvis des noces. Il avait garé la petite Renault Sport à l'angle du chemin de Pagny. Les champs s'étoffaient jusqu'à l'inflexion de la départementale vers Pagny, cette rangée d'aulnes qui sépare la Deuille en tronçons réguliers comme les dents d'une fourche. Régine d'abord inquiète, toute fébrile contre la vitre veut ouvrir la portière, fuir dans les poignées de terre noire



qui tombent sur le pare-brise. Mais il la retient. Les talus devinent dans leur crevaisons les bornes plates de la route d'Uruffe. Desnoyers sort le 6,35. Tous leurs péchés défilent sur le canon triangulaire comme une bande photo-magnétique : péchés contre l'Esprit saint leurs affûts au fond des sacristies, contre le Père leurs mains sous la table des Fays à la belote et leurs fourrés sous l'escalier, contre le Fils ses poings syncopés dans la baudruche de son ventre, péchés contre la Sainte Vierge toutes les fillettes effeuillées du catéchisme, de la chorale et des visites aux mourants, péchés contre l'Église les taches de sperme farineuses au revers de sa soutane, péchés contre l'amour ces mots qu'ils profanait avec un rictus babouin, péché d'éternité souillée dans les rideaux du presbytère, péché bientôt ces tripes en pelote qu'il déroule jusqu'à l'écorchure du tout-petit martyr sur la Deuille. Il la conjure, l'implore. Qu'elle relève pour lui toutes ses chutes, ses entorses ; qu'elle lui pardonne. Les psaumes lui écorchent la bouche presque malgré lui comme du verre pilé. Régine décoince les gonds. Ses secrets de cloporte l'infectent. Geignant à ses pieds dans les dérèglements du bitume plein d'accrocs, déchirant sa soutane aux franges granuleuses, elle ne reconnaît plus l'abbé Desnoyers glorieux parmi les cercles de paroissiennes qui l'écoutaient redire son prône après l'office. Elle ne reconnaît plus Guy même. En lui l'homme, le clerc ligotés l'un l'autre, noyés complices jusqu'à l'asphyxie ; l'habit trop lourd, les mains trop lestes, il la voit s'enfuir avec un froissement de page déchiquetée. Les phares répètent sa course jusqu'aux premières cageottes d'Uruffe.

Un petit coup très-sec détonne : elle s'effondre dans la bouffissure des talus. Desnoyers la rattrape. Le sang verse un peu plus de noir sur son tablier. Elle geint à peine lorsqu'il la retourne, la traîne puis la roule vers les sous-bois. Il s'accroche aux fougères fluorescentes pour rejoindre la Deuille. L'étranglement des aulnes dresse quinze chandeliers nocturnes sur les berges. Leur procession écrase les millefeuilles d'orties blanches ; elles penchent et s'inclinent sur Régine avec d'imperceptibles lamentations. Ses yeux tournent encore lorsqu'il lui murmure la prière des

agonisants, un pouce de salive entre les sourcils, qu'il joint ses mains dans les siennes et lui baise le front, le cœur, les épaules, les oreilles, la bouche en rémission de tous leurs péchés d'enfance. Il l'absout. Les anges byzantins cachent leurs figures sous la mousse des troncs. Desnoyers se redresse. Il lui défonce le crâne, il lui crève les yeux. Le petit canif passe sur ses joues, descend la gorge, ouvre les seins, cisaille les tétons, bourrèle l'abdomen à petites tranchées, s'enfonce jusqu'aux cuisses. Le sexe s'ouvre comme une trousse à crayons. Il plonge ses doigts dans l'entrebâilure, écarte ses bords tranchés nets, fouille les organes et leurs fermentations de bière, l'estomac gluant sur le comptoir, débrouille la pelote d'intestins grêles, lèche ses mains pleines de vomissures. Une poche translucide crève ; ses glaires amniotiques engluent les poils du sexe. Desnoyers s'arrête. L'enfant – il aperçoit d'abord son crâne bombé sous la graisse du nombril. Le cœur soulève à peine les épaules. Il l'ausculte, le retourne, et son visage se plante dans le couffin d'abats comme un pied : même front bulbeux, même rognure des lèvres, même génuflexion trop appuyée des sourcils, mêmes oreilles déjà macaques – petit, petit, mon tout-petit. Il découpe le cordon avec son canif torché dans les herbes. Le placenta n'est qu'une large hostie bleuâtre qu'il rejette sans la bénir.

Dans la nuit bien close, racorni sur le ventre brûlant et creux comme un ciel d'apocalypse, le tout-petit s'est réveillé. Un hymne nuptial transpire du corps de Régine. Desnoyers a sorti le canif scout. Ses doigts aigus ont touché la pointe. Il priait. Le cantique des morts l'inclinait vers la Deuille. Il s'est agenouillé devant l'immense lamentation du ruisseau entre ses rives. Une plaie s'est ouverte dans la tourbe, un signe enveloppé sur l'autre bord. Il a reconnu sa faute avec tendresse. L'appel soudain du tout-petit ne l'a pas troublé ; il l'a pris contre lui sans frotter ses mains, il l'a porté jusqu'aux roseaux pleins d'onctions. C'était la sombre liturgie d'hiver, la Deuille toute charriée des souvenirs d'Uruffe. Elle croupissait. Les vases ont creusées pour lui des fonts livides, des fausses couches. Il a trempé ses doigts dans l'eau-forte ; l'enfant brayait toujours. Les saintes paroles ont estompé les croûtes d'aulnes, le

sang gras et poisseux comme une huile, les fermentations du sexe encore moite, le 6,35 parmi les charbons et l'éclat blanc du coutelet hors du manche. Il a tracé une croix brève sur le front du tout-petit. La honte est sortie de ses paumes, de ses narines ; il l'a béni au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, de l'Église qui sauve tout, qui pardonne tout. Des cierges en papier d'argent se sont allumés sous la brume des Limbes. Il l'a nommé du nom juste, s'est tourné vers sa mère ; un mélange de sperme et de sang l'a marqué dans les joncs. Toutes les pénitences se sont évaporées. Il a connu son visage sur le sien, ses pleurs sur ses joues : un grand pardon s'est froissé derrière les touffes d'absinthe. Il bafouille un patenôtre, donne sa paix du Christ au tout-petit. Le canif rouvert laisse une chaîne rouge autour de la gorge, deux croix rouges sur les yeux, des reflets rouges sur la Deuille qui s'enfonce pour lui comme la porte étroite. Debout près du ruisseau, Desnoyers prie toujours ; il pleure et prie sous l'œil aveugle du Christ-Roi, dans l'écho des cieux vides où le tout-petit monte, souriant, une clef d'or sur le cœur.

Arthur Pauly,
hiver 20-21.



VINS (non bénis)



DOMAINE DE BARVILLE ROUGE 2016 MAISON BROTTE

Emblématique de l'AOC Châteauneuf-du-Pape, fleuron des appellations de la Vallée du Rhône méridionale. Le rouge 2016 présente une robe rubis aux reflets violets, un nez marqué par son terroir d'épices, de poivre noir, de truffes, cerises noires et mûres sauvages. Bouche : élégante et bien équilibrée. Notes soyeuses du Grenache aux arômes

persistants de cerise et de garrigue. Touches d'épices (cannelle), subtilement poivrées de la Syrah adoucies par des notes de pruneaux apportées par le Mourvèdre. S'accorde avec un civet de sanglier, un tournedos Rossini, une côte de bœuf, du magret de canard aux cèpes ou encore du fromage. 35€ chez les cavistes.



CROZES-HERMITAGE - LAURENT FAYOLLE - LES PONTAIX - ROUGE 2018

100% Syrah, le cépage emblématique de l'appellation, cette cuvée offre des notes de fruits rouges et d'épices. La bouche est généreuse et persistante. Avec de l'agneau, une entrecôte ou du canard par exemple. 20€.



MINUTY M

Un véritable vin de plaisirs synonyme de chaudes soirées provençales. Avec l'harmonie aromatique parfaite apportée par le Grenache et le Cinsault, il offre des notes gourmandes de pêche et d'orange confite. Sa rondeur et sa fraîcheur font de cette cuvée l'allié parfait des beaux jours. Edition limitée, 15€.



SANTENAY PREMIER CRU BEAUREGARD

Chardonnay, robe or doré. Nez minéral (silex) et mûr, floral fleurs blanches-acacia-chèvrefeuille, fruité poire, verveine, noisette, une note pain et beurre frais, miel. Bouche ample et ronde, harmonieuse jusque dans la longueur. 29€ cavistes.

CHAMPAGNES



BOIZEL BRUT RÉSERVE

55 % Pinot Noir, 30 % Chardonnay et 15 % Pinot Meunier : l'assemblage précis des trois cépages champenois : le Chardonnay choisi pour son bouquet floral et son élégance, le Pinot noir pour sa finesse et sa structure et le Pinot meunier pour son fruit et sa rondeur. Vieillessement 3 ans sur lies. 29,80€.



CHAMPAGNE HATON ENEIDE, NON MILLÉSIMÉ

Robe jaune doré, joli cordon de bulles fines d'une belle brillance. Au nez, le bouquet fruité et parfumé dévoile des arômes de fruits frais : groseille et fruits à noyau. A l'aération, on découvre des notes d'agrumes et de zestes d'orange ponctuées par une touche de fleurs séchées et de fruits secs. En bouche, l'attaque est fraîche et souple, dévoilant une belle charpente. La finale est plaisante et équilibrée. Un Champagne d'apéritif de caractère. 24,50€ au Repaire de Bacchus.



CÔTE BLANCHE – CHAMPAGNE LE BRUN DE NEUVILLE

100% Chardonnay, Base 2014. +30 % vins de réserve, assemblage éclairé de Chardonnays pulpeux et solaires, identitaires du terroir de la Côte de Sézanne. Des arômes délicats, des notes florales, d'agrumes, parfois minérales. A évolution lente, c'est le cépage idéal pour le vieillissement des vins. 27 €.



CHAMPAGNE MICHEL GENET MG BB BRUT NATURE

Ce Blanc de Blancs Grand Cru Brut est le produit-phare de la maison Genet. Il offre la maturité noble, fine et élégante du Chardonnay de cette maison. La robe est jaune pâle aux reflets or. Le nez est très floral et végétal. En bouche, des notes meringuées de noisettes et d'amandes fraîches toutes en finesse, élégance et délicatesse, terminant par une finale sur les fruits exotiques avec l'ananas et les fruits jaunes. 29,90€ au Repaire de Bacchus.

SPIRITUEUX



CALVADOS PÈRE MAGLOIRE – ÉDITION SPÉCIALE V.S.O.P

Le V.S.O.P se démarque de la gamme par une sélection de cidres de pommes exclusivement récoltés dans le Pays d'Auge, terroir délimité couvrant à peine 6% de la Normandie. Ce calvados, à la belle couleur vieil or dévoile au nez des arômes de fleurs de pommier.

Au palais, saveurs vives harmonieusement associée à la fraîcheur du fruit. Il s'accorde parfaitement avec des fromages tels que le Camembert. Son goût rond et complexe fait de lui le digestif parfait. 25,50€ la bouteille 70cl avec un verre de dégustation.



GIN VILLEVERT NOUAISON GIN RESERVE

Gin élaboré à base de raisin, infusé d'un bouquet botanique complexe, vieilli en fûts de chêne ayant contenu du cognac, provenant du Domaine viticole Le Pérat, propriété de la Maison. Déjà reconnu dans l'univers des gins vieillis, Nouaison Gin Réserve, a été nommé "finaliste" de The Ultimate Spirits Challenge 2020 avec un score de 94/100. 39€ en série limitée, numérotée et uniquement en 50 cl.



CÎROC BLACKRASPBERRY VODKA MADE IN FRANCE

Nouvelle création en édition limitée, alliance parfaite d'une vodka unique à base de raisins français et de la framboise noire, fruit rare et insolite aux notes proches de la mûre sauvage. Pour réaliser des cocktails inédits, hivernaux et festifs, ou pure. Au nez, framboise noire mure et fraîche avec des notes de fruits rouges et une douceur équilibrée. En bouche, framboise noire juteuse et arômes subtils de fruits tropicaux et d'agrumes. Finale aux notes de confiture de baies avec une touche de zeste d'agrumes. 49€ Drugstore Champs Elysées, au Liquors, rue du 4 septembre à Paris et chez les meilleurs cavistes.



MIDI FAUVE MAISON H.THEORIA

Figue violette, douce fleur d'oranger, cumin noir, coriandre. Association déroutante telle une énigme à résoudre. Les sens se mêlent et s'emmêlent pour ne laisser qu'une longue harmonie à la fois chaude et lumineuse.

Au nez, des notes solaires et animales se font délicates et profondes. En bouche, les notes vanillées, florales et vertes teintent cet accord d'une intense longueur.

Liqueur - 26,0%vol.

60,00 €



« Oh, mon cher Fred, j'étais justement en train de déballer votre cadeau ! »

LA FORCE AU POIGNET



FRÉDÉRIQUE CONSTANT TOURBILLON MANUFACTURE QUANTIÈME PERPÉTUEL

Une édition France & Belux à seulement 15 exemplaires : montre Tourbillon Manufacture Quantième Perpétuel est animée par le mouvement automatique FC-975 conçu dans un souci de précision inégalée. Entièrement réalisé au sein de la manufacture Frédérique Constant, il est équipé d'une ancre et d'une roue d'échappement en silicium, un matériau compensant les effets de la gravité lorsque le mouvement est en position verticale et résistant aux changements de température. Cette grande complication est également dotée d'un balancier au poids intelligemment réparti et d'une cage de tourbillon délicate et harmonieuse, système de vis intelligentes Smart Screw sur le pourtour du tourbillon pour compenser l'écart de poids et assurer le parfait équilibre de la cage. L'amplitude et la marche de la montre s'en trouvent ainsi améliorées. 21 000€.



HUBLOT CLASSIC FUSION FERRARI GT

Imaginée et dessinée en collaboration avec Flavio Manzoni, Head of Design de Ferrari : un châssis horloger à la fois classique et moderne, parfaitement en phase avec les codes stylistiques « Gran Turismo ». Carbone 3D, un composite à matrice polymère tissé de fibres en trois dimensions. Ultra résistant, ce matériau protège sans faille le mouvement de manufacture avec son chronographe flyback à roue à colonne. Remontage automatique, chronographe à rattrapante à roue à colonnes, 28 800 alt/h, réserve de marche de 72 heures.



ARTYA GTO 250 BLACK – PIÈCE UNIQUE

Après le succès de la collection Race, Yvan Arpa rend hommage à l'iconique Ferrari 1962 250 GTO, la voiture la plus chère jamais vendue aux enchères publiques (38 115 000 \$ aux enchères de Bonhmas Quail Lodge, Carmel, Californie). C'est grâce à un travail extrêmement délicat combinant bijouterie, horlogerie et créativité pour que cette montre ressemble et tourne comme la roue historique de cette Ferrari. Le rayon de la jante côté cadran traverse la pièce... verre saphir compris. Première mondiale : l'heure n'est visible que lorsque la roue côté cadran est lancée à pleine vitesse. Heures, Minutes, Secondes, réserve de marche : 52h, taille : 44.5 mm Inserts latéraux en fibre de carbone. 16 900 CHF.



MILLE MIGLIA 2018 RACE EDITION

Trente années d'une passion affirmée pour la « Corsa la più bella del mondo » plus de 1600 km de route séparant Brescia de Rome à parcourir en 4 jours et qui s'achèvent souvent à la nuit tombée. La vénérable maison Chopard propose la Mille Miglia 2018 Race Edition, limitée, numérotée et certifiée COSC. 42 mm forgés dans la passion. 1000 exemplaires manufacturés par les ateliers en acier, et 100 pièces, dans une version associant l'or rose 18 carats à l'acier. Boîtier: 42.00 mm, étanchéité 50 mètres

Fond ouvert à vis avec logo Mille Miglia sur le pourtour, cadran bouchonné inspiré des tableaux de bord résumant la montre à lui seul, entre performance et esprit vintage. Logo Mille Miglia rouge à midi, quantième à 4h, mais aussi, plus subtil, aiguilles peintes de SuperLuminova.



ZENITH DEFY

Defy Lab, montre mécanique la plus précise du monde grâce à son oscillateur en silicium monocristallin renforce son leadership avec la Defy Zero G dotée de la fonction de « contrôle gyroscopique de gravité ». Ce module intégré dans une version ajourée du calibre El Primera à haute fréquence permet d'annuler les effets de la gravité en maintenant l'organe régulateur et le balancier en position horizontale. Ce système sphérique est composé de 139 petits composants qui ont été redessinés pour obtenir une réduction des dimensions du module de 70 %, permettant de le disposer entre les deux verres saphir plats du boîtier Defy. Le boîtier de 44 mm de diamètre est en titane satiné. Réserve de marche de 50 heures, fonctions heures et minutes excentrés, petite seconde.



TAG HEUER CARRERA HEUER 02

Pilier de la marque depuis 1963, ce chrono d'avant-garde, à jamais lié à l'univers de la compétition automobile rappelle son ADN sportif. Nouveau mouvement manufacture Calibre Heuer 02, boîtier modulaire de 43 mm, lunette tachymétrique, cadran squelette aux compteurs 3-6-9, l'étalon vrombit d'un moteur de dernière génération. Mouvement manufacture mécanique à remontage automatique, pont de chronographe et masse squelettés, roue à colonne rouge, réserve de marche de 75 heures

Fonctions heure, minute, seconde, chronographe, date, tachymètre. Boîtier 43 ou 45 mm. Lunette en céramique noire ou bleue, or rose ou carbone. Glass et fond saphir. Etanche à 100 m.

SUR LA TERRE



Nouvelle Vision Mercedes-Maybach 6 Cabriolet : quand le classique devient le modèle du futur

Mercedes dévoile un nouveau modèle tout électrique ultra-performant : la Vision Maybach 6 Cabriolet. Avec ses allures de voiture classique, la supercar est pourtant l'une des plus futuristes de la marque et rattrape son époque à toute vitesse. 6 mètres de technologie et de design alimentée par quatre moteurs électriques cumulant une puissance de 550 kW (750ch). La supercar atteint le 0 à 100km/h en moins de 4 secondes et une vitesse de pointe de 250km/h. Le tout sur une distance de 500km en une seule charge.

Et quand les watts viennent à

manquer, sa charge ultra-rapide permet de gagner 100km supplémentaires en seulement 5mn. Enfin, le plancher est en bois avec marqueterie aluminium, encore une fois identiques aux vaisseaux marins. Quant aux affichages, ils s'intègrent dans un insert décoratif en verre et utilisent l'affichage numérique tout comme les aiguilles. Ce « tout analogique » s'accorde à l'ère du numérique et grâce aux affichages tête haute, vous pouvez désormais contempler les informations géographiques sur le pare-brise comme les restaurants à proximité ou les lieux à visiter !





4x4 de luxe by Aston Martin



Le DBX Bowmore Edition exprime l'essence de deux marques de luxe britanniques, série limitée à 18 exemplaires, livré aux clients lors d'une visite inédite de découverte de l'héritage Bowmore Islay en Écosse. Un partenariat innovant même si les partenaires semblent antinomiques, de la marque automobile chic avec la choc distillerie de whisky Bowmore.

Les deux légendes anglaises à ne pas consommer simultanément partagent la même vision : créer des beautés intemporelles et durables en respectant la tradition tout en adoptant de nouvelles méthodes, ce qui se reflète dans le DBX : les bandes des alambics à whisky en cuivre sont incrustées dans les traverses latérales et le tweed Bowmore rehausse l'intérieur. Tchin-tchin !



4x4 ultime

En 2017, le président d'Ineos, passionné d'automobile et aventurier chevronné, constate que le marché manque d'un 4x4 utilitaire dépouillé et ultra-résistant conçu avec un souci de fiabilité et répondant aux exigences d'aujourd'hui. C'est aujourd'hui chose faite avec le

4x4 de l'avenir qu'est le Grenadier. Ici la fonction prime sur la forme. Un processus de design guidé par l'ingénierie et axé sur la production d'un véhicule pragmatique. Un 4x4 compétent, solide et fiable conçu et construit pour résister aux environnements les plus difficiles au monde.

DEUX-ROUES



La Confederate X132 Hellcat

La V-Twin la plus rapide du monde. Du jamais vu ! Limité à 36 exemplaires, ce joyau de la firme de Birmingham (Alabama) s'inscrit dans une génération de motos qui réalisent des folies. Elle résulte d'un design avant-gardiste et d'une architecture d'ingénierie de course. Équipée d'un bicylindre en V de 2163 cm³ situé dans un bloc

d'aluminium et développant 132 ch. L'engin peut atteindre une vitesse de 277 km/h, soit un record pour une moto. Les 260 kg de la Hellcat sont freinés et maîtrisés par des étriers Beringer à l'avant et Brembo à l'arrière. 72 000€. Pour ce prix, vous aurez droit à une personnalisation avec l'inscription de votre nom sur le réservoir.



eVélo

Depuis 2 ans, Fuell réinvente le plaisir de circuler en ville. Convergence franco-américaine entre Erik Buell et Francois-Xavier TERNY, entrepreneurs chevronnés et experts des véhicules à deux roues pour une gamme unique de véhicules électriques. Ainsi

« Flluid » premier véhicule commercialisé – un vélo électrique haut-de-gamme avec une autonomie de 200 kilomètres et des qua-

lités qui le placent parmi les tout meilleurs du marché. Un look à tomber (enfin, non !), écran protégé par code PIN, comme un téléphone, batteries amovibles facilement, antivol annulaire fixé sur le cadre bloquant la roue arrière, tracker GPS dans le cadre. Flluid-1, version VAE (vélo à assistance électrique – max 25 km/h) 3 995€ - Flluid-1S, version SpeedBike (max 45 km/h avec casque et assurance) 4 195€.

SIX ROUES



Renegade XL Lonestar

Camping-car de luxe comme Robert de Niro dans « Mon beau-père et moi ». Pour les Américains, il s'agit plus d'un "Motorcoach" que d'un "Motorhome". Un camion aménagé par l'artisan américain Renegade sur un Lonestar de la marque International Trucks. Justement et simplement nommé XL par Renegade. D'extérieur, il s'agit d'un de ces énormes camping-cars à l'américaine, comportant deux slide-outs du côté droit, et un autre du côté gauche. Une jolie bête de 13 mètres de long, décrite par le vendeur comme un motorhome

destiné à « ceux qui en veulent toujours plus. » A l'intérieur, des téléviseurs comme s'il en poussait sur les murs, deux salles d'eau, un frigo monumental, des stores électriques, etc. Sans oublier cette décoration si typique des Recreational Vehicles d'outre-Atlantique, à base de boiseries et de faux marbres. Tout le monde n'aimera pas, mais personne ne restera indifférent. 450.000\$ (soit environ 400.000€) pour s'offrir ce gros bijou non importé en Europe. internetivsmotorcoaches.com

PAS DE ROUES



Bateau Moteur Occasion Riva Aquariva 32 pieds (10 mètres) 2007

Longueur hors tout : 32 pieds 10 pouces (10 mètres), largeur : 9 pieds 10 pouces (2.8 mètres). Moteur : 2 x 380 cv / Yanmar Diesel. Un bateau à moteur style Dolce Vita, Riva Aquariva, est garni en acajou verni 24 fois et arbore des chromes et des cuirs. La banquette

en arc de cercle pour de grands bains de soleil. Une vue dégagée, une espace optimisée joue gagnant pour un bateau de son créneau. 380 K€. <http://www.lenautisme.com/bateau-moteur-occasion-riva-aquariva-32-pieds-10-po-2007/>

TECH



Dassault dévoile son nouveau jet : le Falcon 6X !

Made in France, le Falcon 6X peut parcourir d'une traite plus de 10 000 kilomètres et filer jusqu'à Mach 0.9. Sa cabine est la plus large et la plus haute sous plafond du marché. 12m30 de longueur pour 1,98m de hauteur et 2,5m de largeur. On y trouve un salon, un bureau et une cuisine. 52 m³ peut accueillir seize passagers en respectant les distanciations sociales. Silencieux : la

cabine est pressurisée de telle sorte qu'elle demeure un havre de silence et de paix du décollage jusqu'à sa phase de croisière (12.497 mètres). Tous terrains, l'avion peut atterrir sur des petites pistes d'aéroports secondaires. Moteur PW812D a rendement énergétique optimal pensé pour une maintenance minimale annuelle et fut testé pour résister aux scénarios catastrophes : gels, percussions d'oiseaux...



Bonne gourde

Contigo, la marque de produits isothermes la plus tendance du marché lance deux nouveaux coloris pour sa collection Matterhorn. Les teintes Oyster et Blueberry rejoignent les sept coloris que compte déjà la gamme. Pensée pour les fashionistas et les sportifs, elle combine fonctionnalité et style. Les bouteilles sont dotées d'un capuchon 100 % étanche évitant ainsi tout risque d'éclaboussures lors des séances de sport, même les plus intenses ! Facile à transporter grâce à leurs boucles de port, il est très simple de les attacher partout. Leurs becs amovibles facilitent le nettoyage et l'ajout de glaçons pour une dose de fraîcheur supplémentaires. Grâce à la technologie Thermalock, les bouteilles gardent les boissons froides pendant plus de 24 heures et les boissons chaudes pendant plus de 10 heures. Qu'on se le dise !



Innovation Française

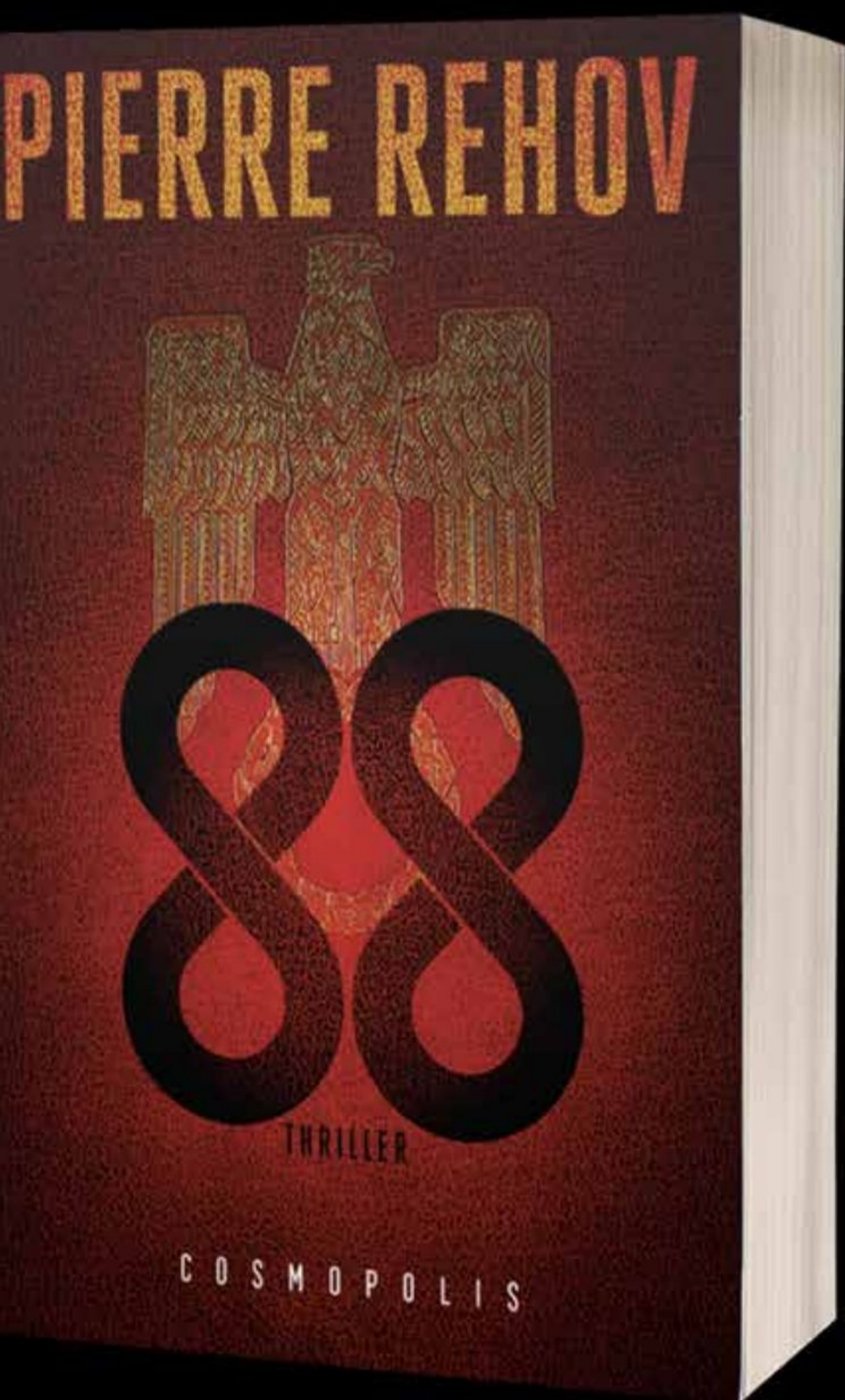
La gamme Nude de Divacore démocratise l'accès au meilleur son, n'importe où et n'importe quand avec des écouteurs "nouvelle génération" à la fois design et inclusifs, performants et pratiques, compacts et complets. De véritables accessoires de mode hightech. Les détails et les couleurs créent des designs intemporels, des couleurs subtiles dédiées à ceux qui suivent leur chemin, pas la tendance. 69€ en 4 couleurs : Crush Coral, Wild Peach, Iconic Tan, Perfect Choco.



Devialet Gold Phantom

Devenu leader mondial des amplificateurs de très haut niveau avec le succès de l'enceinte Phantom en 2015, la maison française Devialet revient avec une version encore plus puissante et plus sophistiquée de son enceinte connectée : la Devialet Gold Phantom. Plug and play, Wi-Fi, bluetooth, Spotify Connect pour un son sans distortion, sans souffle et sans saturation. Cette nouvelle version est incroyablement plus puissante avec 4.500W et 108dB d'impact sonore. Soit 8 fois plus que sa grande sœur. Les sons graves émis par l'enceinte connectée sont les plus profonds jamais émis, et les aigus sont plus cristallins, plus purs grâce à un Tweeter en titane. Après le plaisir des oreilles, celui des yeux avec un look unique. 2 590€ dans les Apple Store et sur le site Devialet.

LE THRILLER HISTORIQUE ÉVÉNEMENT
SUR LE TESTAMENT SECRET D'ADOLF HITLER



« DES RÉVÉLATIONS INÉDITES, UN POLAR DE RUPTURE, JOUISSIF,
D'UNE FORCE INDESCRITIBLE »

BOOJUM, L'ANIMAL LITTÉRAIRE

Alpine A 110 – La Légende renaît

Par Lukas Henckes

La française Alpine made in Renault revient et elle n'a rien à envier à ses consoeurs allemandes, anglaises et italiennes, si ce n'est sur le chapitre de sa facturation. Une auto d'excellente facture qui présente le meilleur rapport qualité/spectacularité/performance/prix.

Un regard intemporel, relooké dans l'ère du temps, des lignes inoubliables, l'Alpine est éternelle et encore meilleure qu'avant. L'industrie automobile française a su prouver (encore une fois) son habileté, son savoir-faire et sa maîtrise : elle n'a pas à rougir de ses homologues européens qui construisent des autos rouges.







Compacte, légère, agile, avec son châssis en aluminium, l'Alpine séduit dès les premiers tours de roues. Le quatre cylindres turbo de 252 chevaux, et 320 Nm de couple pour 1103 kilos, donne le ton pour une voiture qui n'a pas oublié ses origines. Son poids plume garantit un 0 à 100 en à peine 4,4 secondes. Derrière son apparence, elle possède quantité de rappels à son ancêtre qui remportait les rallyes il y a 60 ans déjà. Les phares ronds, les lignes séduisantes, le bleu mythique, en font la digne héritière de l'ancienne A 110 : c'est toute une philosophie qui renaît. Ces qualités sont par ailleurs loin de passer inaperçues. Nombreux sont les passants qui se retournent en voyant cette automobile hors du temps arriver. Les plus âgés sont des nostalgiques, émerveillés, les autres se laissent emporter par de bienveillants élans d'admiration. Tous tombent sous le charme du style intemporel et de l'élégance de ce que nous pouvons déjà considérer comme une légende de la route.

Besoin de le faire savoir d'une façon plus sonore : le bouton S magique est là. S comme Sport. Une pression, on change de tableau de bord pour

un mode en conséquence sportif. Chronomètre et données compétitives s'inscrivent. En même temps, on change de bande son : les soupapes ainsi dégagées se font entendre dans un vrombissement de belle italienne. Et le véhicule de lâcher ses chevaux...

À l'intérieur, nous retrouvons une ambiance sportive et des sièges baquets particulièrement confortables pour deux personnes. Les rappels de la couleur de la carrosserie, l'aluminium apparent, ainsi que les détails en carbone rappellent que nous sommes à bord d'une voiture d'exception. Nous sommes installés agréablement, le volant se prend merveilleusement en main et la visibilité est très bonne. Assis près du sol, nous pouvons sentir la route, et le plaisir de conduite en est décuplé, que ce soit en mode automatique ou manuel avec changements de vitesses au volant au moyen de palettes + et - suivant qu'elles soient situées côté gauche ou droit.

Une tablette tactile permet de piloter les différentes options de la voiture : radio, téléphone, GPS, informations de conduite...

En ville, bien que cela ne soit pas son terrain de prédilection, elle reste d'attaque, même sur les pavés endommagés de l'avenue de la Grande Armée, et peut donc servir à un usage quotidien. Mais c'est sur les petites routes sinueuses qu'elle révèle tout son talent et son efficacité.

Il fut logique de demander à l'Alpine de nous amener dans les Alpes. Paris-Samoëns/Sixt-Fer-à-Cheval/Magnigod/Annecy en 5 heures.

Pour nous rendre en Haute-Savoie, l'Alpine est sur son terrain, royale et constante sur l'autoroute, relativement sobre côté 95E10 ou 98 (7 litres/100, moins que Gérard Depardieu).

Particulièrement à l'aise sur les départementales avec leurs lots de virages et de côtes dans les cols. Attention, la propulsion dépote. Il faut tenir la bête. Le châssis remplit à merveille son office, tantôt incisif, tantôt joueur, et toujours dans un style incomparable. Le moteur révèle sa sonorité, particulièrement en mode sport, transformant l'automobile en un engin avalant les courbes toujours plus vite, le tout dans un confort inégalable.





Incontournable : visite à l'ami Marc Veyrat dans sa maison des bois singulièrement fermée de Manigod, à 1600 mètres d'altitude. Le bleu Alpine se révèle à la lumière du soleil et tranche avec le manteau de neige alentours. Affaire de chapeaux : le chef chapeauté nous restaure de quelques spécialités du cru et nous repartons sur les chapeaux de roues !

Conclusion : waouh, l'Alpine est une œuvre d'art qui se révèle excellente dans toutes les conditions. Comme un bon vin qui s'améliore au fil des années, la nouvelle A 110 frappe un grand coup dans le monde de l'automobile, rappelant à quel point l'usine de Dieppe est aussi capable que celle de Maranello.



FENX, NOTRE MICHEL-ANGE

par Rei Angjeli

FenX est un artiste urbain pas comme les autres. Rebelle, oui ! Mais pas à n'importe quel prix... Les immondes graffitis qui décorent les métros parisiens, ce n'est pas pour lui. bercé par la culture des années 1980 (mangas, super héros, BD) FenX s'inspire des plus grands : Lichtenstein, Warhol, peintures de Crash... bref, l'excellence du Pop Art. FenX est un fan de Playboy. Il considère les couvertures du magazine le plus culte du monde comme «des oeuvres d'art», qui représentent pour lui « le passage de l'adolescence à l'adulte et la découverte de la vie ». Entretien vérité !

PLAYBOY : Pouvez-vous vous présenter pour ceux qui ne vous connaissent pas encore ?

FenX : Fenx [Phoenix], artiste plasticien, né en 1974 en région parisienne. Mon travail est principalement axé sur le rapport au souvenir. Je m'inspire surtout des personnages féminins.

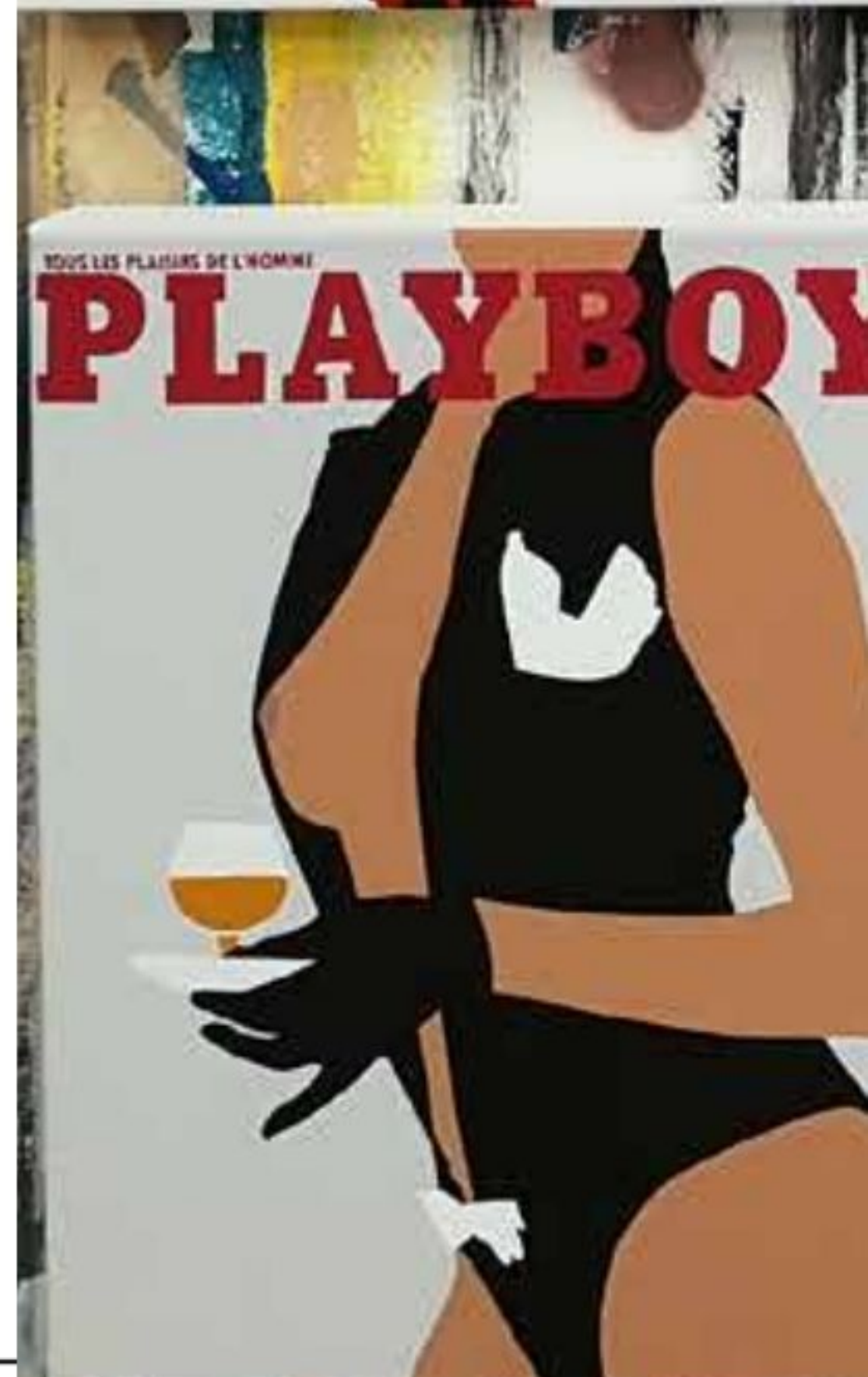
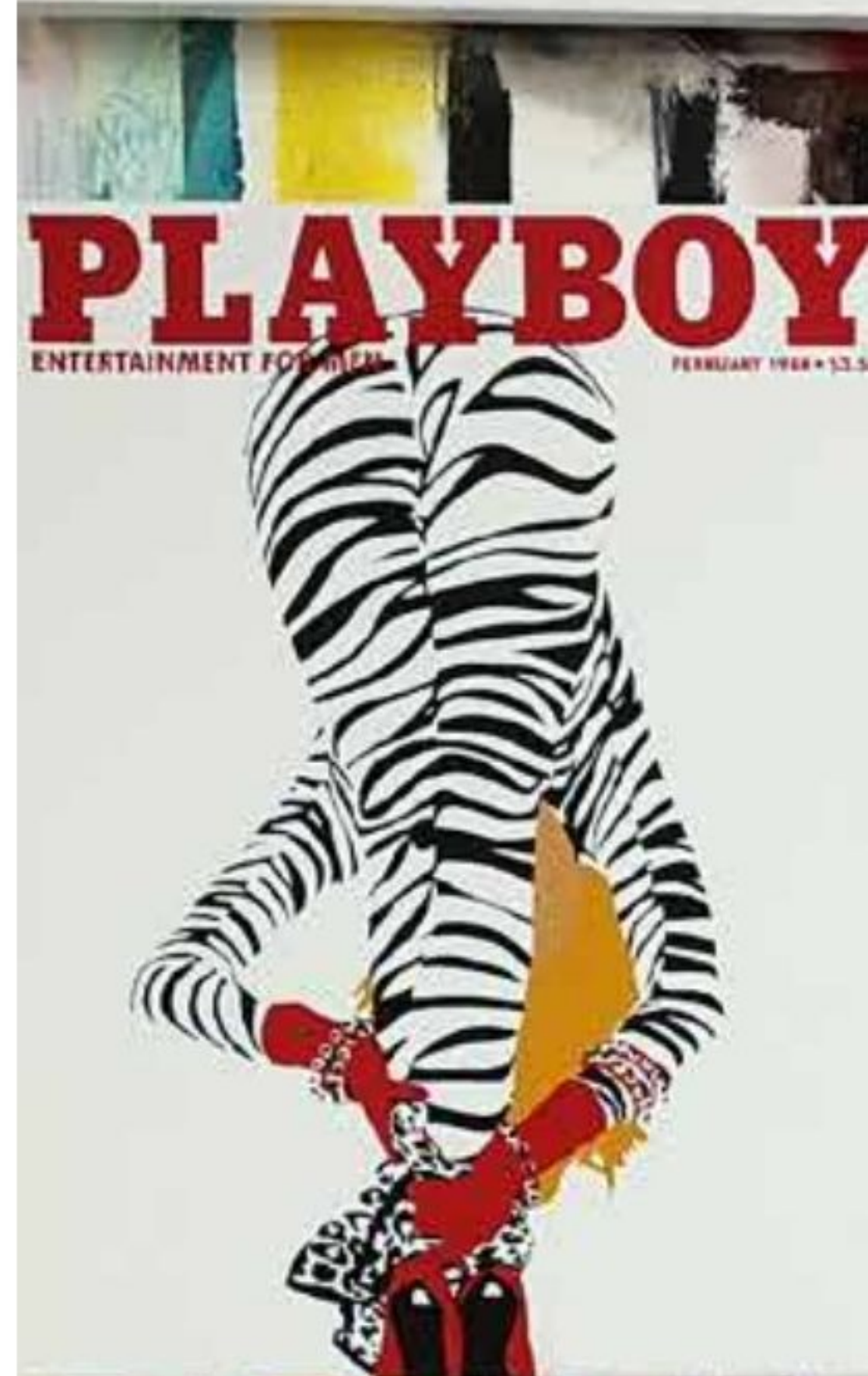
PLAYBOY : Comment définissez-vous votre style ?

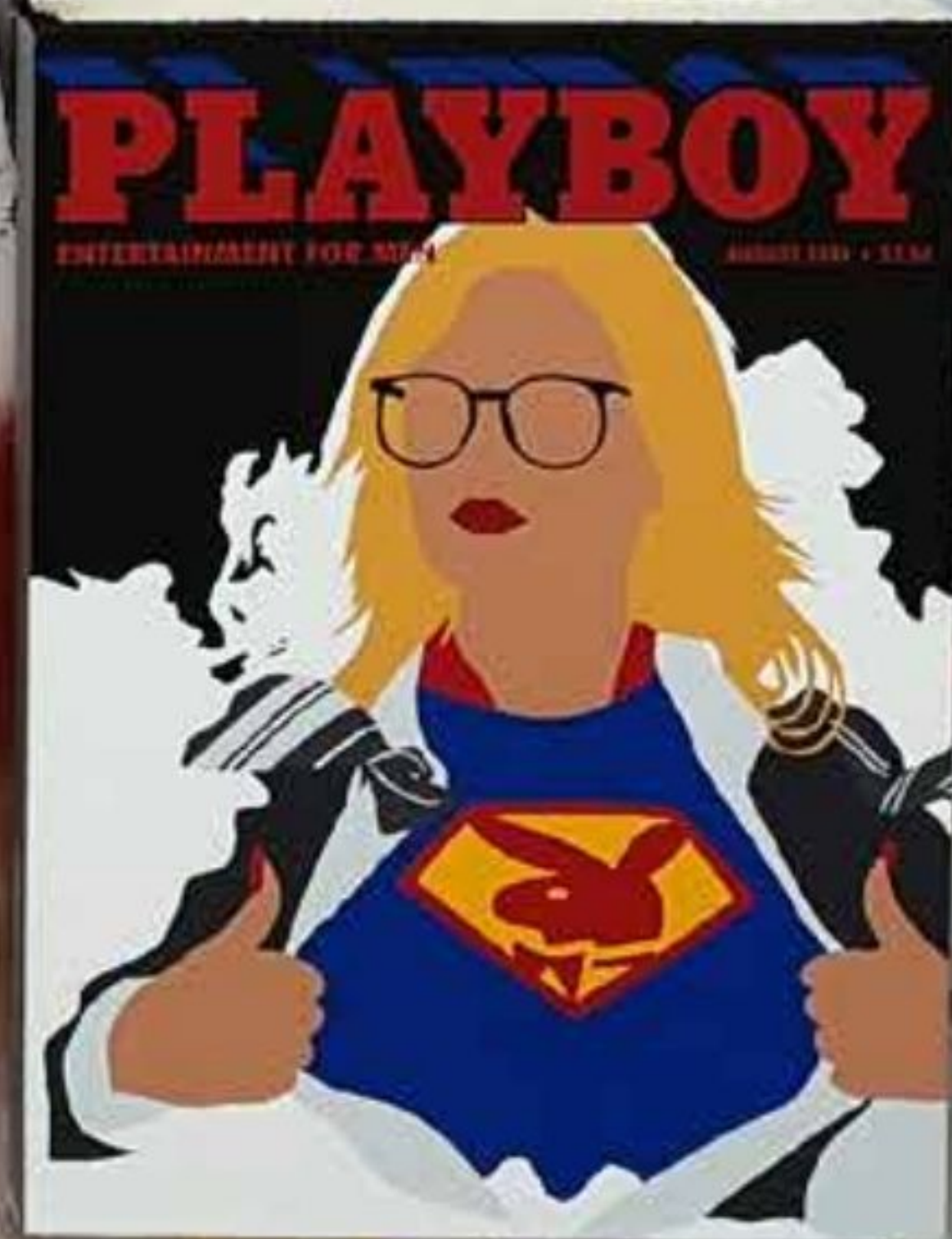
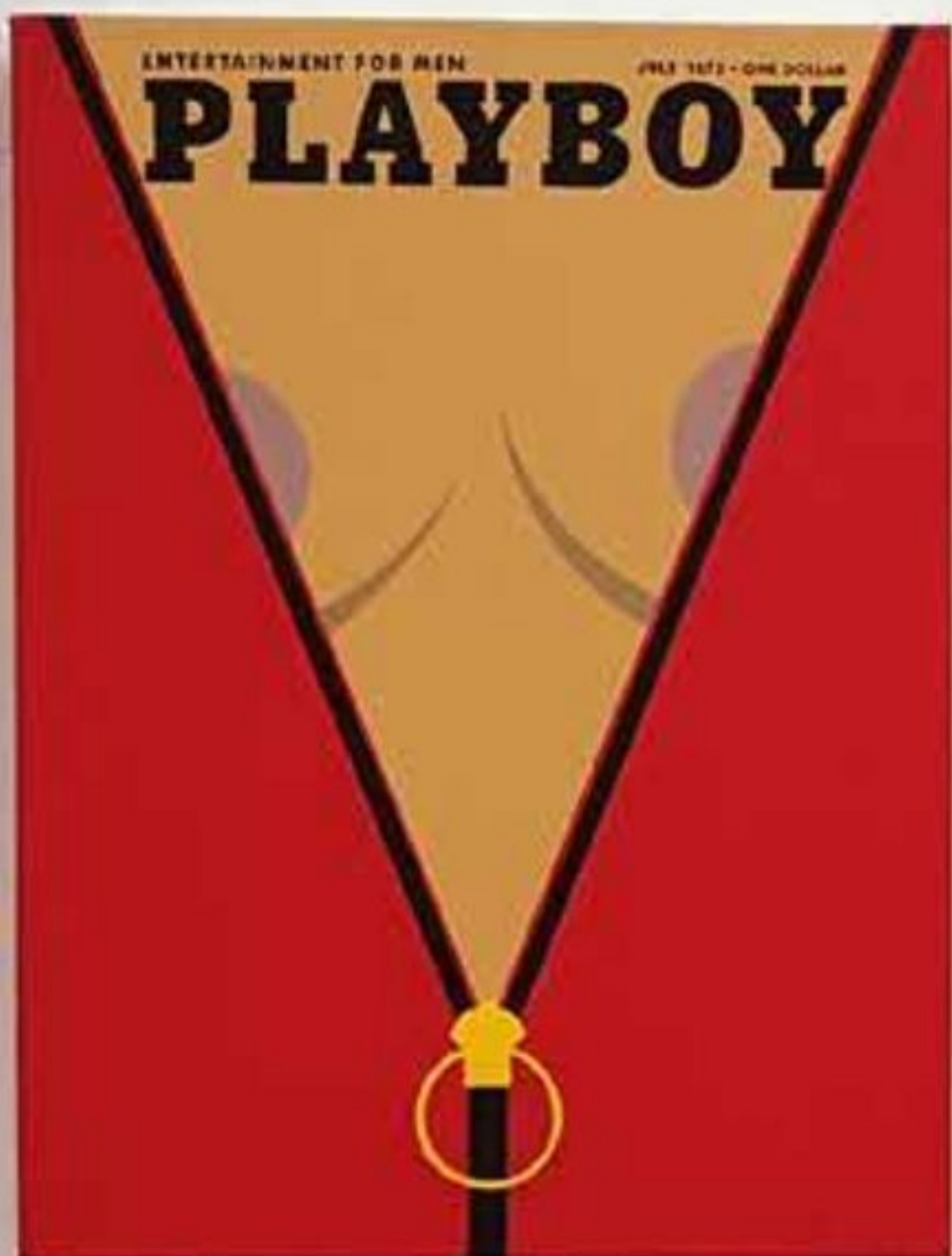
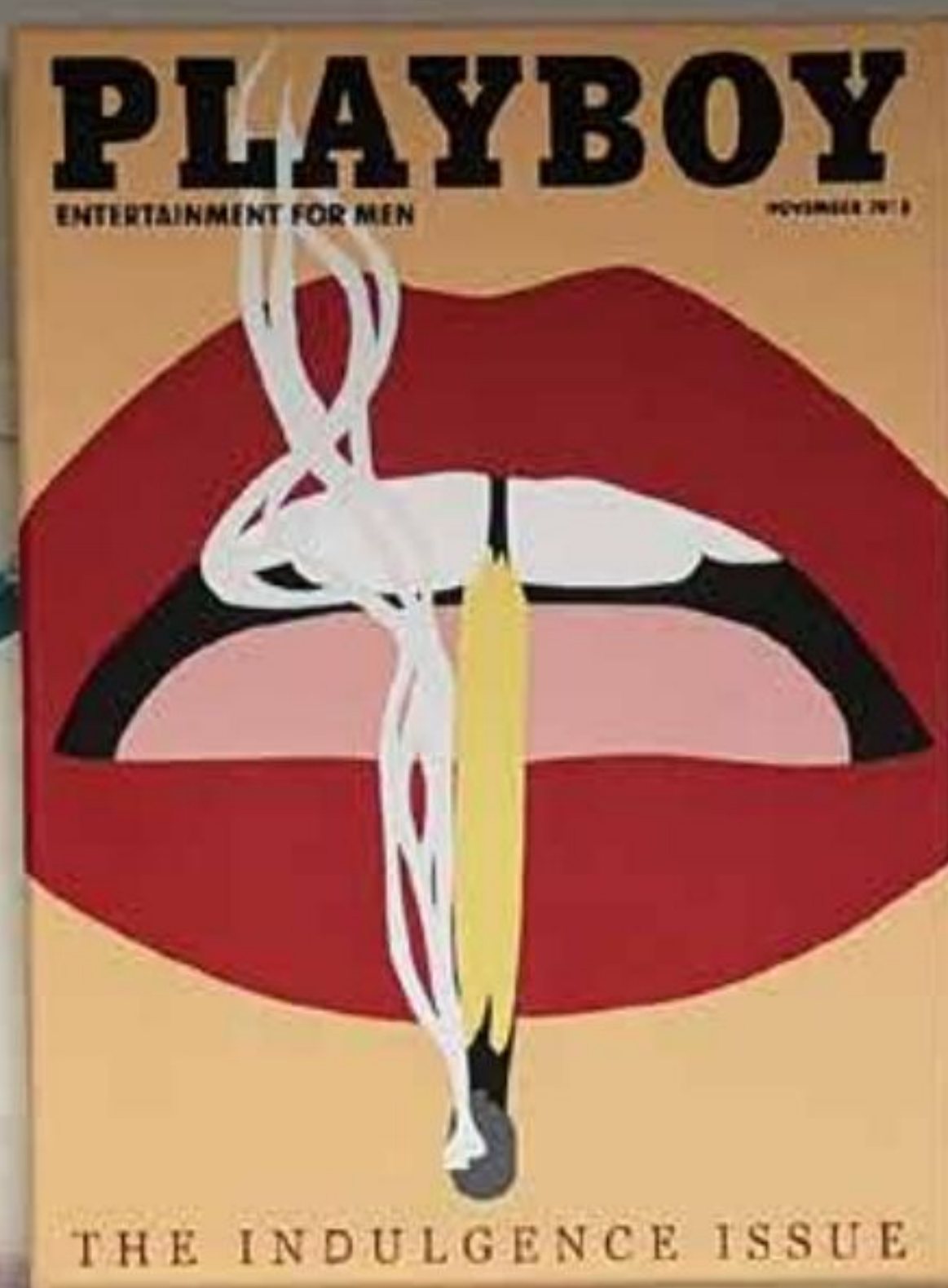
FenX : Techniquement ma peinture est ancrée dans le *Flat Painting*, des aplats lisses, avec des séparations très propres et quasiment invisibles. Une peinture actuelle qui prend la suite de beaucoup de peintres des années 60. J'essaie d'instaurer une V2 plus moderne. Après le mouvement Pop Art, place à la réintroduction du réel et du populaire dans le champ pictural !

PLAYBOY : Comment est née l'idée de peindre les couvertures Playboy ?

FenX : La représentation féminine a toujours été au cœur de mon travail. J'ai donc cherché à explorer un axe pour exposer mon personnage féminin face à sa dualité masculine. Mon objectif est de la suivre vers l'émancipation. C'est ainsi que les héroïnes de mes toiles assument pleinement leur «*Entertainment for men*», un Playboy à la main. J'ai aussi l'envie de poursuivre le combat autour des tabous liés à la nudité et la sexualité. Sujets toujours d'actualité

De plus, Playboy ainsi symbolisé me permet d'explorer la notion d'objet dans mon travail. L'objet caractérise le mode de relation de l'individu avec son monde et sa personnalité. Quel plaisir de travailler sur un sujet qui a eu une incidence sur mon propre parcours personnel. Les couvertures de Playboy sont déjà à la base travaillées de manière graphique et artistique. Le travail des différents photographes, déjà très abouti, m'a permis de jouer avec les codes et d'en proposer une réinterprétation légère et ludique. Ces couvertures ne doivent pas rester sur une étagère. Ce sont des oeuvres d'art ! Elles me ramènent vers l'insouciance et l'absence de responsabilités. Quand je les vois, des souvenirs me viennent en tête et je me pose la question : « *did I really grow up ?* » Ayant déjà travaillé avec la COHLE GALLERY par le passé, je suis devenu proche de Camille Cohen et Michaël Le Goff. Au travers de nos différents partages et suite à la réalisation commune de sculptures murales reprenant le magazine, l'idée de cette nouvelle exposition s'est imposée à nous tout naturellement !





PLAYBOY : Pourquoi ce magazine est-il si particulier à vos yeux ?

FenX : Le rituel de passage dans le monde adulte n'a plus de frontière précise dans nos sociétés modernes occidentales. Nous ne devenons pas adultes du jour au lendemain. Certains, ne le deviendront jamais complètement. Le passage à l'âge adulte n'est plus régi par la société, mais par l'individu lui-même. Une absence d'étape initiatique remplacée par un mode de passage continu à l'opposé des sociétés traditionnelles. L'adolescent crée ses propres rites intimes de passage et de fabrication du sens. Ainsi la jeunesse se prolonge et certaines conduites juvéniles se pérennisent. Playboy a ainsi représenté à la fois un espace sacré et un espace profane, un espace privé et un espace public, un espace intérieur et un espace extérieur pour l'adolescent des années 80 que j'étais. Allant bien au-delà de la découverte sur papier des courbes féminines, Playboy m'a aussi cultivé et donné une vision technologique, culturelle et politique de mon époque.

PLAYBOY : Playboy est un magazine chic et anti-conformiste. Vos peintures aussi. Quels sont les autres points communs avec le magazine ?

FenX : Je dirais l'ouverture d'esprit et une grande curiosité. Comme Playboy, je refuse d'être comme les autres. J'ai une identité propre, atypique, en dehors des clous... Ce qui me vaut parfois des retours de flammes...



PLAYBOY : Quelles sont vos idoles ?

FenX : Plus je prends de l'âge plus mes idoles en chair et en os descendent de leur piédestal. Je me rends compte qu'elles ont comme nous leur fragilité, leur part sombre, leurs faiblesses... bref, tout ce qu'on met de côté lorsqu'on les admire avec les yeux de la jeunesse. Aujourd'hui, j'admire encore les personnages qui assument ces côtés. Lemmy Kilmister de Motorhead est un bon exemple ! Il a toujours été lucide et conservé son légendaire franc parlé. Les musiciens, de manière générale, me font rêver. Je suis aussi très impressionné par les femmes et hommes qui vont à la conquête de l'espace, il faut une sacrée abnégation. Il en va de même pour ceux qui travaillent dans les associations humanitaires. Il y a aussi ces idoles d'enfance qui ne m'ont jamais déçu : Albator et Cobra (rires). Pour finir, je pense aux femmes fortes qui ont marqué l'histoire, comme Margaret Thatcher.

PLAYBOY : Des modèles dans la peinture actuelle ?

FenX : Je suis de très près le travail des autres artistes. J'admire Kaws pour sa technique et son travail sur les couleurs. Wool me transporte sans que je ne puisse vraiment l'expliquer. J'aime aussi les créations de Schlosser. Sa vision et sa mise en peinture de la féminité sont dingues ! Dernièrement j'ai découvert et apprécié Adrien Belgrand. Lui aussi place la féminité au centre de ses œuvres. Avant d'être un artiste, je suis un passionné et un collectionneur. Je fonctionne au coup de cœur et à l'émotion. Je ne suis pas hermétique aux créations de mes confrères. Ma dernière acquisition est une œuvre de mon ami Tomek. Pour être honnête, lister seulement ces quelques noms serait assez réducteur. Enumérer les artistes actuels que j'aime prendrait bien des heures !



PLAYBOY : Quel est votre plus grand rêve ?

FenX : Être interviewé par le magazine qui me faisait rêver adolescent ! *Life goal* atteint !

PLAYBOY : Quelle couverture de Playboy comptez-vous peindre dans le futur ?

FenX : J'aimerais beaucoup faire Anna Nicole Smith. Sa couverture est certainement celle qui m'a le plus marquée. Cela serait pour moi une façon de remettre en lumière cette femme au destin tragique. Actuellement j'ai très envie de faire celle d'Axelle Laffont, d'autant plus qu'elle nous a fait l'honneur d'un Dj set lors du vernissage de l'exposition de groupe de la Cohle Gallery à Paris en septembre dernier. Par ailleurs, elle se joindra à nous lors de ma prochaine exposition personnelle intitulée « *Grow-up* » au sein de cette même galerie. C'est assez stimulant de peindre un modèle qui va se retrouver

face à sa propre toile.

PLAYBOY : Quelles émotions souhaitez-vous faire transparaître dans vos œuvres ?

FenX : Retranscrire d'une manière ou d'une autre ma génération. J'ai très tôt été frappé par les scènes de vie et de bataille lors des visites au Louvre avec mon père. J'ai donc ce besoin d'ancrer ma peinture avec des éléments qui symbolisent notre époque. Tout en tentant de la rendre intemporelle par sa représentation. Faire transparaître la nostalgie et le souvenir, afin de puiser au fond de chacun ses propres émotions.

PLAYBOY : La femme est au centre de votre peinture. Pourquoi ?

FenX : La femme est ma dualité. J'ai besoin de la comprendre, de la sublimer afin de me comprendre moi-même et explorer ma dimension féminine. A la naissance de ma fille, Chloé, je me suis confronté d'encore plus près aux

difficultés d'être une femme, même à notre époque. La société reste encore tellement archaïque dans les manières de voir la femme, de l'acceptation, qu'elle soit un être sexué comme l'homme, de son rapport sur la menstruation, sur la domination... Souvent j'ai peint des corps féminins plus grands que nature afin que le spectateur homme se sente petit en face d'elles et que la spectatrice se sente grandie et forte. L'origine du monde, ce cocon qui nous a protégé et nourri c'est le corps d'une femme ! Et ça me permet moi-même de grandir. Que je le veuille ou non, j'ai évolué dans la société patriarcale française, je dois moi-même corriger mes propres stéréotypes et c'est bien le meilleur des exercices.

PLAYBOY : La femme que vous rêvez de peindre ?

FenX : Mélanie Trump. Pas d'un point de vue politique, mais parce que le mandat de son mari a divisé le monde et que ce serait de nouveau un clin d'œil pour ancrer ma peinture. Peu importe son rôle de Première Dame des Etats-Unis, je pense qu'il faut avoir de sacrées épaules pour affronter et supporter les 4 ans qui viennent de passer. Elle l'a fait avec du style ! C'est surtout la seule Première Dame qui m'inspire, sans compter Bernadette Chirac, bien sûr ! Je me dis que ce serait amusant de voir les réactions des deux bords... et j'adore cette photo d'elle avec ses lunettes « *aviateur* » à bord d'un avion !

PLAYBOY : Aujourd'hui, quels sont les symboles les plus forts de la féminité ?

FenX : J'ai l'impression que la femme d'aujourd'hui affirme encore plus haut et fort son envie d'émancipation au patriarcat. Elle a su saisir ce que des milliers de femmes avant elle, ont pavé. Oksana Shachko était une belle représentation de cette révolte, même si peut-être le mouvement qu'elle avait engagé l'a sûrement un peu dépassé. Maintenant reste à trouver ce juste milieu où nous pourrions vivre notre dualité dans le plus grand respect.

De Cheetah Magnetic à Kdom en passant par Olivia Koudrine...

par Jean-Christophe Florentin

Plein cœur de Saint Germain des Prés. Une rue privée insoupçonnable de la rue du Bac qui dissimule son accès. Au fond : l'entrée secrète d'un grand ministère. Juste avant, au rez de chaussée : l'atelier de miss Kdom, alias Cheetah Magnetic, son patronyme d'ex danseuse du Crazy Horse. Alias Olivia. Drôle d'oiselle qui ne demande qu'à être plumée... Au sens propre du terme, pas au sens maffieux ou fiscal. Entretien à la faveur de la sortie de son livre : « L'Homme battu » aux excellentes éditions du Cherche-Midi.

PLAYBOY : Ex-danseuse du Crazy Horse, artiste peintre, écrivaine. A chaque fois en changeant de nom, drôle de parcours ?

Olivia Koudrine : Je dirais plutôt que j'ai un parcours atypique.

PLAYBOY : Qui commence comment ?

Olivia Koudrine : J'ai passé mon enfance dans un petit village de l'Aisne, éduquée par mes grands-parents. Je vivais comme une sauvageonne, à grimper aux arbres pour dénicher les oiseaux dans le seul but de les embrasser (je sais, ce n'est pas bien), à sauter par-dessus les ruisseaux, à cueillir les pissenlits pour nourrir les lapins, à fabriquer des cabanes et à m'inventer des aventures incroyables. Malgré ce palmarès de garçon manqué, je me suis sentie féminine dès mon plus jeune âge, sans subir aucune injonction de mon entourage. Au contraire, ma grand-mère me grondait quand je serrais trop fort la ceinture de ma robe pour affiner ma taille, quand je passais trop de temps devant le miroir à me fabriquer toutes sortes de coiffures ou à changer de tenue en prenant la pose. Ça, c'était surtout quand il pleuvait, seuls moments où possiblement, je cessais de courir la campagne pour m'enfermer à la maison, à écouter la pluie tomber. Je ne m'ennuyais jamais, j'aimais beaucoup dessiner, colorier. Des femmes en robes du soir, des danseuses en tutu... Celles que je rêvais d'être. Je lisais, des magazines pour enfants, des romans de la bibliothèque rose, verte, bleue... Je me souviens

particulièrement des malheurs de Sophie, mais aussi du Club des cinq, Heidi... Mais ma lecture favorite parce qu'interdite : Barbara Cartland qu'affectionnait particulièrement ma grand-mère. Des romans hautement toxiques pour une enfant de mon âge d'après mon grand-père, qui m'empêchait même d'en regarder la couverture. Déjà rebelle, cet interdit avait excité ma curiosité et je lisais le soir dans mon lit, après la prière bien sûr et à la lampe de poche, ces histoires d'amour que je croyais sulfureuses. Le comble de cette littérature pornographique étant le baiser sur la bouche, il reste pour moi le summum de la sensualité... Voilà pourquoi, en réalité, je suis une midinette très fleur bleue. J'ai vécu une adolescence plus chaotique. Interne dans un lycée, je supportais mal l'austérité des lieux, les règles imposées par leurs responsables et je faisais souvent le mur en quête de liberté. Je me retrouvais donc régulièrement dans le bureau de la directrice qui me collait les week-ends. Heureusement les cours de danse en fin de journée me réconciliaient un peu avec la discipline. Je garde un souvenir mitigé de cette époque, une certaine nostalgie mais aussi beaucoup d'angoisse et de larmes versées après le coucher dans le dortoir. J'ai d'ailleurs quitté le lycée à la fin de ma première, je suis partie en Angleterre comme fille au pair et j'ai passé mon Bac littéraire en candidate libre. Je suis venue à Paris pour m'inscrire en première année de Lettres Modernes à la Sorbonne. En auto-stop. La conductrice m'a proposé une chambre de bonne rue Daru dans le dix-septième arrondissement en échange de quelques heures de secrétariat.





Je découvrais la capitale et ses lumières dont j'avais toujours rêvé. J'ai fait pas mal de petits boulots pour vivre mais aussi pour payer mes cours de danses classiques et de modern jazz à la salle Pleyel à deux pas de chez moi. C'est là que j'ai remarqué une petite annonce. Le Crazy Horse recrutait des danseuses. Constatant mon ignorance, les élèves de mon cours m'ont expliqué que c'était un endroit mythique. J'ai tout de suite appelé pour passer une audition. Me mettre nue me dérangeait uniquement dans l'intimité. Avec mon petit ami. J'avais toujours peur de n'être pas assez jolie quand un garçon me plaisait. Mais me mettre nue pour danser devant un public ne me posait pas de problème. Je ne voyais pas la différence entre me promener en string sur la plage ou en string sur la scène. De surcroît, sur scène, j'étais payée. Payée pour danser, pour m'amuser. Lors de l'audition, tout était fait pour mettre les jeunes filles à l'aise. L'habilleuse était très sympathique. Elle m'a donné tout naturellement « une pointe noire » c'est-à-dire un cache-sexe de la largeur du pubis, des escarpins très hauts à ma taille, le régisseur a lancé la musique et je me suis retrouvée sur scène. Chorégraphie improvisée. Le rideau s'est ouvert. Le public, c'était les danseuses (les auditions avaient souvent lieu pendant les répétitions) et bien sûr le boss, Alain Bernardin.

PLAYBOY : Est-ce qu'Alain Bernardin était un patron sympa ?

OK : Sympa n'est pas le mot exact, c'était un homme étrange et fascinant. Un personnage quoi. À la fois très dur et très humain. Très dur car il pouvait piquer des crises terribles quand il était en colère, dire des choses désagréables mais aussi très humain car, quand il sentait qu'il était allé trop loin, on le voyait un peu embarrassé, il faisait de maladroites tentatives de séduction pour se faire pardonner... humain aussi parce que, si nous avions un problème, nous pouvions lui en parler. Il écoutait nos doléances, nos états d'âme, s'inquiétait s'il sentait que quelque chose n'allait pas. Il aidait volontiers les filles un peu cigales qui se retrouvaient dans des situations compliquées. Il m'a rapidement proposé d'être soliste. J'ai dansé sur une chanson de Harry Nilsson « Who Done It ? » À la fin de mon numéro je faisais le signe de croix. Comme quand j'étais enfant... Je n'étais pas vraiment dépaylée ! Ah ! Ah ! Ah ! Mes études de lettres modernes furent évidemment, un peu négligées. Je n'ai tenu que deux ans à la fac. Nous assurions deux shows chaque soir et trois le week-end, j'avais surtout envie d'être amoureuse, de sortir avec les autres danseuses, chez Castel, chez Régine, au 78... Le lendemain je me réveillais vers midi et souvent,



on enchaînait avec les répétitions, les essayages de costumes (minuscules mais sur mesure) ou séances photos. Ce fut pour moi une période heureuse, une période d'insouciance. J'avais un logement confortable au Trocadéro, je pouvais m'offrir de jolis vêtements, des bijoux. Je n'avais pas de problèmes d'argent, nous étions bien payées... C'était la colonie de vacances de luxe tous les jours.

PLAYBOY : Penses-tu que tu le ferais aujourd'hui, avec les féministes en embuscade qui pensent que le corps des femmes ne doit pas être exploité... ?

OK : Je ne me suis jamais ressentie comme une femme objet. Un objet est inanimé. Nous ne l'étions pas puisque nous dansions. Ce sont les spectateurs qui sont immobiles. Quoi que l'on dise, c'est tout de même dans les démocraties où effectivement, la nudité des femmes est souvent mise en avant, que les femmes sont le plus respectées pour ce qu'elles sont : des êtres humains à part entière. L'égalité entre les hommes et les femmes est toujours un sujet d'actualité, il faut rester vigilante. J'ai été élevée par mes grands-parents et mon grand-père était un peu macho. Son fils, qui avait le même âge que moi, avait de moins bons résultats scolaires et, avec le recul, je pense que ça le contrariait tellement qu'il ne parvenait pas à me féliciter. Même si je trouvais ça injuste, ça ne m'a pas traumatisée. Je pressentais déjà le pouvoir de mon sexe, soi-disant faible sur le sexe soi-disant fort. J'étais trop heureuse d'être une fille, puis une femme. J'ai adapté cette citation de Sacha Guitry que j'aime beaucoup « je suis contre les hommes, tout contre ». Je suis une femme libre, j'ai fait et je fais ce qui me plaît dans la mesure du possible bien sûr.





Quand j'étais danseuse, personne ne m'a harcelée au travail (à part les clients qui tentaient par tous les moyens de nous rencontrer). Nous devions respecter scrupuleusement le règlement, un règlement que nous acceptions volontiers car il avait un sens : la qualité du spectacle. Nous ne pouvions pas arriver en retard sous peine d'être amputées d'une partie de notre cachet journalier, nous devions garder notre poids de départ (comme les sportifs dans certaines disciplines), nous n'étions pas autorisées à avoir des relations intimes avec le personnel de la maison, ni avec les clients de l'établissement. Ces dernières règles n'ont pas toujours été respectées... Nous avons beaucoup d'admirateurs, des hommes politiques, des hommes d'affaires, des sportifs, des comédiens, des chanteurs... Il y a eu quelques belles histoires d'amour, certaines se sont terminées par un beau mariage, d'autres passions se sont avérées plus destructrices. C'était aussi l'époque des pétrodollars et on se voyait proposer d'énormes sommes d'argent par des intermédiaires qui nous « chassaient » pour nous présenter de très riches

messieurs, prêts à payer au prix fort nos faveurs...

PLAYBOY : Est-ce que certaines ont craquées ?

OK : À votre avis ?

PLAYBOY : Pas toutes quand même ?

OK : Dans une microsociété comme celle du Crazy Horse, nous retrouvons les mêmes profils que dans la société en général. Pareil en ce qui concerne l'argent. Vous avez des personnes qui estiment que leur salaire leur suffit, d'autres qui ont de plus gros besoins... des personnes qui pensent que la fin justifie les moyens... des personnes qui ont une moralité à toute épreuve, d'autres qui se foutent de tout...

PLAYBOY : Et ces photos dans Playboy ?

OK : J'ai dansé dans une émission de variété à la télévision et c'est à ce moment-là qu'un photographe m'a proposé de poser dans le magazine Playboy. J'ai fait une première couverture, puis une deuxième avec

une nouvelle série de photos un an plus tard, après avoir été élue Playmate de l'année par les lecteurs. Ce fut une belle aventure. Je suis partie à Punta Cana, on m'a laissée quelques jours pour bronzer et nous avons commencé un shooting au bord de la mer. On ne m'a jamais obligé à prendre des poses que je n'aurais pas souhaitées. J'ai reçu un très gros cachet pour passer quinze jours au soleil dans un endroit magnifique, sans compter de nombreux cadeaux, dont une voiture. Certains.es (lol !) peuvent penser que j'étais considérée comme un sexe symbol et que j'étais une jeune femme exploitée, c'est leur problème, moi, je persiste et je signe, je n'ai aucun regret bien au contraire ! J'ai adoré mon métier. Je suis une fille très angoissée et cette vie frivole et amusante, me convenait.

PLAYBOY : D'autres photos ?

OK : J'ai fait des défilés de lingerie et beaucoup de photos dans les magazines, surtout en Espagne. Dans LUI également, votre ex-concurrent. Quelques participations où j'étais un peu dévêtue à la télévision, notamment un strip-tease en direct dans l'émission Carnaval de Patrick Sébastien avec Léon Zitrone commentant ma prestation comme s'il se fut agi d'une pouliche sur un champ de course (Oh ! My god !) Nous avons répété une seule fois dans la loge de Léon et j'avais gardé un body de répète, à son grand dam. Je me souviens qu'il cherchait dans ses nombreuses poches sa bonne paire de lunettes (il en avait plusieurs). Il fallait prévoir le moment où j'enlèverais mon chapeau, mes gants, le haut, ensuite le bas... (je n'avais que quatre accessoires à ôter) pour me retrouver en string et talons hauts.



Pour la chorégraphie, J'ai dû improviser car je ne connaissais pas la musique à l'avance. C'était très drôle, je prenais ça à la légère alors que lui était très sérieux. Pas question de commettre le moindre impair... Je me souviens quand même avoir eu le trac avant d'entrer en scène. Dave, en coulisse, tentait gentiment de me détendre. C'était du direct, one shoot... aucune possibilité de recommencer. J'ai eu ensuite envie de voyager, de « voir du pays » comme on disait dans ma province. J'ai fait de nombreuses tournées avec une agence de spectacle qui produisait des shows dans la pure tradition du music-hall. Avec plumes, paillettes et cancan. Je suis allée en Espagne, en Égypte, à Hong Kong, au Portugal, en Amérique du sud, au US, au Japon... Là aussi j'ai passé des moments inoubliables. Nous faisions un show quotidien d'une heure et demie. Nous avions donc beaucoup de temps pour nous promener, admirer d'autres paysages, se faire des amis locaux... rien à voir avec le tourisme. Rester quelques mois en immersion dans un pays inconnu fut une expérience inoubliable qui m'a permis de découvrir d'autres cultures, de les apprécier avec leurs différences, de me faire de nouveaux amis qui ne parlaient pas la même langue, qui n'avaient pas les mêmes



codes sociaux... Mais aussi de me rendre compte que je vivais dans un pays merveilleux qui s'appelle la France.

PLAYBOY : Et la peinture ? Et les livres ?

OK : Comme je vous l'ai dit, je dessine et j'utilise la couleur depuis mon plus jeune âge. Je me suis mise à la peinture après avoir posé pour des artistes peintres. Comme Bernard Charoy, Gérard Schlosser. Je les cite car ils sont devenus des amis... J'étais fascinée par leur matériel, palettes, pinceaux, tubes, pots de couleurs... Je comprenais le plaisir qu'il pouvait ressentir à capter l'instant, à le réinventer, à le fixer pour l'éternité (ou presque !) Certains acteurs, après avoir été devant la caméra, choisissent d'être derrière. J'ai fait la même chose, j'ai choisi d'être derrière la toile, de tenir les pinceaux, mais je n'ai pas abandonné tout de suite le modèle. Je me suis longtemps servie de moi comme support pour peindre la femme. J'utilisais mes photos puis, devant mon miroir, je cherchais la lumière qui me manquait, sur un œil, un sein, une fesse... Aujourd'hui, il m'arrive encore de me peindre. Le Portrait de Dorian Gray m'a beaucoup marquée : « Si je demeurais toujours jeune et que le portrait vieillisse à ma place !



Je donnerais tout, tout pour qu'il en soit ainsi. [...] Je donnerais mon âme ! » (Oscar Wilde)

J'aime figurer à ma manière ce que je trouve beau, sensuel. J'ai besoin de cette ambiance pour être inspirée. La beauté est partout, parfois dans des endroits glauques mais il faut savoir regarder, et c'est le travail du peintre. Quand je suis allée en résidence d'artistes en Chine, une fois près de Nanning pendant deux mois, une autre fois un mois près de Xi'an, j'ai portraituré beaucoup de bébés et de jeunes enfants. Les enfants chinois sont très mignons et très sociables. J'adorais aussi la façon dont les parents les habillaient. Avec beaucoup de couleurs et de gaité... il m'est arrivé aussi de peindre des vieillards. Des gens qui avaient vécu avant même que Mao ne proclame la république populaire de Chine en 49. Je les observais et je me demandais ce que leurs yeux avaient vu ces années durant. Des histoires qui auraient fait des romans incroyables ! Un de mes tableaux est exposé dans un ancien consulat français, à la frontière du Vietnam, que les autorités ont restauré à l'identique. Elles ont consacré un bâtiment pour y faire un musée, dans lequel chaque artiste français (nous étions une trentaine) a laissé un tableau. Même chose près de Xi'an, mais cette fois, ils ont construit avec des containers un espace culturel spécialement dédié aux œuvres des peintres et sculpteurs qu'ils avaient invités. Moi qui pense que les peintres chinois sont actuellement les meilleurs du monde, j'avais quelques complexes à peindre chez eux, et pourtant, ce qui les intéressait, c'était notre regard de Français sur leur pays. J'ai choisi de représenter des humains mais d'autres ont préféré les paysages qui étaient, il est vrai, magnifiques, d'autres ont voulu capter une Chine rurale qui disparaissait chaque jour sous nos yeux. En deux mois, j'ai vu des immeubles de dix étages se construire... Là encore, j'ai découvert une culture passionnante, une sensibilité différente. J'ai compris que les Chinois ne savent pas dire « non », même quand ils ne peuvent pas faire ce que vous demandez. Ce qui crée parfois des situations cocasses ou ambiguës, voire qui vous font péter les plombs ! J'ai adoré mes séjours en Chine et j'espère bien y retourner après la pandémie.



PLAYBOY : Vous faites parfois des expositions ?

OK : Oui bien sûr, j'ai exposé à Rome à la galerie Ca' d'Oro, piazza di Spagna. Avec le galeriste de Giorgio De Chirico. J'ai exposé à Miami, à New York. À Paris bien-sûr. J'expose quand la possibilité s'offre à moi, je ne cherche pas. Je n'ai pas le temps de prospecter car j'ai une autre activité très prenante qui est l'écriture. J'ai longtemps travaillé dans un endroit jouxtant un show-room de luxe, Chapal pour ne pas le citer, et quelques-uns de leurs riches clients, des collectionneurs souvent étrangers, m'achetaient des tableaux sans que j'aie à sortir de mon atelier.

PLAYBOY : La peinture et ensuite l'écriture ?

OK : Non, tout s'est superposé, l'écriture et la danse même puisque j'écrivais déjà des nouvelles à l'eau de rose (en souvenir de mon enfance avec Barbara Cartland) dans un magazine féminin du groupe Filipacchi. J'ai d'ailleurs publié aux éditions du Cherche-Midi en 2016, mais sous le pseudo de Lauren Chapman, une romance qui se déroule à New York. J'adore les romans d'amour.

Je prends beaucoup de plaisir à les écrire. Mes deux premiers romans, aux éditions Filipacchi, n'étaient pas des biographies mais des histoires inspirées de mon expérience. Dans le premier roman, je raconte le quotidien d'une danseuse du Crazy Horse, dans le second, les coulisses d'une émission de télévision... Il y a eu aussi à cette période un album pour les enfants... Tout ça avec un pseudo encore différent. J'adore changer de nom... j'ai vraisemblablement un problème d'identité. Je n'ai jamais interrogé de psy car j'en connais la raison... J'avoue que ça m'amuse beaucoup de brouiller les pistes. Nous aimons confiner (c'est le verbe du moment) chacun dans un rôle précis, pour garder nos repères. Avec moi, pas de repères, je suis multiple. Le thriller est un genre qui me plaît beaucoup également, j'en ai publié deux, « Barby Blue » et « La serpente », aux éditions du Cherche-Midi, avec des scènes parfois violentes et crues. Plus rien à voir avec la romance. Par contre, dans mon avant dernier livre, « De cinq à sept », contrairement à ce que le titre peut laisser penser au premier abord, je parle d'un sujet grave puisqu'il est question de quatre femmes qui vont être atteintes du cancer du sein.

C'était en 2018, à une période où deux de mes amies étaient atteintes par cette maladie. Le sein étant à la fois un symbole érotique mais aussi le symbole de la maternité, j'ai eu envie d'écrire une histoire autour de cette maladie, sans lui laisser le rôle principal. Une maison de production, Cinétévé, en a acheté les droits pour un film. Je ne sais pas encore ce qu'ils en feront mais moi, après avoir interviewé un grand nombre de malades, j'ai compris qu'il n'y avait pas que des moments tristes et angoissants, qu'il y avait aussi des moments de joie, de rire, d'espoir et mon livre en est le reflet.

Quand j'écris, je réagis en fonction de mes sentiments du moment, je n'ai pas de ligne continue. Toujours cette volonté d'être libre et d'aller là où la vie me mène. Ce qui n'est pas une bonne tactique commerciale j'en ai conscience. Mon dernier roman qui sortira en mai 2021 est un peu à contre-courant de l'actualité puisque je parle d'un homme battu. Je tiens à préciser que cette histoire est inspirée de deux histoires vraies. L'une est le témoignage d'une amie, qui m'a conté « ses malheurs » bien avant que j'aie l'idée d'écrire sur ce sujet de société et l'autre est quelque chose que j'ai vécu, pas au quotidien de façon occasionnelle, lors de visites chez un couple de voisins à la campagne.



J'ai rapidement compris que la femme avec qui j'avais sympathisé était une perverse narcissique (mot à la mode) ou en tout cas qu'elle correspondait au profil décrit par les psys. Contrairement à la perverse de mon livre, celle-ci ne se cachait pas pour humilier son mari en ma présence, ce qui me mettait terriblement mal à l'aise. Pourtant, je n'ai jamais osé lui en faire le reproche, j'évitais simplement de rester chez eux quand je sentais qu'elle allait sortir les griffes pour s'attaquer au pauvre bougre. C'était un peu lâche, je sais. Je n'aurais pas agi de la même manière s'il s'était agi d'une femme, j'aurais pris sa défense avec véhémence. C'est d'ailleurs aussi ce que j'essaie d'expliquer dans ce roman, un homme est censé avoir une force physique suffisante, face à une femme, pour se défendre tout seul. Mais ce n'est pas si simple et j'ai mis du temps à le comprendre. D'ailleurs, quand il m'arrivait d'en parler autour de moi, les gens avaient tendance à rire du malheureux. J'ai tenté d'expliquer que ce n'était pas drôle, que cet homme souffrait mais alors le rire se déplaçait sur moi qui prenait la chose trop au sérieux. J'ai décidé d'écrire ce roman pour rétablir un peu l'équilibre. Sous prétexte que certains hommes (beaucoup trop hélas) maltraitent et tuent leur épouse ou leur conjointe, tous les hommes seraient des monstres potentiels. Et bien non, beaucoup d'hommes sont des mecs bien et certains sont aussi victimes des femmes. En dehors de toute maltraitance physique ou morale, j'avoue d'ailleurs que, moi-même, je ne me suis pas toujours bien comportée à leurs égards. Nous avons un pouvoir

énorme sur les hommes et si les femmes étaient plus solidaires, les inégalités entre les deux sexes ne feraient plus long feu avec le chemin que nous avons déjà parcouru. Pour écrire mon dernier roman, je me suis mise dans la peau d'une jeune femme de vingt ans, une jeune femme rebelle, paumée, qui assiste aux humiliations quotidiennes de son père. Je n'ai plus vingt ans mais je n'ai aucun problème à me resituer à cet âge « Qui garde son âme d'enfant ne vieillit jamais » a écrit le poète Abraham Sutzkever. Et pour être artiste ou écrivain, il faut que survivent en nous l'enfant et l'adolescent. Quelques soient les époques ou les cultures, je suis persuadée que les humains ressentent les mêmes émotions, les mêmes souffrances, se posent les mêmes questions sur leur fragile existence. Seul, l'environnement change. Et ça m'amuse beaucoup de passer d'un âge à un autre. Dans mon prochain roman, j'aurai quatre-vingt-dix ans. Vous allez me rétorquer que je ne peux pas savoir ce que c'est puisque je ne les ai pas encore et mais je peux facilement me projeter et pour le reste, j'ai beaucoup d'amis âgés et j'adore les écouter. Chaque fois que l'un d'eux disparaît, je regrette qu'il n'ait pas écrit ses mémoires car des histoires uniques disparaissent à jamais. Je pense que les écrivains, les romanciers, les poètes, les auteurs dramatiques, sont une mine d'or pour les historiens.

PLAYBOY : En parlant d'auteur dramatique, tu m'avais dit lors de notre première rencontre que tu écrivais des pièces de théâtre.

OK : Tu as bonne mémoire ! Oui j'ai écrit des pièces de théâtre. Deux comédies dramatiques « Prélude » dans la veine du thriller et « Les larmes de Fatima » un sujet qui me tenait à cœur. Mais j'ai également écrit un vaudeville « Breilan de pères ». J'adore ces comédies légères, mon côté frivole à nouveau. Et puis je suis fan des textes de Guitry, Feydeau, Courteline... Ma dernière pièce est une comédie plus contemporaine « Bon Anniversaire », Il n'y a que des rôles féminins. Quatre femmes. Mais on y parle d'hommes bien sûr. J'avais trouvé des contacts sérieux juste avant le confinement... J'attends donc avec impatience que la vie revienne sur terre pour me lancer dans cette nouvelle aventure, parce qu'une pièce de théâtre n'existe vraiment que quand elle est jouée. Et nous sommes tous tristes et catastrophés par ce que nous vivons ou plutôt par ce que nous ne pouvons plus vivre. Mais je suis une optimiste et je souhaite que cet intermède malheureux nous fasse prendre conscience de cette richesse incroyable qu'est la culture. Que nous ne pouvons nous en passer qu'en étant amputés d'une part de nous-même.

PLAYBOY : Es-tu contente de ta vie d'aujourd'hui ?

OK : Je suis heureuse de vivre parce que la vie est merveilleuse. Parce que se lever le matin en bonne santé et se dire que quelque chose de nouveau commence, c'est déjà beaucoup ! Parce qu'il faut accepter que rien ne soit parfait, ce qui serait très ennuyeux. Je suis persuadée que nos pensées construisent notre futur, qu'elles doivent donc être positives sauf à se complaire dans la victimisation et dans la tristesse car parfois, le bonheur peut faire peur. J'adore cette chanson de Gainsbourg « Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve... ». Je conseille cependant de ne pas le fuir et s'il part de lui-même « Se dire qu'il y a over the rainbow toujours plus haut le soleil above radieux ».



L'homme battu
d'Olivia Koudrine
aux éditions Le Cherche Midi



Votre Eminence ... Quelle machine exaltante !

Bitcoin pour les nuls

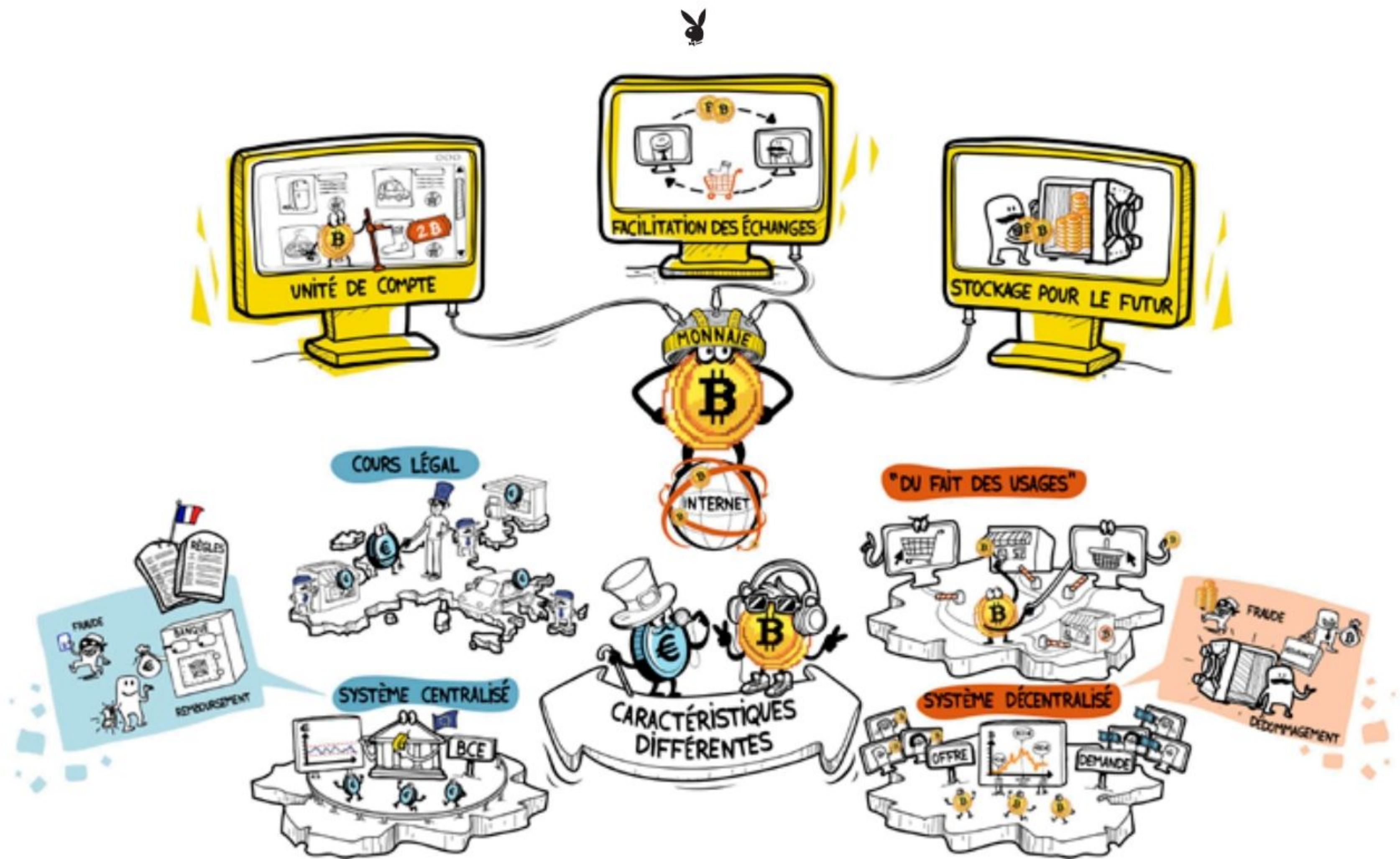
la crypto-monnaie fait sa révolution

par Rei Angjeli

C'est une révolution technologique, une nouvelle forme d'or, une bulle financière ou encore une escroquerie. Le Bitcoin, c'est tout ça à la fois. Ce phénomène, qui échappe souvent à la compréhension du grand public, a pour but de changer notre rapport à l'argent. Focus







Bon, le bitcoin, c'est quoi exactement ?

C'est une nouvelle monnaie virtuelle créée sur la base d'un document de travail publié en 2008 et dans l'indifférence générale par Satoshi Nakamoto, un pseudonyme derrière lequel se cache un (ou des) individu(s) jamais identifié(s) jusque-là. La CIA, le MI6 et le Mossad sont sur le coup pour savoir qui tire les ficelles de ce nouvel ordre mondial... Concrètement, le bitcoin repose sur un réseau décentralisé d'ordinateurs qui repèrent les transactions entre deux parties, comme le feraient une banque ou une autorité centrale. Par exemple, si un belge souhaite acheter 200 kilos de frites à un particulier français, l'opération s'ajoute immédiatement, après virement, dans un registre infalsifiable, qui répond au doux nom de Blockchain. Intégrer l'univers du Bitcoin revient à entrer dans un monde secret qui échappe aux règles traditionnelles. Très classe ! Détenir du bitcoin revient à posséder unème clé secrète (encore plus classe!) prouvant à tout utilisateur du réseau qu'on détient ce bitcoin. Pour structurer leur crypto-monnaie, et ainsi éviter une inflation suicidaire, les ou le créateur(s) ont limité le nombre total de bitcoins sur le marché à 21 millions d'unités.

Le cours de cette crypto-monnaie, totalement libre et non régulée a explosé de 1700% en 2020, jusqu'à approcher 19 000 dollars début décembre. De nombreux spécialistes pensent qu'il s'agit d'une bulle. Une simple bulle qui explosera à la tête des plus ambitieux.

BFM 11.31 DIRECT TV.

COMMENT SE DÉROULE L'ACHAT DE BITCOINS ?

ENVOI D'UN ORDRE D'ACHAT CRYPTÉ DES MEMBRES DU RÉSEAU BITCOIN VALIDENT LE PAIEMENT ET ENVOIENT LES BITCOINS LES BITCOINS REÇUS DANS UN PORTE-MONNAIE ÉLECTRONIQUE

RAPHAËL GRABLY Chef du service high tech de BFM Business

MONNAIE VIRTUELLE : LA FOLIE "BITCOIN" ?

ALERTE INFO - Le Pen/Ménard : "Oui, il y a des divergences, mais on peut travailler ensemble" (Robert Ménard sur BFMTV)

BFMTV RÉPO

Contrairement aux monnaies traditionnelles ou à d'autres actifs financiers, il est impossible de déterminer la valeur intrinsèque du bitcoin. De quoi spéculer, du matin au soir, comme un dingue sous acide.

Devenir milliardaire grâce aux bitcoins ?

Ça semble dingue, mais cette situation peut tomber sur la tête des plus chanceux. Parmi eux, citons les jumeaux Winklevoss, premiers milliardaires officiels en Bitcoins. Après avoir reçu 65 millions de dollars pour régler leur contentieux autour de la paternité du réseau social Facebook (bouh Zuckerberg, t'es qu'un fuckin' voleur !), ils ont acheté en 2013

pour 11 millions de dollars de bitcoins. Cette année-là, la crypto-monnaie était aussi connue qu'un nouveau clip de M : valorisée par seulement 3 ou 4 initiés ! Quelques années plus tard, le pactole de ces visionnaires se compte en milliards grâce à l'envolée du bitcoin. (Note à moi-même : leur demander le tirage du prochain loto)... Cette réussite fait évidemment rêver les acheteurs actuels de bitcoins.

La CIA, le MI6 et le Mossad sont sur le coup pour savoir qui tire les ficelles de ce nouvel ordre mondial



Ils investissent comme dans une vulgaire course de PMU et se réveillent en sueur la nuit pour prier la réussite et l'argent. Surtout lorsqu'on sait que les jumeaux super riches annoncent une multiplication par vingt du cours du Bitcoin dans les prochaines années !

En dehors des jumeaux, qui détient des bitcoins ?

Selon les spécialistes de l'agence Bloomberg, 40% des bitcoins en circulation sont détenus par un millier d'utilisateurs. Ce sont les investisseurs dominateurs sur le marché. Leur surnom ? Les baleines. Ces crypto-cétacés se connaissent et communiquent entre eux en toute discrétion. Certainement dans les sphères méconnues du Darknet. Ils décident, généralement de manière arbitraire, du cours du Bitcoin grâce à des opérations concertées. Le grand public n'y voit que du feu. Lui, ne peut rien y faire. Il peut soit se la fermer, soit participer ! Pour le moment, ce n'est pas bien folichon. Si monsieur et madame «Tout le monde» commencent à s'y intéresser, surtout dans les repas de famille avec une précision qui laisse à désirer («Chérie, je ne la connais pas cette bite coins...»), ils sont rares ceux qui passent à l'action. La Suède est le pays européen le plus familiarisé avec cette devise. Les suédois, riches ou pauvres, peuvent s'ils le souhaitent investir facilement dans le Bitcoin. 30 000 suédois l'ont déjà adopté... le gouvernement souhaite même institutionnaliser la crypto-monnaie.

C'est mignon tout ça, mais comment obtient-on des bitcoins ?

C'est très simple, même pour celui qui a un paquet de pop-corn à la place du cerveau.

Il existe deux méthodes. La plus connue est la suivante : échanger des monnaies traditionnelles contre des bitcoins sur des plateformes d'échange désormais connues de tous. L'américaine Bitfinex ou l'Helvète Bity. L'autre méthode, celle pour les informaticiens plus aguerries, consiste à « miner » des Bitcoins. C'est-à-dire en produire avec un ordinateur.

Ou plutôt avec des batteries d'ordinateurs dont la puissance de calcul est mise en commun afin d'assurer les transactions et de résoudre des problèmes mathématiques extrêmement complexes. Technique de hackers, pardi ! En échange de leur contribution, les « mineurs » sont payés en bitcoins. La complexité des calculs explique qu'une transaction en bitcoins consomme autant d'énergie qu'un ménage américain pendant une semaine et que l'ensemble du réseau du bitcoin émet autant de dioxyde de carbone que l'Equateur. Pas très éco, tout ça...

Peut-on «miner» des bitcoins avec sa Tesla ?

La véritable définition de : «astucieux». Un américain a tenté de produire des Bitcoins grâce à son bolide électrique, inventé par Tesla, la big firme du médiatique Elon Musk.

Son raisonnement est limpide : s'il faut beaucoup d'énergie pour récupérer des Bitcoins, autant s'attarder sur les spots qui promettent une énergie gratuite ! C'est le cas dans les centrales de rechargement Tesla, qui alimentent gratuitement et à vie les véhicules de la marque.

Comment dépenser les bitcoins ?

La manière la plus efficace est d'effectuer des achats en ligne sur des sites qui acceptent les crypto-monnaies. L'opération est plus improbable dans des commerces traditionnels, car la plupart refusent cette monnaie. Il est également possible d'investir des bitcoins dans des ICO, Initial Coin Offerings. Ce sont des levées de fonds en crypto-monnaies qui permettent de financer des entreprises qui n'existent pas encore, mais qui ont un projet technologique prometteur. Quatre des dix plus grandes ICO de 2017 ont été lancées depuis la Suisse, qui s'est spécialisée dans ce secteur au point d'être rebaptisée la «Crypto-Valley». Malgré des cours très fluctuants, les monnaies électroniques suscitent de grands espoirs.

La route vers le succès

C'est le cas de Didi, un hollandais qui refuse de donner son vrai nom. « Je crois vraiment que le Bitcoin révolutionne le système monétaire tout entier », affirme-t-il avec un éclat dans les yeux. Les chiffres ne mentent pas. Ceux qui ont l'expérience des systèmes financiers, des placements et de la Bourse, savent jouer du Bitcoin pour améliorer leur train de vie. On assiste peu à peu à une ruée vers l'or.

Ne pas opérer de confusion avec le cris du canard en rut !





Didi passe les trois mois d'hiver sur une île cachée en Thaïlande avec sa famille. Quand les autres se les gèlent sous la neige, lui mange du poisson frais en bord de mer. Devenu riche grâce au Bitcoin, il spéculé aussi sur d'autres crypto-monnaies. Sa passion est devenue son métier. Un métier qui lui rapporte grassement ! Comme tous les matins, Judith, 13 ans, apporte le petit-déjeuner à son père, sur son lieu de travail. Une terrasse de 40 m² direction grand sud et offrant à sa vue un immense soleil rougeoyant. Elle n'est pas naïve comme les autres enfants. Elle sait très bien comment son papa gagne sa vie : « Lorsque le Bitcoin est haut, tu le vends. Et lorsqu'il est bas, tu achètes. C'est comme ça que tu gagnes de l'argent », dit-elle d'une voix enjouée. « C'est exactement ça », rigole le père. « Voilà le travail de papa ».

Didi précise, de façon plus sérieuse : « Je commence toujours par regarder le cours du Bitcoin. Je spéculé avec 20% de notre capital total. C'est pour ça que je dois vérifier chaque jour quoi vendre, quoi acheter. Je regarde si les nouvelles du jour sont bonnes ou mauvaises. Elles sont bonnes si le cours monte, elles sont mauvaises si elles baissent. C'est un marché très réactif ». Aujourd'hui, manque de bol, les nouvelles sont mauvaises : « la Chine interdit officiellement le crypto-commerce. Je sais que les cours vont chuter ». Didi et sa famille ont pris un gros risque. Ils ont échangé la totalité de leurs biens contre leur valeur en crypto-monnaie. C'est ce que font ceux qui veulent acheter des Bitcoin pour la première fois. Ils ont vendu deux sociétés prospères spécialisées dans le numérique, une grande propriété et trois voitures. Avec ce que leur apporte l'argent numérique, ils

veulent mener une vie simple et indépendante. Les fluctuations n'effraient pas Didi, qui croit à l'émergence d'autres monnaies numériques, comme Néo.

Pour lui, tout a basculé à la mort de son père. Il a alors renoncé à une vie de travail normale. « Mon père m'a appelé et m'a dit j'ai quelque chose à t'annoncer. Il m'a dit : j'ai le cancer. Il me reste un an à vivre. Je suis allé le voir. Et j'ai été accablé de tristesse. A ce moment-là, je me suis dit : est-ce que je dois vraiment travailler comme un fou pendant 10 ans, puis tomber malade et mourir à 40 ans comme ma mère ou à 61 ans comme mon père ? Non ! Deux mois après, j'ai vendu mes deux sociétés, puis mes voitures, et je suis parti en voyage avec ma famille. C'est là que vraiment tout a commencé ». Romane, l'épouse de Didi, ne craint pas non plus que le Bitcoin ne soit qu'une monnaie passagère : « Je n'ai pas peur du tout. J'en avais assez de cette vie. J'étais exténuée, je voulais partir de là. Ce n'était plus pour nous. Avant, j'étais très organisée. Le matin, je me levais à 7h pour préparer le petit-déjeuner des enfants. C'était réglé comme du papier à musique ». Didi a des projets dans cette île thaïlandaise. Il veut convertir d'autres personnes aux crypto-monnaies. C'est normal car beaucoup sont intéressés !

J'ai vendu mes deux sociétés, puis mes voitures, et je suis parti en voyage avec ma famille. C'est là que vraiment tout a commencé...

Direction Berlin. La capitale allemande est une place forte de ces monnaies numériques. Le club Moon 67 a été le premier endroit à accepté le paiement en Bitcoin. C'est ici que se retrouvent les adeptes de la monnaie virtuelle et les spécialistes de ce secteur. Apparu en réaction à la crise financière de 2005, le Bitcoin est indépendant de toute banque, grâce à un système de paiement décentralisé. Erik, Tony et Mezut sont trois jeunes pionniers de la crypto-monnaie. Leur désir le plus fou ?

Perfectionner la technologie du Bitcoin. Clop au bec, musique techno en fond sonore, ils discutent inlassablement de leur stratégie dans ce lieu culte du Bitcoin. Inséparables, ils vivent dans une colocation du centre de Berlin, où ils ont créé leur start-up. Leur journée de travail commence dès le petit-déjeuner par un coup d'œil sur le cours du Bitcoin. Erik affirme être devenu millionnaire grâce au Bitcoin. Il ne crie pas victoire, même si le succès a considérablement développé leur société : « Le matin, je crois qu'on a tous le même réflexe. Celui de regarder nos portables. C'est une habitude pour ceux qui passent beaucoup de temps sur les réseaux sociaux », plaisante-t-il. Leur entreprise met au point de nouvelles technologies pour l'informatique décentralisée. Un voyage d'affaires est bientôt prévu pour glaner de nouveaux contacts de développeurs et investisseurs. « En ce moment on est tellement occupés, qu'on a plus de vie privée », se lamente Mesut. Sur le marché bouillonnant du Bitcoin, il est crucial de s'accroître rapidement. C'est la règle pour faire partie des baleines ! Alors pas question de se comporter en poissons de petit bassin. Leur société est cotée en Bourse. Ils ont une pression énorme et n'ont pas le droit de décevoir



leurs investisseurs : « Aujourd'hui, on laisse de côté la spéculation sur les crypto-monnaies et la fluctuation des cours. On se concentre sur la technologie sous-jacente et son application dans l'industrie ». Le mot d'ordre c'est la décentralisation. Erik explique l'idée : « J'ai un ami en Nouvelle Zélande, par exemple. Je vire de l'argent à mon ami, sans passer par une banque ou un autre intermédiaire. Bitcoin m'offre cette opportunité. Ce système est critiqué parce qu'aucun organisme de transaction n'évalue si les transferts s'effectuent à des fins légales. Dès que cet aspect sera réglé par les pays, alors le Bitcoin deviendra la seule et unique monnaie valable partout dans le monde ». Ambitieux le gamin. Il continue à nous faire la leçon : « Ce système fonctionne grâce à la technologie Blockchain. Lorsque le virement d'une personne à une autre se produit, les données de la transaction sont sauvegardées dans la Blockchain. Des copies numériques de ces informations parviennent à des mineurs de Bitcoin, comme on les appelle, qui les confirment. Les données sont sauvegardées à l'échelle mondiale sur des milliers d'ordinateurs pour empêcher toute manipulation. Les mineurs sont eux-mêmes rémunérés en Bitcoin ».

Didi, de son côté, prend du bon temps. Comme presque tous les jours, Didi et sa famille déjeunent au restaurant. Ici en Thaïlande, c'est bon marché. Il s'en sort généralement pour 1 000 euros par mois. Il a un train de vie modeste en accord avec sa nouvelle philosophie. Retourner à une vie simple, malgré sa fortune. Didi paye le repas en Bitcoin. Oui, ici c'est autorisé ! « Quand je voyage, je me rends compte que les crypto-monnaies sont de plus en plus acceptées ». A la table d'à côté, un français lui demande plus de précisions au sujet de la

Blockchain. Didi répond, avec bonhomie :

« C'est une espèce de livre de compte. Comme un carnet où on enregistre toutes les conversations, les recettes et les dépenses. Ce carnet est ensuite recopié 50 000 fois sur 50 000 ordinateurs différents. Si jamais un ordi à un problème, ce n'est pas grave puisque les 49 999 autres contiennent toujours les mêmes données ». Le touriste français se gratte la tête et demande un exemple concret. Didi sourit et répond : « Disons que je suis aux Pays-Bas et que je veux acheter une maison auprès d'une société. Je cherche dans ma base de données, dans la Blockchain, 30 personnes qui paient chacune 10 000 euros. Je verse à ses personnes 2% d'intérêt chaque mois. Il n'y a donc plus de banques. Seulement 30 amis qui m'aident à acheter une maison. Et avec un taux d'intérêt faible ». Whaou ! Le touriste sochalien est épaté ! Il apporte tout de même un bémol : monsieur Didi, je peux vous appeler Didi ? Cher Didi, si la Blockchain est sur autant d'ordinateurs, n'y a-t-il pas un risque de voir les hackers s'y engouffrer ? » Didi bouge la tête de droite à gauche. Non. Pas le moindre risque :

« Quand une Blockchain représente plus de 10 000 ordinateurs, ça veut dire qu'un hacker doit modifier quelque chose sur 10 000 ordinateurs en même temps. Ce n'est pas possible. Je pense vraiment que les crypto-monnaies vont remplacer les autres monnaies. Par exemple, la Suède a déjà annoncé vouloir passer à l'e-couronne. C'est-à-dire une crypto-monnaie nationale. Le Venezuela a déjà la sienne, le Pétro. De plus en plus de pays vont accepter les monnaies virtuelles. J'en mets ma main à couper ».

Prêts à spéculer ?

Jusqu'où va-t-il monter ?



C'est l'annonce tant attendue par les amateurs de cryptomonnaie : le prix du bitcoin a franchi le seuil des 50.000 dollars. Événement historique pour le bitcoin, qui ne cesse de battre des records, grâce notamment à l'intérêt de grandes banques ou de grandes entreprises telles que Tesla. Jugé trop volatile et décentralisé, par certains, il suscite autant la méfiance que la curiosité du grand public. Notamment par le fait que les plus grandes fortunes mondiales investissent sur ce marché, à l'image d'Elon Musk, homme le plus riche du monde et gérant du constructeur automobile Tesla, qui n'a pas hésité, la semaine dernière, à investir 1,5 milliard de dollars de sa trésorerie en bitcoin, et qui n'en finit pas de venter les mérites des cryptomonnaies sur ses réseaux sociaux.

Cointribune, média spécialisé dans les crypto-monnaies, a commandé à l'Ifop une enquête d'envergure sur les ressorts de l'engouement pour ces actifs numériques qui permet, via un échantillon de taille importante (3 000 personnes), de mesurer non seulement les représentations associées à ces monnaies virtuelles mais aussi de dresser pour la première fois le portrait-robot des détenteurs de cryptos. Réalisée juste quelques jours avant le passage de cette barre des 50 000 \$, cette étude montre que la « bitcoinmania » s'inscrit avant tout dans une logique spéculative – détachée d'un usage en tant que véritable monnaie d'échange – qui repose sur les franges les plus « gamblers » de la population : plutôt des hommes, jeunes, aux revenus modestes et amateurs de jeux d'argent et de hasard.

Une crypto-monnaie peu connue des français

33% des Français partagent l'idée selon laquelle le Bitcoin garanti l'anonymat complet de ses utilisateurs alors que cette affirmation est en réalité fautive. À l'inverse, la majorité des Français (42%), ont bien compris que le réseau Bitcoin ne dépendait d'aucune institution publique.

75% des connaisseurs de cryptomonnaies affirment aujourd'hui que c'est avant tout un phénomène de mode (75%), soit -8 points par rapport à juin 2019. Marqueur de différence générationnelle, ce sont principalement les seniors (+65 ans) qui considèrent les cryptomonnaies comme un phénomène de mode (84%)



Susanna à Santorin

27 ans et toutes ses dents ! Susanna Canzian a quitté son Italie natale pour s'installer à Miami Beach. Ex étudiante en chimie à l'Université de Rome, elle a dû en produire des réactions explosives. Avec elle, on est en suspension.

Depuis que Susanna troqua les blouses blanches de laborantines pour... rien, elle affole la toile et est régulièrement placée en tête des hit-parades des filles les plus hot, les plus belles, les plus ravageuses, les plus sexy du moment. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que la belle ait signé avec la prestigieuse agence Elite Model Management de Miami et compte près de 390,000 followers sur Instagram. Si vous souhaitez lui souhaiter un bon anniversaire, il vous faudra attendre le 4 janvier prochain.

par Sylvio Testa





















PLUS LOIN VERS L'EST !

Une couverture du Playboy polonais et la contagion est devenue mondiale : a star is born et voici Sandra propulsée coqueluche de toutes les éditions du mag au lapin. Au tour de la France d'accueillir Sandra. Plus forte que le plombier polonais et que le Pape de Cracovie, voici la top de Varsovie !

Photos : Christopher Von Steinbach

« Je suis une horrible morveuses » confesse (en un seul mot) Sandra Kubicka. Difficile de la contredire. Depuis l'âge de 13 ans, cette blonde fouguese fait du mannequinat. «Je suis née en Pologne où j'ai été élevée par mes grands-parents. Puis j'ai déménagé à Miami quand j'avais 12 ans pour vivre avec ma mère. Une année plus tard, je débute ma carrière de mannequin.»

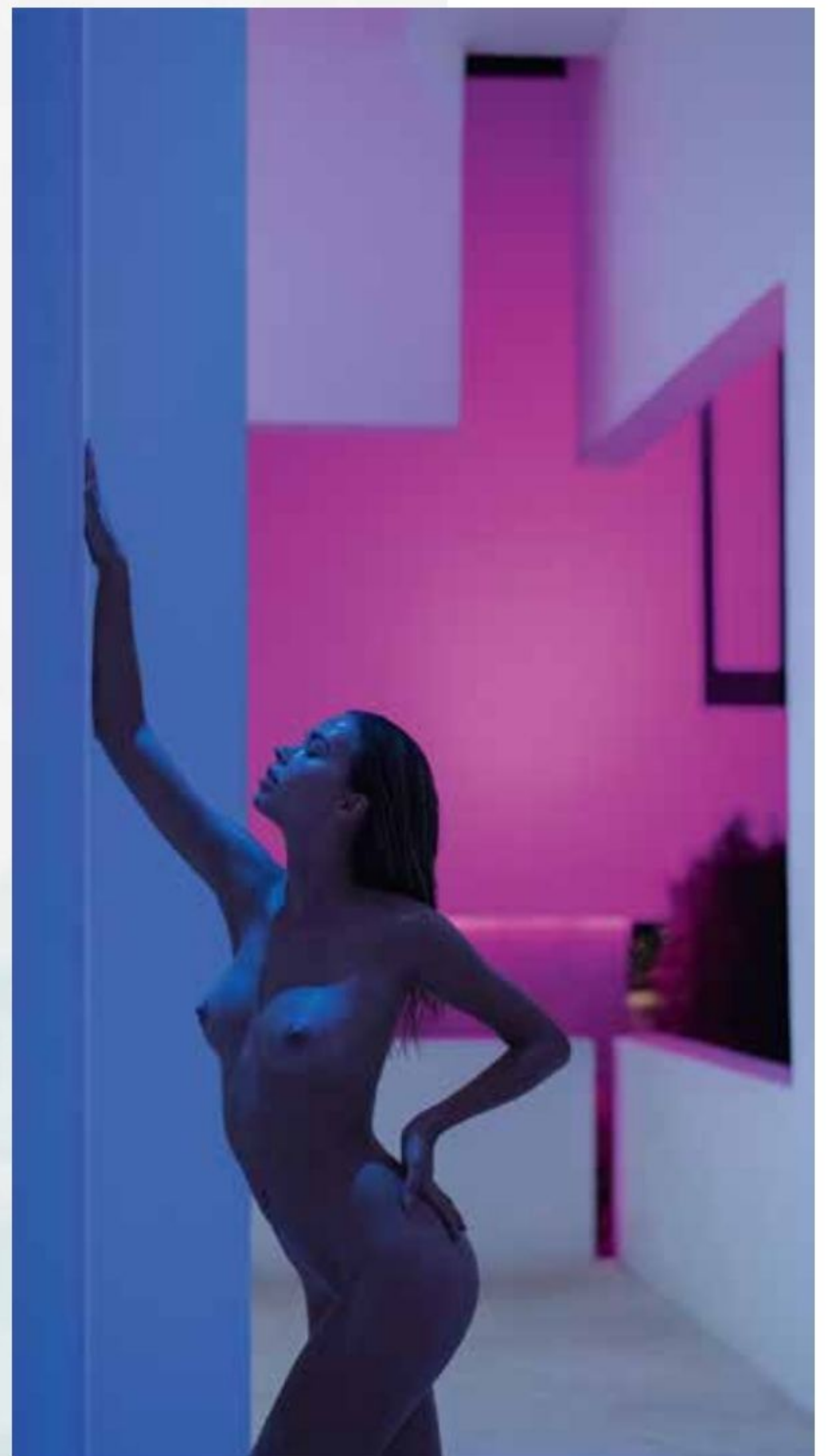
«Un autre de mes rêves est d'avoir ma boulangerie. » déclare Sandra. Bonne idée. Avec elle, soyons certains que les miches de la boulangères seront de qualité.

Za wasze zdrowie !













Kathy

*originnaire de Miami, Kathy découvre
les Bahamas et nous on découvre
Kathy.*

Photos Jean-Pierre Bourgeois

Sujet réalisé à Dick Point à Nassau,
capitale des Bahamas. Un grand merci à
Alfred-Ludwig Master, roi des
hôtels-casinos, propriétaire de Tresor
Kay Blue Lagoon et de ses dauphins.





Ah, les Bahamas où il fait toujours
beau et toujours chaud. Et ce n'est
pas Kathy qui nous contredira.





Entrée de la petite maison de 1200m2
dans la bananeraie. Valeur : 22 M US\$.
Du coup Kathy en a perdu ses
vêtements.



Au crépuscule, on se couvre la gorge : les soirées
de Dick Point sont fraîches. Comme le whisky.









A noter : Kathy est barmaid à Miami et sa soeur
qui est encore plus ravissante est policier à
Houston. Avis aux amateurs !

WEEKEND

A l'écart de la civilisation, dans un espace-temps indéfini, Jess Clarke et sa copine de cheval, la cabrée Roxanna June partent sur les traces de la beauté léonardienne. Sauf que Léonardo n'était pas à Rome mais à Florence... Au programme de cette dolce-vita en Vespa : visite au Pape François (habillées pour la circonstance), capuccini, raviolis, gelatis, Lamborghini, Ferrari, Maserati, Armani, Gucci, spaghettis, pizze, antipasti et tutti quanti ...

À

Photos : Ali Mitton

ROME



















King

N°11
La vérité toute nue

●
Les cauchemars de
Serge Gainsbourg

●
Vie et mort
de la Duchesse d'Albe

●
Black Market
La grande boutique
des horreurs

●
Le dealeur maximo
balance tout !

●
Bebe Rexha
Jennifer Love Hewitt
Gal Gadot (Wonder Woman)

NUES



Chez votre marchand de
journaux et sur les applications





ELLES FONT SOURIRE PLAYBOY

C'est une superbe femme qui attend son opération, nue, dans une civière dans le couloir de l'hôpital. Arrive un homme, en blouse blanche, il s'approche d'elle, soulève le drap, observe son corps nu, remet le drap à sa place et part discuter avec des collègues...

Ensuite, un deuxième type, habillé pareil s'approche, soulève le drap, observe, remet le drap à sa place et part discuter avec ses collègues.

A ce moment, un troisième homme, habillé pareil que les deux premiers, s'approche, soulève le drap et observe. A cet instant, la femme lui dit :

- C'est bien beau de regarder comme ça, mais quand est-ce que je vais me faire opérer ?

Et le gars lui répond :

- Je sais pas du tout, moi je suis juste là pour repeindre le couloir...



C'est un mec qui va au Japon et va aux putes. Pendant l'acte, la prostituée dit : «yakusoku ! Yakusoku !» mais le mec ne comprend pas car il ne parle pas un mot de japonais. Il suppose que ça veut dire «continue ! J'aime bien» du coup il continue mais la prostituée ne s'arrête pas de crier : «yakusoku».

Le jour d'après, le mec va faire une partie de golf avec un ami et ce dernier fait un trou en un coup. Pour le féliciter, le gars lui dit «yakusoku» et là son pote se retourne vers lui et lui demande : «Comment ça c'est pas le bon trou ?»



C'est deux amis qui logent dans un hôtel. Depuis la nuit dernière, ils ne trouvent pas le sommeil à cause de la discussion à travers le mur. Celle d'une voix de femme qui répète fortement «allez s'il te plaît j'ai trop envie, je ne tiens plus j'ai trop envie». A bout de nerfs, l'un d'eux s'en va toquer à la porte et un homme lui ouvre.

- Bonsoir, il y a un problème ?

- Bon maintenant tu vas l'enculer tout de suite, j'aimerais bien pouvoir dormir !

C'est deux prostituées qui passent devant un sans-abri. L'une d'elles s'exclame :

- Tu sais moi le fric, moi le mec qui est là je peux le sucer et lui faire avoir une érection.

Elle s'exécute mais ne remarque aucune sensation après 5 minutes de gâterie. Elle s'adresse au bonhomme :

- Ben dis-donc, elle n'est pas dure.

Le mec lui répond :

- Non mais elle est propre déjà !



Alphonse, 75 ans, va voir son médecin pour une analyse de sperme. Son médecin lui donne un petit flacon et lui dit de revenir le lendemain pour l'analyse. Le lendemain, l'homme lui remet le flacon Vide et propre. Le médecin lui demande pourquoi.

- Eh ! Bien voilà, docteur. J'ai essayé avec la main droite, sans succès. Avec la main gauche, rien non plus. Alors, j'ai demandé à ma femme de m'aider. Elle a essayé avec la main droite puis la gauche. Toujours rien. Ensuite, elle a essayé avec la bouche, avec ses dents, sans ses dents. Toujours sans succès. Alors, on a demandé à la jeune voisine qui a essayé avec la main droite, la gauche, avec sa bouche, avec ses dents, sans ses dents...

Le médecin, choqué, l'interrompt :

- Vous avez même demandé l'aide de la voisine ?...

- Eh oui, docteur. Vous voyez, on a tout essayé et on n'a toujours pas pu ouvrir ce putain de flacon !



Un gars est invité à dîner dans une soirée très chic chez la duchesse de la région. Il y a tout ce qui se fait de plus huppé dans le bourg. Après un apéritif champagne et moult petits fours la maîtresse de maison invite ses convives à passer à table.

Notre gars est placé en plein milieu en face de la duchesse et son adorable (horrible en fait) bulldog français sous la table qui ronfle et fait toutes sortes de bruits les plus désagréables...

Le champagne lui a retourné le ventre et plus le repas avance plus il a le ventre chamboulé. Il meurt d'envie de lâcher un gaz mais il a peur du bruit...

A un moment, ça lui échappe, un long pet, souffreteux.

Immédiatement, la duchesse baisse la tête et regarde sous la table en lançant :

- Attention Kiki !

Tous les regards convergent, l'œil désapprobateur. De son côté, le mec sourit en se disant, «c'est bon, le chien porte le chapeau.» Et il lâche un nouveau gros pet.

- Mais Kiki, j'ai dit : attention !

Mêmes regards des convives. Ça marche : le mec, se lâche et lâche des caisses, il n'arrête pas... Prouut-prouuuut, reproout... La Duchesse ne tient plus :

- Mais enfin Kiki, je t'ai dit de faire attention, tu vois bien que si ça continue, il finira par te chier dessus !

Un cambrioleur rentre dans une église. Il fait nuit-noir. Soudain il entend une voix :

«Jésus te regardeeee.....»

Le cambrioleur se retourne mais ne voit rien. Il allume sa lampe et voit un perroquet :

- Jésus te regardee....

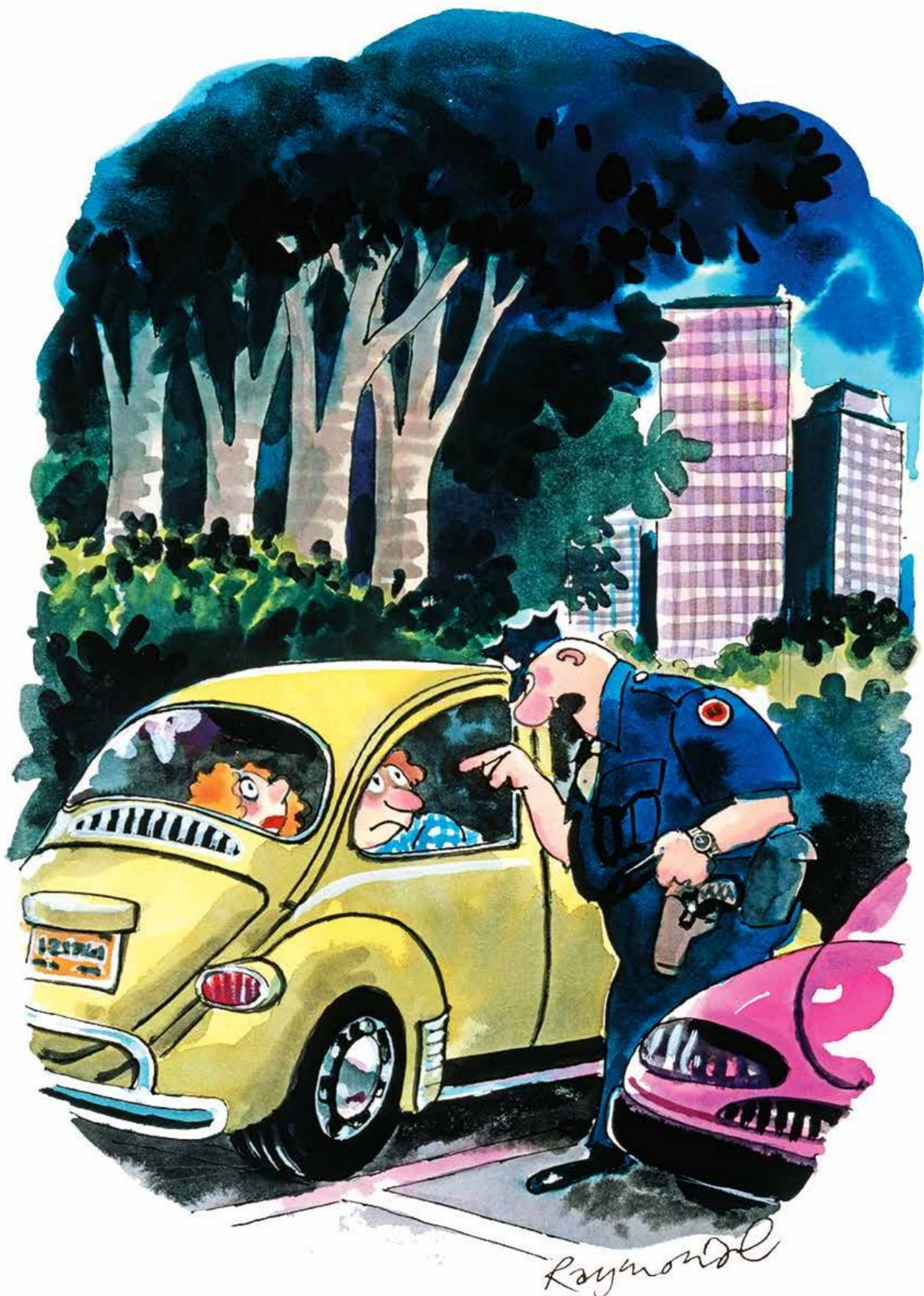
- Comment tu t'appelles toi ?

- Coco.

- C'est pas un nom un peu con coco pour un perroquet ?

Le perroquet répond :

- Et Jésus tu crois que c'est pas con pour un pitbull ?



Écoutez-moi bien les jeunes, le préservatif S'enfile à partir de la base du pénis en érection. Puis il s'agit de prendre soin d'expulser l'air du réservoir à la pointe en pressant entre l'index et le pouce.



Jonathan Zaccaï :

l'entretien express à 360°

par Rachel Bourlier

On connaît bien l'acteur et réalisateur belge Jonathan Zaccaï, notamment grâce au rôle de Raymond Sisteron qu'il incarne dans la série «*Le bureau des Légendes*». On connaît moins bien le passionné de lettres ! Son premier roman, «*Ma femme écrit*», parle de sa mère, Sarah Kaliski, une artiste à la vie difficile, récemment décédée. Souvenirs, émotion, humour... tout y passe, sans langue de bois !



Photo : Sam Hellmann

PLAYBOY : Le grand public vous connaît grâce à la série *Le Bureau des Légendes* sur Canal Plus, et votre rôle de Raymond Sisteron, on vous découvre à présent romancier avec ce premier livre très personnel qui parle d'amour, d'histoires de famille et de transmission : *Ma femme écrit*.

Assumez-vous enfin d'être un écrivain ?

JONATHAN : Oui. J'ai surtout eu ce désir d'écrire et de parler de ma mère. Je voulais que l'on sache quelle grande artiste elle était. J'ai d'ailleurs fait des recherches sur elle, après sa mort. J'ai rencontré des galeristes très importants dans le milieu de l'art, ils avaient eu un coup de foudre pour son travail. J'ai eu envie de retranscrire sa vie, qu'elle entre enfin dans la lumière. Quand un jour ma femme m'a appris qu'elle avait écrit un scénario dans lequel ma mère était le personnage central, je l'ai très mal vécu. Cela m'a rendu dingue. Mais très vite je me suis joué de ce sentiment en écrivant tout ce que je pensais de sale et sans aucune retenue. Ma femme voulait écrire sur ma mère, mais elle ne comprenait pas que pour moi, j'étais l'unique propriétaire de son souvenir. Elle ne pouvait pas y toucher. Notre couple qui était jusque-là un collectif prenait fin. Elle avait passé la frontière de mon ADN.

PLAYBOY : Ce roman est un hommage à votre mère artiste, mais il y a beaucoup d'humour avec ce côté *Guerre des roses*, surtout dans la description que vous nous faites de votre femme :

- «*elle dort la bouche ouverte*», «*la largeur de son dos de nageuse est allemande*» ; «*ses orteils en forme de Barbapapa*»... J'espère qu'elle n'est pas rancunière (rires). L'ambiance est-elle rock'n'roll chez les Zaccaï depuis que vous êtes en promo ?

JONATHAN : Vous êtes la première personne à remarquer ce passage. Jusqu'à maintenant ma femme me disait : «*c'est fou on m'a épargnée !*»

Je vais devoir lui répéter que vous avez relevé ce moment du livre ! (rires) Mais oui, j'ai dû en faire mon ennemie puisque mon personnage est en quelque sorte un Don Quichotte bobo parisien qui se bat contre des moulins à vent. Il se crée dans l'amour de sa femme une ennemie terrifiante. Heureusement pour moi, elle a eu suffisamment d'humour pour rester à la maison.

On me dit souvent qu'il s'agit d'une histoire d'amour. C'est le réalisme d'un couple qui dure depuis 15 ans. Ce n'est peut-être pas l'histoire classique d'un chevalier servant, mais c'est celle de deux personnes qui traversent quelques épreuves ensemble.

PLAYBOY : Autre épreuve, plus personnelle cette fois. Écrire semble être pour vous une sorte d'introspection permanente, voire une remise en question. Vous n'hésitez pas à égratigner votre image...

JONATHAN : Absolument ! Celui que je pourrais le plus dans ce roman, c'est moi. Mais pour moi, se pourrir c'est frimer car je considère que nos défauts sont aussi nos qualités. Par exemple, si Woody Allen n'avait pas parlé de ses névroses, quel serait son rôle ? Il serait sans intérêt ! Si les frères Coen n'avaient pas fait un personnage dans *The Big Lebowski* de loser qui passe sa journée à se gratter les couilles et à fumer des joints, il ne serait pas ce qu'il est. C'est le charme de la lose. Ici je me décris comme celui qui est reconnu tout le temps dans la rue pour sa série, qui regarde son bide dans le miroir pour voir s'il a des abdos, qui déchire ses tee-shirts quand il s'énerve... il a du ridicule, mais dans le ridicule il y a du charme.

PLAYBOY : Vous abordez aussi la médiumnité. Y croyez-vous ?

JONATHAN : Ma femme y croit, moi pas du tout. Le personnage est dans une spirale intérieure paranoïaque de sa vie et je voulais que mon livre reflète cette paranoïa. Le personnage s' imagine le pire et le réel devient encore plus fou que ce qu'il avait imaginé. Dans la vraie vie, croire et ne pas croire à la médiumnité c'est un choix, j'ai donc voulu que mon personnage bascule et que le réel le surprenne encore plus en parlant de phénomènes paranormaux.

PLAYBOY : C'est cette nuance *fiction/réalité* qui est intéressante. Une histoire personnelle dans laquelle on ne peut s'empêcher en vous lisant de se demander si tout est vrai. Avez-vous, dans la réalité comme dans le roman, caché des papiers au risque de vous faire arrêter par le FBI ? (rires)

JONATHAN : (éclat de rires) Tout est vrai mais tout n'est pas vrai !

Suis-je clair ? (rires) Plus sérieusement, cet exemple que vous citez est vrai. Vous, Rachel, n'êtes-vous jamais tombée amoureuse d'un homme très dangereux qui faisait des choses illégales ? Moi, cela m'est arrivé. Je suis tombé amoureux d'une fille qui s'est fait arrêter par le FBI. J'ai dû planquer des papiers. Elle me répétait souvent au téléphone qu'on était sur écoute. Un truc de fou. J'étais Woody Allen dans un film d'espionnage ! (rires)

PLAYBOY : Vous révélez vouloir être davantage reconnu comme écrivain que comme comédien. Pourtant, vous combinez les deux. Actuellement, vous êtes en tournage et en pleine promo de votre roman. Comment vous définissez-vous aujourd'hui ?

JONATHAN : J'ai toujours fait les deux mais j'écrivais dans l'intimité depuis toujours. Je peux enfin reconnaître le plaisir de voir ce livre abouti et c'est pour moi le début d'une autre aventure. J'ai d'ailleurs déjà commencé le second, il est bien avancé. Un acteur n'est jamais qu'un mec qui a envie d'être quelqu'un d'autre et qui ne sait jamais ce qu'il va devenir. Un écrivain c'est quelqu'un qui va raconter plein de choses qu'il a vécues, ou qu'il a inventées. Ce sont des voyages intérieurs, donc cela est différemment géré, mais écrire j'en ai toujours eu envie.

PLAYBOY : On ne m'en voudrait de ne pas vous demander si une suite du Bureau des Légendes est prévue. Allez-vous prochainement retrouver Raymond Sisteron et les autres ? (rires)

JONATHAN : Je ne peux rien affirmer à 100%, mais la série est reprise par d'autres personnes puisque Eric Rochant continue de produire, mais n'est plus showrunner. On ne peut pas savoir qui est aux commandes encore, ni qui va écrire, mais on devrait normalement avoir une saison 6 l'année prochaine.

PLAYBOY : Projetez-vous d'adapter votre roman sur grand écran ?

JONATHAN : Oui, on en parle avec ma maison d'édition Grasset, mais je ne me vois pas jouer mon propre rôle. Ça me ferait plus marrer de voir d'autres comédiens. Il y a un moment où on a cette envie d'être spectateur d'une période importante de sa vie.

PLAYBOY : Qu'aurait dit votre mère si elle avait lu votre roman ?

JONATHAN : Elle m'aurait dit « *MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS CHIER TA FEMME ?! LAISSE-LA PARLER DE MOI !* » (rires) Elle en n'aurait rien à foutre qu'on parle d'elle dans tous les sens, elle en aurait même été très heureuse. En revanche, il y avait un véritable culte du génie dans la famille, tout ce que je touchais était pour elle absolument génial donc elle aurait été très heureuse et fière de savoir que j'écris.

PLAYBOY : Au-delà d'écrire, quelle était votre véritable motivation ?

JONATHAN : J'ai ici choisi la mégalomanie de l'écriture comme moyen de faire revivre ma mère, ma famille et de leur redonner vie. Au-delà de la femme que je décris, je pense réellement que ma mère était une grande artiste. Des personnes comme le galeriste Hervé Loevenbruck ou encore le critique d'art Stéphane Corréard défendent le travail de cette femme d'exception et sont convaincus de son talent. J'ai cru en son œuvre malgré ses échecs, malgré une vie d'artiste très difficile.

PLAYBOY : Le devoir de mémoire est particulièrement présent, la guerre a-t-elle laissé dans votre famille une empreinte forte ?

JONATHAN : Parler de ma mère c'est parler de sa famille, de notre histoire. Une mère traumatisée par la guerre, qui a été maltraitée par la famille d'accueil où elle a été cachée, avec un père qui a été déporté. Mon oncle était un personnage génial aussi, proche du dictateur de Chaplin. Cet homme qui me faisait Hitler chaque matin perdait ses cheveux, il les avait mis en avant avec une moumoute et du cirage. Il y a comme un conte cruel chez ces gens qui ont vécu les choses les plus horribles et qui arrivent à en faire quelque chose de drôle. Je voulais que cela soit grave et léger. Alors bien sûr, tu grandis ensuite avec des peurs. C'est inévitable. J'ai eu une éducation où l'on vivait dans la peur de tout, de sortir de la maison, de se faire mal en tombant, de se faire écraser... Enfin toutes les angoisses possibles et il y avait une panoplie. Comment ne pas être un peu atteint avec un passé comme celui-ci ? Mais c'est aussi un grand patrimoine de vie

qu'elle m'a laissé, je lui dois sans doute l'homme que je suis devenu.

PLAYBOY : Parlons un peu actu : la culture est laissée pour compte depuis la crise de la Covid19. Certains artistes se mobilisent, d'autres disent comprendre les décisions du gouvernement. Quelle est votre position ?

JONATHAN : Cette crise est très difficile à gérer pour le gouvernement et je ne vais pas leur taper dessus gratuitement. En revanche, je considère le cinéma et le théâtre comme ma religion. Je comprends que les églises restent ouvertes, mais je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas rouvrir les salles et les théâtres. Des arbitraires nous sont présentés comme des vérités absolues.

PLAYBOY : Quand je vous ai proposé un interview pour Playboy, vous avez accepté sans aucune hésitation. J'ai même senti une certaine nostalgie...

JONATHAN : En effet, quand je pense à Playboy, je repense à un souvenir lointain. Mon père divorce, j'ai 13 ans. Je suis dans la maison de ses amis au dernier étage, et comme dans un film américain, je monte au grenier où j'y trouve deux piles de Playboy ! À ce moment, je vous le dis franchement, je découvre un véritable trésor (rires). Je suis au début de mon adolescence et je vis grâce à ce magazine mes premiers émois... Encore aujourd'hui, Playboy reste à mes yeux un magazine unique.



Christophe : mémoires d'outre-tombe

Extraits du livre autobio

Personne ne peut expliquer vraiment qui il est ni ce qu'il aime. Il y a trop de paramètres cachés et mystérieux. Voici le livre tant attendu du plus mythique et chic des musiciens français du XXème Siècle. Les souvenirs bruts et incandescents de la plus singulière étoile de la chanson française. Enfant d'une famille italienne aimante mais chaotique, jeune dragueur de Saint-Germain-des-Prés, fan d'Elvis et de John Lee Hooker, version frenchy de James Dean, dandy moustachu en smoking crème, fou de bagnoles, chasseur de sons aux verres fumés, Christophe a traversé avec élégance les époques sans jamais se démoder. Du Golf-Drouot à la salle Pleyel, du hit-parade au frisson underground, ses souvenirs dessinent une autre histoire de la chanson hexagonale. Esthète, obsessionnel, anticonformiste, Christophe s'apprêtait à publier le récit sans filtre de son existence quand la mort s'est interposée. Morceaux choisis.

La chanson « Les Mots bleus » constitue un grand souvenir musical. Ce titre est véritablement né grâce au son. J'habitais un appartement à Auteuil, et je rêvais d'un Eminent, un instrument avec deux claviers et un pédalier, qui avait vraiment une sonorité particulière et nouvelle, différente des synthétiseurs. Quand on me l'a apporté, j'ai poussé deux tirettes, j'ai commencé à faire des trucs... Le son m'a toujours inspiré des mélodies. Les nappes que l'on entend au début des « Mots bleus », c'est l'orgue Eminent.

Mon rêve est qu'un jour il soit possible de jouer à disais minuit. Pour moi, c'est un effort car au départ je me qu'il était impossible d'avoir du feeling à 20 h 30. Heureusement, la magie, très vite, reprend le dessus.

Quand j'en ai marre d'être chez moi, je vais dormir à l'hôtel. Les hôtels sont

des brocantes ouvertes toute la nuit où l'on peut chiner dans la vie des autres, mais aussi chiner des sons et des couleurs. Paris m'apparaît parfois comme un immense hôtel. Chaque rue est un couloir, chaque immeuble une suite, chaque appartement une chambre. Tout le monde sait que je donne des rendez-vous à de drôles d'horaires, y compris aux journalistes. Mais je ne me considère jamais en promotion, avec ses rythmes habituels. La promo, c'est pour les gens qui font un métier, qui sont formatés. Moi, je préfère faire des rencontres. Et les rencontres ont leur rythme propre. Dans un sens, c'est une forme de miracle à chaque fois. Après, je conçois que ce soit chiant pour ceux qui doivent venir me rencontrer à 4 heures du matin. Mais ce sont mes horaires. La nuit est un grand silence : comme dans un film de science-fiction, comme l'espace intersidéral. Pour moi, il y a une planète du jour et une de la nuit, qui racontent chacune une histoire différente.

Je vis au jour le jour. Je ne suis pas riche d'argent, mais riche de liberté. Les mecs qui m'aiment bien m'en-vient pour ça. J'ai dominé l'argent, qui est une prison, alors que beaucoup d'artistes sont dominés par lui. J'ai à peine 10000 euros en banque, mais demain je peux les exploser sur un coup de dés. Et ça ne changera pas mon équilibre mental. Je suis né dans une famille plutôt à l'aise car mon père et mon grand-père étaient des chefs d'entreprise, des travailleurs. Mon père a tout arrêté un jour, c'est lui seul qui l'a décidé. Je ne l'oublierai jamais. Cette liberté, c'est celle que j'ai depuis qu'à quinze ans je suis parti de chez moi, alors que j'aurais très bien pu rester. J'ai choisi de quitter ma famille, mes frères, pour tracer ma ligne, mon propre chemin.

J'ai quitté Juvisy pour Saint-Germain-des-Prés. Je me suis installé dans une piaule de la rue Princesse, l'hôtel Princesse, devenu aujourd'hui le Coffee Parisien. Mais j'étais raide. Alors j'allais à Saint-Michel voler des Pléiade chez les libraires et les revendre. On était une équipe, on se faisait du blé ! Je vivais entre ces « bricolages » et ma grand-mère qui me donnait un peu de sous. J'étais ce qu'on pourrait appeler un « banlieusard de Saint-Germain-des-Prés ».

Tous les samedis soir, j'avais rendez-vous avec des copains à la fontaine Saint-Michel. On allait à l'Escapade, une salle de concert à Évry. Dans la voiture j'étais toujours assis à côté des gonzzesses, que je tripotais pendant tout le trajet.

Quand la lumière s'éteint dans une salle de cinéma, tout est possible. C'est pour ça que j'ai toujours voulu en avoir une à moi. Plus jeune, je projetais des films en 9,5 mm, puis en 8 mm et en 16 mm. Mon premier film de collection sur pellicule a été La Maison des otages, de William Wyler, sorti en 1955. J'avais quinze ans et déjà ça m'avait valu une histoire avec les flics... Et puis un jour, j'ai installé un projecteur 35 mm et une salle dans mon appartement. Mon premier projecteur cassait les films, alors j'ai fini par me procurer le plus fiable qui soit, le Xenon Philips SP20, qui faisait très peu de bruit. À l'époque, j'avais aussi un écran de 5,5 mètres avec une petite cabine où je faisais tourner mes films, qu'on voyait en général en deux parties. J'avais aussi installé le son en stéréo, parce que je suis contre le Dolby et ses enceintes partout. Le son qui vient de derrière, c'est n'importe quoi. Pour moi le son, ça vient des côtés et de devant, parce que le cinéma ne se passe pas dans la salle au milieu du public, mais devant nous. À partir de là, j'ai collectionné des films pendant dix ans. J'ai possédé quelque chose comme cinq cents copies. C'est comme ça, quand on est un fétichiste de la pellicule. Le problème, c'est que les copies sortaient en version française, alors, grâce à un circuit parallèle, je me suis lancé dans les versions originales sous-titrées. Seulement, il est interdit d'en posséder. Ces bobines appartiennent aux distributeurs, qui les détruisent une fois les films trop abîmés pour être diffusés dans les cinémas. Mais j'ai trouvé un moyen de m'en procurer. J'avais une combine avec le type qui détruisait les copies que les distributeurs envoyaient au pilon. Ma plus belle prise fut la bobine d'Un tramway nommé désir. À l'époque de ma salle de projection, je faisais des kilomètres la nuit pour échanger des machines à sous contre de la péloche. Il y avait un type avec qui on se filait rencard au péage. Il venait de Bordeaux, moi de Paris : on faisait chacun la moitié du chemin. Je lui sortais trois machines à sous, il me sortait cinq ou six films...



Un après-midi enneigé, j'ai atterri dans un bar, où j'ai rencontré deux mecs et une nana. On a commencé à boire des prunes, chacun payait sa tournée, et j'ai fini par en terrasser un, qui est presque tombé dans le coma. La nana m'a dit : « Tu sais, on ferait bien d'aller dans la chambre se reposer tous les deux car, lui, tu viens de le mettre à terre. » Et on a fait l'amour jusqu'à pas d'heure : elle s'appelait Dominique.

Une autre fois, à la même période — je devais avoir vingt-cinq ans —, je suis parti en Belgique. Avec un pote, Dédé, on arrive devant un bar. Une belle nana blonde s'accoude à la portière de la voiture et me propose de la suivre. Je suis entré dans le bar et lui ai proposé un verre. Elle me répond : « Je ne peux pas, j'ai un mec et tout le monde le connaît ici. » Alors je lui ai dit : « On se retrouve aux chiottes. » Ça n'a duré que cinq minutes, mais j'ai pris un pied... Quel souvenir. Jamais je n'oublierai. Puis elle est partie rejoindre son mec qui travaillait au Pénitencier, une boîte de nuit réputée du coin. Je pensais que je ne la reverrais jamais... Mais elle me restait en tête et, surtout, je savais où la trouver. J'arrive au Pénitencier un soir avec mon pote et elle était là. C'est une des rares blondes qui m'a fait chavirer, avec Aline. J'ai essayé de l'attraper de nouveau, mais je n'y suis pas parvenu et j'ai fini par la perdre de vue.

J'ai collectionné les voitures, j'ai eu des Dauphine Gordini, avec lesquelles je faisais des cascades dans la forêt de Sénart la nuit, des Porsche, une Cadillac rose de 1958, une Rolls, une Bugatti, une

Ferrari Daytona. J'ai dû en avoir une cinquantaine en tout. Je me suis lancé dans les courses de voitures et j'ai même gagné une fois à Magny-Cours. C'était en 1968, avec ma première Porsche, une 911 S, groupe 5, c'est-à-dire préparée, poussée. J'avais ça dans la peau. J'ai participé à trois compétitions dans ma vie, dont une où je me suis fracassé avec Jean-Louis Trintignant, lui aussi passionné de courses auto. J'ai voulu le prendre dans un virage. Résultat, on a volé tous les deux après le choc pour finir au milieu du terre-plein. Il m'en a voulu. Il n'était plus du tout copain avec moi après ça.

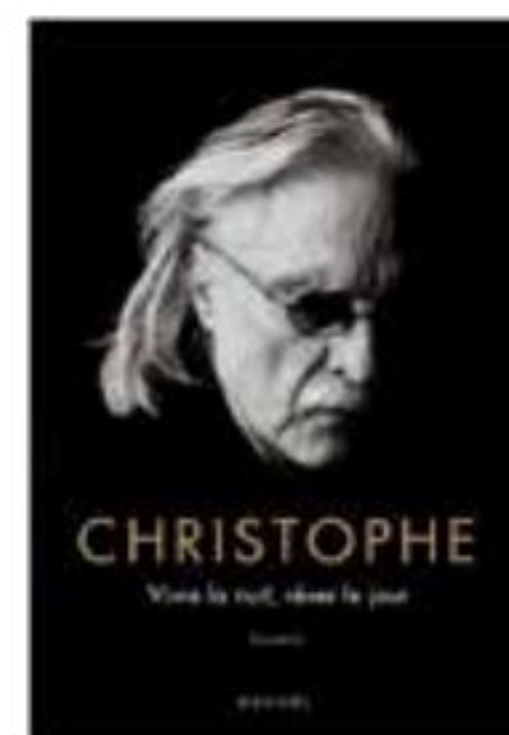
Moi qui ai tant aimé les bagnoles, je n'ai plus de permis aujourd'hui. Je l'ai perdu en 2001 pour excès de vitesse. Je ne le repasse pas, parce que je suis contre le permis à points et que je ne veux plus discuter avec la police, faire amende honorable.

Je ne coûte pas cher, parce que je travaille à domicile. Je travaille comme je respire : d'ailleurs, dans quelques heures, peut-être que je composerai une chanson de mon prochain disque en regardant le soleil se lever à travers la fenêtre située au-dessus de ma console. Je ne peux composer qu'ici, face au ciel, aux arbres et à l'architecture. Le piano Josef Skop d'Aimer ce que nous sommes a longtemps trôné dans le salon. Je l'avais trouvé à 3 000 euros sur eBay. Les synthés, c'est pareil, je le triture, je cherche le son... Le Memorymoog, pour moi, c'est la Rolls des synthés. Il y a aussi le Prophet VS, que j'aime bien et que je considère comme une

oeuvre d'art. Lorsqu'on veut faire une note là-dessus, c'est très dur à régler : il faut rentrer dedans, chercher. Il y a des potards avec rien écrit dessus qu'il faut régler à l'oreille. Et quand on a fini un son, si on touche le bouton, on ne le retrouve plus jamais, car on ne peut rien garder en mémoire. C'est aussi pour cela que j'aime travailler dessus. J viens de racheter un magnétophone Sony 24 pistes pour 800 euros, alors qu'à l'époque il coûtait 150 000 francs. J'ai plongé dans la technique très jeune, passant du magnétophone au synthétiseur, à l'ordinateur et au sampler. D'ailleurs les studios de radio avec leurs grandes consoles me fascinent. Je peux passer des nuits à faire mon son, à enregistrer ma voix. Je travaille beaucoup les périphériques, les delays, c'est ce qui m'a donné envie de chanter. Je n'ai pas été chanteur pour chanter, ma voix ne me convenait pas spécialement. C'est ma passion pour l'écho qui m'a donné envie d'utiliser ma voix.

J'ai une boîte à chaussures remplie de DAT et des morceaux plein les cartons, qui attendent depuis des années. Il y a des gimmicks aussi que j'ai mis de côté depuis vingt ou trente ans, et que pour certains j'ai ressortis. C'est ça pour moi, l'originalité : on se sert à la fois de choses inconnues et des choses connues qui ont vécu avec le temps et qui n'ont pas encore trouvé leur place.

Pour être franc, je ne pense pas à la mort. Je n'y pense peut-être pas assez, d'ailleurs. Je ne sais même pas où j'aurais envie d'être enterré. Il faudra qu'on m'installe dans un bel endroit où l'esthétisme perdure. Tant que tu es en bonne santé, tu ne crains personne, tu es le roi du pétrole. La seule vraie liberté, c'est la santé. Quand il t'arrive un truc, tu es un peu déstabilisé, malgré toi... Les problèmes physiques agissent sur le mental. Après soixante-cinq ans, l'âge commence à se faire sentir.



« Vivre la nuit, rêver le jour »
Aux éditions Denoël

Logiciels malveillants : ils infestent nos vies !

Les logiciels malveillants sont tapis au plus profond de nos disques durs et quand nous nous en apercevons, c'est déjà trop tard. Ces petits bits sournois grignotent nos données et exposent nos vies numériques et physiques à bon nombre d'emmerdements dont nous nous passerions bien volontiers. Aperçu pour mieux les connaître et mieux les combattre.

par Rei Angjeli

Les premiers ordinateurs n'avaient pas d'écran, pas de souris non plus. Les premiers supercalculateurs pesaient plusieurs tonnes et remplissaient des hangars. La première révolution arriva avec les Personal Computers de 30 kilos seulement qui occupaient toute une pièce dans l'appartement. Cartes perforées, bandes magnétiques, fils qui pendent lamentablement au sol, les premières machines étaient tout sauf sexy.

En 1973, c'est la naissance d'un drôle d'objet : le Micral. Petit, sobre, plus léger que les autres. Plus cher aussi. Il coûte l'équivalent de 1 500 euros. Les français l'observent avec interrogation. «C'est quoi ça ?» «Comment un truc aussi frêle peut-il rivaliser avec les grosses machines du bureau entassées dans un local ventilé appelé « salle des machines » ?» Les questions et les doutes pleuvent. Trois décennies plus tard, le Micral change de forme, se perfectionne et ressemble de plus en plus à la plus belle du lycée ! Apple et Microsoft se chargent du lifting et de la promotion. Ça marche ! Désormais, plus personne ne peut se

passer de son ordinateur. Pour bosser, communiquer, stocker, écrire, créer, se divertir sur Youporn ou interagir avec le reste du monde... L'ordinateur simplifie le quotidien. Derrière cette multitude de bonnes choses, se cache un autre univers. Plus suspect. Plus sale. Plus interdit. Un monde alternatif ressemblant traits pour traits à l'enfer numérique dessiné par les scénaristes du légendaire Matrix. Un monde sans foi ni loi tombé sous le joug des logiciels malveillants. Bouh !

Depuis l'apparition du hacking et le développement du téléchargement illégal, les logiciels malveillants sont devenus la fascination des cybercriminels (leur gagne pain aussi) et la grande inquiétude des autorités internationales, Europol et Eurojust en tête. Ces logiciels menacent la sécurité de nos appareils et de nos données personnelles. Parmi eux, les spyware font de plus en plus de ravages. Heureusement, il existe des moyens pour s'en prémunir. Enfin, c'est ce qu'on croit... jusqu'à ce que l'ordinateur s'arrête en plein milieu de l'après-midi et qu'un drôle de message

apparaisse au centre de l'écran : « Cher utilisateur, nous détenons une vidéo de vous en train de vous masturber. Pour que celle-ci ne soit pas diffusée sur Internet et à vos proches dont nous avons toutes les coordonnées, il faut payer la somme de 3 000 euros ». Caricatural ? Certes. Mais la vérité n'est pas si loin...

Les spyware sont aussi appelés "logiciels espions" (dans la langue de Molière). Ils font partie de la famille des malware, les logiciels malveillants.

Leur but dans la vie ? Infecter les machines des utilisateurs (smartphone, PC...). Leur plus grande passion ? Le vol d'informations. Leur technique ? Habile et imparable (Arsène Lupin peut se rhabiller et Omar Sy chercher un autre rôle à massacrer).

Le spyware est un voleur brillant. Pas question de faire planter volontairement l'appareil contaminé. Il agit en sous-marin. Son objectif est que l'utilisateur ne se rende jamais compte que le spyware est installé pour que celui-ci puisse tranquillement siphonner toutes les données intéressantes sur le long





terme. Les spyware sont nombreux et chacun d'entre eux est dangereux pour différentes raisons. Au sein de cette joyeuse bande de logiciels voleurs, on trouve les spyware «voleurs d'informations», qui analysent les fichiers stockés sur l'ordinateur ou tout autre appareil visé dans le but de récupérer des données exploitables. Celles qui ont eu une valeur et qui peuvent être vendues à des tiers. Historique de navigation, documents, logs, informations système, voire noms d'utilisateurs, adresses mail, logins et mots de passe... tout est bon pour pirater et faire du profit ! On trouve également les spyware «enregistreurs de frappe» (keyloggers) qui, comme leur nom l'indique, enregistrent tout ce qu'un utilisateur tape sur son clavier. Recherches web, notes, messages... Là aussi, tout y passe. Selon les spécialistes en informatique, les keyloggers les plus avancés sont aussi capables de mettre en relation le texte tapé avec son contexte, c'est-à-dire sur quel site web ou quelle application le texte a été écrit. De quoi deviner les identifiants et mots de passe des utilisateurs pour les services sur lesquels ils se sont connectés. Pas bête la bête !

Ce marché du vol numérique est tellement vaste qu'il touche 90% des utilisateurs.

Les cybercriminels à l'origine de ces logiciels sont aussi talentueux que pointus. Programmeurs d'un nouveau genre, ils sont considérés par Europol comme des hackers très dangereux navigant en eaux troubles, en l'occurrence les eaux boueuses et puantes du Darkweb. L'anonymat que leur

confère cette partie immergée du Web leur donne l'opportunité de mettre en place des logiciels malveillants toujours plus puissants. Ces logiciels, appelés communément malware, posent un grave problème de sécurité. Ils sont si invisibles qu'il est pratiquement impossible pour les autorités de calculer le nombre exact de malware actifs et dévastateurs. Dévastateur, oui ! Le malware sait l'être...

Que fait-il exactement ?

La plupart du temps, les logiciels malveillants sont très difficiles à observer, car ils agissent tranquillement en coulisses. Certains types de malware n'ont aucun autre objectif que celui de nuire, effaçant des données importantes des machines infectées. La nouvelle vidéo de Cameron Diaz à poils sur une plage des Bahamas ? Effacée ! (oh, que c'est triste). L'enregistrement du dernier match de Ligue des Champions ? Aux oubliettes (n'avez qu'à aller à la bibliothèque). En l'absence de fraude ou de vol, la seule récompense du hacker est la frustration et les revers informatiques subis par ses victimes. Eh oui, les hackers sont des gens altruistes qui pensent au bonheur des autres...

D'autres types de malware entraînent des conséquences plus graves. Les ordinateurs infectés par ces types de malware capturent les informations personnelles ou financières de l'utilisateur, puis les transmettent au pirate informatique qui les utilise à des fins de fraude financière ou d'usurpation d'identité. En trente secondes chrono,

le grand méchant hacker ruine votre ordinateur acheté la veille auprès d'un vendeur indélicat, récupère mots de passe et identifiants après un joli tour de passe-passe et achète dans le même temps, au frais de l'utilisateur, un billet sans retour pour les Caraïbes. On dit merci qui ? Merci Jacquie et Technologie !

À ce stade, la simple suppression des malwares est insuffisante pour contrer leurs dangers.

Les spécialistes en informatique prônent la prévention et distillent souvent le même conseil : être vigilant ! Il convient pour l'utilisateur de faire attention aux signes avant-coureurs.

Par exemple, un ralentissement soudain peut-être le symptôme d'une infection par un malware. Autrement dit, aucun appareil n'est à l'abri de ces logiciels malveillants. Tout comme les PC, les appareils Android et Mac peuvent faire l'objet d'une attaque de malware.

Et bien que les malware IOS (mac) soient rares, les iPhones et iPads sont sensibles aux menaces de sécurité. Une instance récente de malware Mac est même suffisamment sophistiquée pour échapper activement aux contre-mesures de sécurité. Connue sous le nom de « CrescentCore », ce logiciel malveillant vérifie la présence des programmes antivirus les plus fréquemment utilisés sur l'appareil de la victime. Si CrescentCore les trouve, il arrête immédiatement de fonctionner afin d'éviter d'être détecté. Farfouilleur mais pas téméraire.

Leurs méthodes de fonctionnement

sont, en effet, assez particulières...

Indépendamment de leur type, tous les malwares suivent le même schéma : l'utilisateur télécharge et installe sans le vouloir le malware qui infecte l'appareil. Parfois, le logiciel malveillant peut se greffer à un ordinateur au moment où l'utilisateur visionne des films sur des plateformes de streaming. La plupart des infections de malwares se produisent lorsque l'utilisateur effectue par inadvertance une action entraînant le téléchargement du logiciel malveillant. Par exemple, lorsqu'il clique sur un lien contenu dans un e-mail ou qu'il se rend sur un site Web malveillant. Dans d'autres cas, les pirates informatiques propagent des malwares via des services de partage de fichiers peer-to-peer et des offres de téléchargement de logiciels gratuits. L'intégration d'un malware dans un torrent ou un téléchargement populaire est un moyen efficace de le diffuser sur une large base d'utilisateurs. Les appareils mobiles peuvent également être infectés via des SMS. Une autre technique consiste à charger des logiciels malveillants dans le micrologiciel d'une clé USB. Étant donné que le malware est chargé sur le matériel interne de l'appareil (plutôt que sur son stockage de fichiers), il est peu probable que l'appareil parvienne à le détecter. En conclusion, les logiciels malveillants sont partout et nombreux. Il est possible de faire connaissance avec les plus fameux.

Le Ransomware semble tout droit sorti des westerns modernes, style Maverick (sauf que Mel Gibson est remplacé par un gros hacker russe postado passablement boutonneux, bouffeur de chips compulsif de la main gauche et onaniste de l'autre main). En d'autres termes, le ransomware est une sorte de demande de rançon envoyée à un utilisateur. Ces logiciels verrouillent immédiatement l'appareil et empêchent l'utilisateur d'y accéder. Pour que le ravisseur n'accède pas aux fichiers privés, il réclame une rançon. Tous les individus qui ont l'habitude de stocker des informations personnelles sur leurs appareils sont menacés par les ransomwares.

Les spywares sont eux des pirates. Maverick laisse la place à James Bond. Comme le terme générique l'indique, le spyware s'occupe de collecter des informations sur un appareil ou un réseau, puis renvoie les données récoltées aux pirates. Lesquels flibustiers utilisent

généralement des logiciels espions pour surveiller l'activité Internet d'une personne et collecter ses données personnelles, y compris les informations de connexion, les numéros de cartes bancaires ou les informations financières, à des fins de fraude ou de vol d'identité. Selon Europol, les pirates derrière ces tentatives d'extorsion de fonds sont des hackers russes, réputés pour être les meilleurs et les plus dangereux du monde (bien qu'ados hypertrophiés du bras droit et bouffeur de chips...)

Les logiciels appelés «vers» poursuivent un seul et unique objectif : proliférer. Des vers pas solitaires du tout ! Un ver infecte un ordinateur, puis s'auto-réplique et se propage vers d'autres appareils tout en restant actif sur toutes les machines qu'il infecte. Certains vers agissent un peu comme des livreurs et installateurs de malware. D'autres types sont conçus uniquement pour se propager, sans endommager intentionnellement leurs machines hôtes, mais ils continuent d'encombrer les réseaux en consommant la bande passante.

Existent aussi les adwares. Leur but est de générer des revenus pour leur développeur en forçant la victime à voir des publicités indésirables. Les types d'adwares courants comprennent des jeux gratuits ou des barres d'outils de navigateur. Ils collectent des données personnelles sur la victime, puis les utilisent pour personnaliser les publicités qu'ils affichent. Bien que la plupart des adwares soient installés légalement, ils ne sont pas moins gênants que les autres types de malwares. Pour ce cas précis, il ne s'agit pas de hackers recherchés par les polices du monde entier, mais de simples programmeurs spécialisés au préalable dans le développement de sites web, qui

facturent leur temps de travail à 400 euros la journée... Ça en fait des paquets de ships.

Enfin, il y a les chevaux de Troie, les logiciels malveillants les plus communs. Ils sont aux ordinateurs ce que Gengis Khan et Caligula réunis sont à leurs ennemis sur un champ de bataille : sanguinaires et sans pitié ! Selon la légende contée par les poètes grecs de l'Antiquité, les guerriers athéniens, cachés dans un gigantesque cheval en bois, en sont ressortis lorsque les Troyens ont tiré le cheval à l'intérieur des murs de la ville. Un cheval de Troie est donc une sorte de véhicule permettant à un pirate de pénétrer l'impénétrable. Comme messieurs DSK et Duhamel. Ce type de malware s'infiltre dans l'appareil d'une victime sous l'apparence d'un logiciel légitime et consenti. Une fois installé, le cheval de Troie s'active, allant parfois jusqu'à télécharger des malwares supplémentaires qui progressent et se multiplie chaque année...

Une récente étude de la société de cybersécurité Deep Instinct, révèle que ces logiciels malveillants ont augmenté de 358 % entre juin et décembre 2020 ! Une folie pure et simple qu'il semble difficile d'endiguer... surtout avec l'actuelle crise sanitaire et le renforcement du télétravail pour les grandes et moyennes entreprises.

«La pandémie du Covid19 a accéléré la transformation des entreprises pour qu'elles puissent mener leurs activités en ligne, tandis que le passage abrupt au modèle de travail à domicile a élargi la surface d'attaque des organisations. Il n'est pas étonnant que les équipes de sécurité aient du mal à suivre le rythme des attaques de tous types», explique Guy Caspi, cofondateur et PDG de Deep Instinct.





«Et le problème ne se limite pas au simple volume des attaques, notre étude montre que la sophistication des attaques s'est accrue avec les tactiques d'évasion avancées qui rendent la détection beaucoup plus difficile».

Les autorités ont beaucoup de mal à maîtriser le phénomène car derrière ces logiciels se cachent des hackers hyper doués, passés maîtres dans l'art de la l'incrustation en douceur. Ils agissent en sous-marin dans les méandres opaques du Darkweb. On y accède via un réseau décentralisé type pair-à-pair. Ce système est associé à une cryptographie complexe et à différents relais pour conserver l'anonymat des visiteurs. C'est ici, à l'abri des regards, que les hackers échangent entre eux au sujet des logiciels malveillants. Chacun d'eux y va de son petit conseil pour mettre sur pied le malware le plus nuisible qui soit ! Comme c'est drôle. Feraient mieux de draguer les boutonneux buveurs de lait.

Internet n'est plus le réseau libre et émancipateur tourné vers le partage du savoir que ses concepteurs avaient rêvé. L'essor des technologies digitales a favorisé la cybercriminalité à travers diverses formes de délits et d'infractions. Plus besoin de saucissonner une mémée ou de braquer une banque en prenant les risques d'être reconnu, arrêté ou mitraillé. Bien à l'abris derrière son écran, le rapport gain/risque est imbattable.

Pour lutter efficacement contre ces dérives, les services de renseignement français travaillent en étroite collaboration avec Europol et Eurojust. Si les logiciels malveillants risquent de poser problème encore quelques années en raison de leur nature décentralisée, les flics s'illustrent avec des coups de filet qui marquent les esprits. Récemment, les autorités internationales ont saisi et repris les commandes du logiciel Emotet, considéré comme le plus puissant des malware.

La police néerlandaise a remplacé deux des trois principaux serveurs de commande et contrôle (C&C) de l'organisation criminelle par des serveurs en sa possession. Dans le même temps, la police fédérale allemande (la Bundeskriminalamt, qu'il faut évidemment prononcer 3 fois et très rapidement) a fait de même de son côté de la frontière. Désormais, les appareils compromis par Emotet entrent en contact non plus avec l'infrastructure des cybercriminels, mais avec celle des autorités. Elles peuvent ainsi collecter des preuves contre les malfaiteurs et dresser un inventaire plus précis de la taille du botnet et de son nombre de victimes. Nous vous souhaitons de n'avoir rien à cacher aux autorités ! Hein, m'sieurs Duhamel et Berry !

« L'infrastructure d'Emotet a essentiellement servi de porte d'entrée principale aux systèmes informatiques à l'échelle mondiale », peut-on lire dans une déclaration d'Europol sur l'opération. L'enquête internationale et l'opération de perturbation, peut-on lire dans la déclaration, « ont abouti à l'action de cette semaine par laquelle les autorités policières et judiciaires ont pris le contrôle de l'infrastructure et l'ont démontée de l'intérieur ».

Selon la police néerlandaise, Emotet a causé des centaines de millions de dollars de dommages au total, tandis que les forces de l'ordre ukrainiennes ont estimé le chiffre à 2,5 milliards de dollars. Le logiciel s'était principalement répandu par le biais de spam contenant des liens malveillants et des documents infectés par des macros Microsoft Office contaminées, et était devenu célèbre pour avoir livré tout, des chevaux de Troie bancaires aux logiciels de rançon, en passant par le contrôle des machines des victimes.

Les opérateurs d'Emotet avaient la réputation d'être particulièrement habiles à contourner les filtres antispam, explique Martijn Grooten, chercheur indépendant en sécurité et ancien organisateur de la conférence du Virus Bulletin, qui suit Emotet depuis des années. « Ils utilisaient des serveurs de courrier électronique compromis pour envoyer leurs leurres de courrier électronique en masse et se répandaient latéralement dans le réseau d'une organisation pour prendre pied sur plusieurs machines après qu'une victime ait mordu à l'hameçon ». Ce n'est pas tout... Les opérateurs d'Emotet se sont également associés à d'autres gangs cybercriminels, vendant l'accès à ceux qui se concentrent sur le vol et les logiciels de rançon. Elle a contribué à la croissance d'autres grands réseaux de zombies comme Trickbot, qui a infecté plus d'un million d'ordinateurs avant d'être partiellement perturbé par une coalition de l'industrie de la sécurité et le US Cyber Command en octobre. « Ils étaient particulièrement doués pour se vendre à la défense des entreprises », explique M. Grooten. Comme les racketteurs de Chicago qui vendaient une prestation de sécurité.

« Il vous suffit de cliquer sur une pièce jointe Word ou PDF, d'activer les macros, pour que l'accès à votre ordinateur soit vendu à un opérateur de logiciels de rançons et votre coupable entreprise obtient une rançon de 2 millions de dollars versée sur un compte éphémère basé à Dubaï ».

Romain Gary écrivait un jour : « La technologie est le trou du cul de la science. » Il serait judicieux de s'en rappeler au moment d'acheter un nouvel ordinateur...





Vilaine fille, je suis certain que vous avez jeté un œil ?

Les Belles endormies

METTRE LES VOILES

Texte : Michel Guégan. Photos : Christian Martin



Ferrari 365 GT4/BB (1973-1976)

Le propriétaire de cette berlinette 365 BB rêvait d'un Monet.
Christian Martin a réalisé son rêve dans ce champ de
coquelicot où le moteur V 12 en position centrale peut enfin
se reposer !

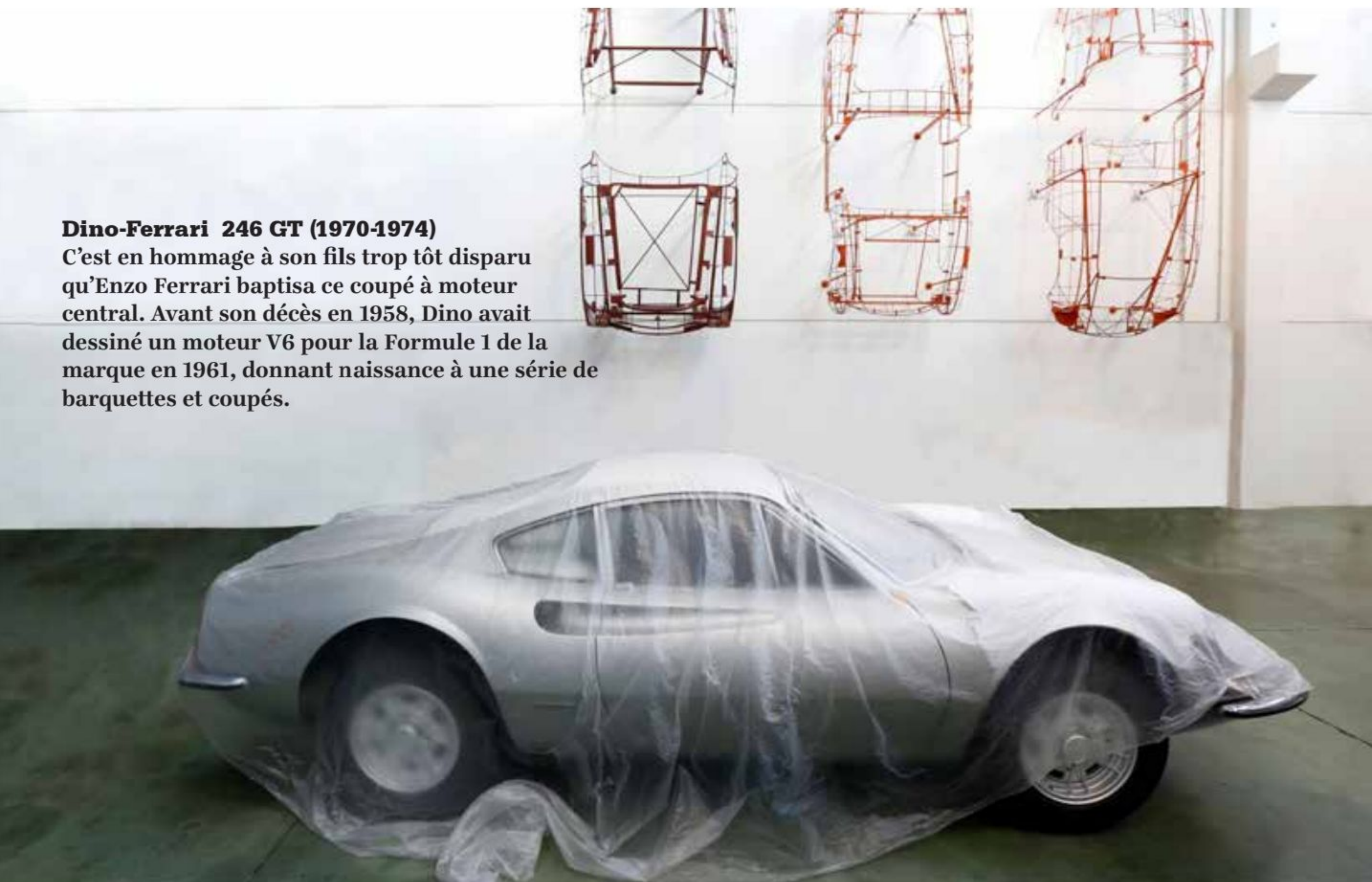
« Cachez ces formes que je ne saurai voir ! » Christian Martin s'est souvenu qu'autrefois il était ce qu'on baptisait alors un photographe de charme. Qui savait que trop dévoiler nuisait au désir et que les plus belles silhouettes méritaient une élégante pudeur. C'est donc revêtues d'un voile discret qu'il a surpris ces belles divas italiennes presque à l'insu de leur plein gré. La belle transparence et la légèreté donnent l'occasion au vent de souligner le galbe évoquant la vitesse et la sensualité que le créateur de Maranello leur avait offert à la naissance. En attendant qu'un prince amoureux les sorte de leur sommeil pour les faire rugir à nouveau !





Ferrari P4/P5 (1967 et 2006)

Le prototype de compétition P4 est aujourd'hui inaccessible car quatre modèles furent officiellement construits. L'Américain James Glickenhaus a donc imaginé avec Pininfarina une P5 qui reprend les lignes de la P4 sur une base d'Enzo.



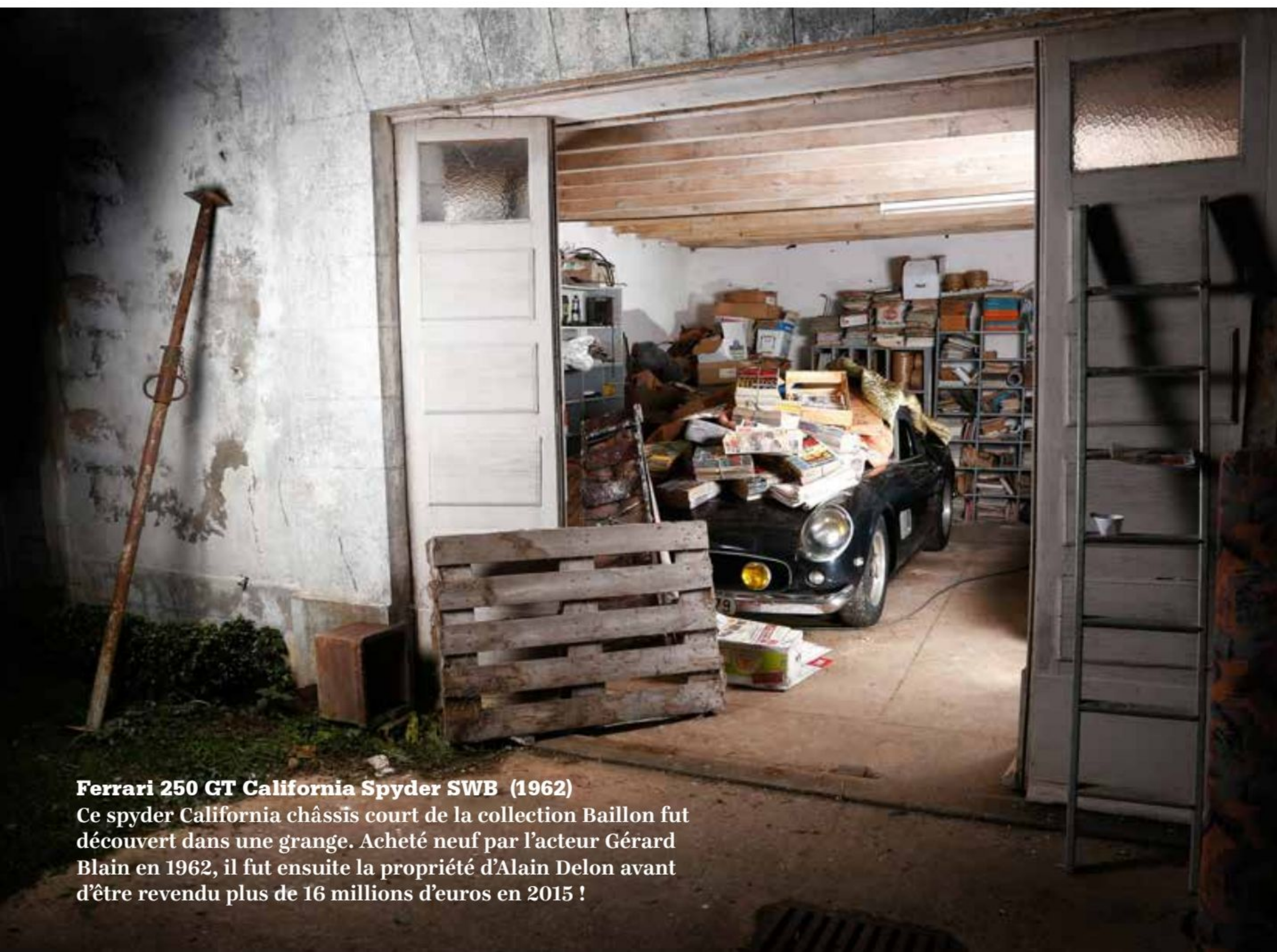
Dino-Ferrari 246 GT (1970-1974)

C'est en hommage à son fils trop tôt disparu qu'Enzo Ferrari baptisa ce coupé à moteur central. Avant son décès en 1958, Dino avait dessiné un moteur V6 pour la Formule 1 de la marque en 1961, donnant naissance à une série de barquettes et coupés.



Ferrari 250 GT California Spyder (1957)

Ce spyder à caractère sportif fut construit sur la base de coupé Tour de France (châssis long) puis Berlinetta SWB (châssis court). Elle répondait à une demande de la clientèle américaine pour un modèle plus sportif que le cabriolet 250 GT Pinfarina de série.



Ferrari 250 GT California Spyder SWB (1962)

Ce spyder California châssis court de la collection Baillon fut découvert dans une grange. Acheté neuf par l'acteur Gérard Blain en 1962, il fut ensuite la propriété d'Alain Delon avant d'être revendu plus de 16 millions d'euros en 2015 !

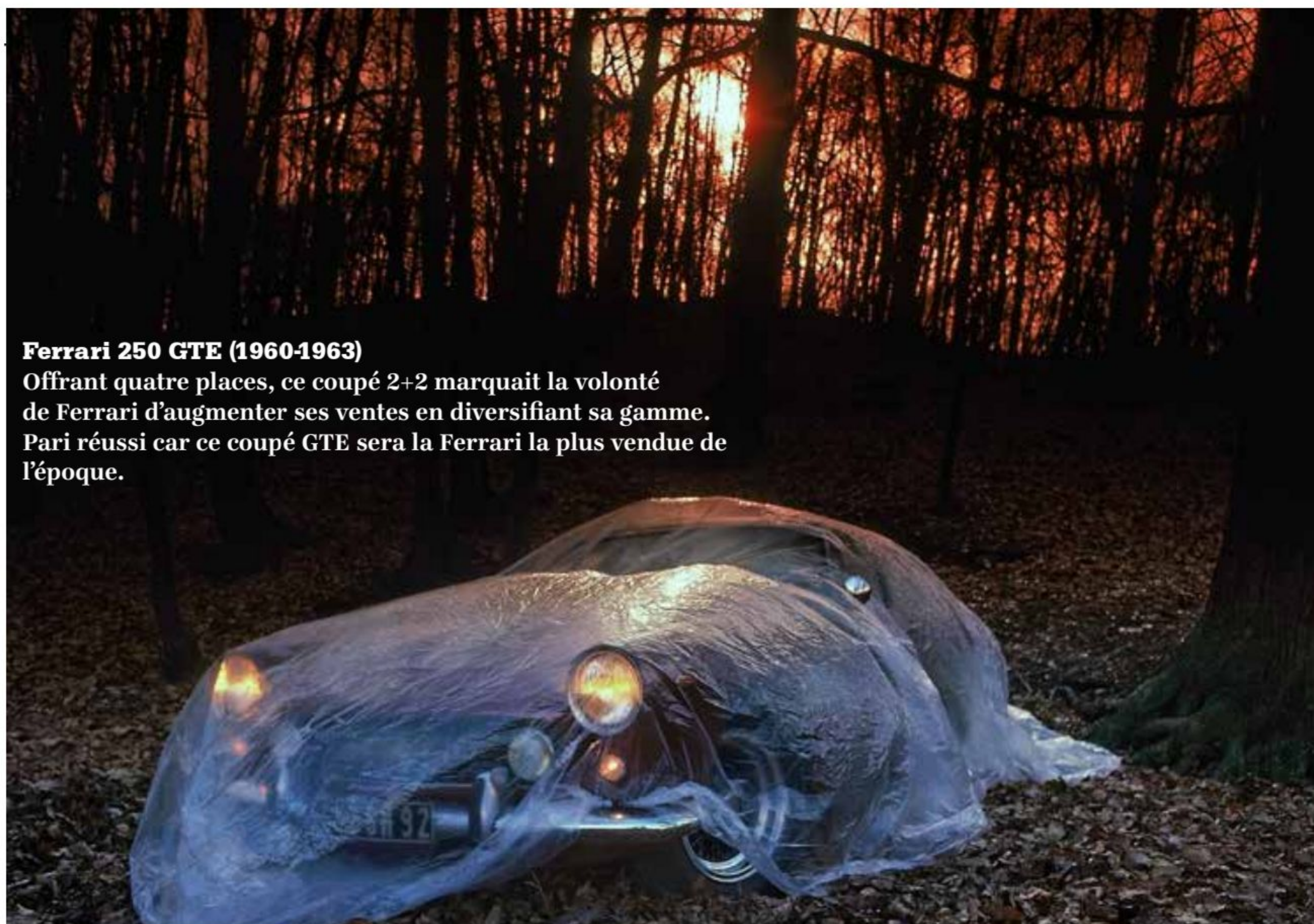
Ferrari 550 Barchetta (2000-2001))

Conçue sur la base du coupé 550 Maranello, cette Barchetta, dessinée par Pininfarina, fut présentée au salon de Paris 2000 et produite à 448 exemplaires.



275 GTB/4 (1966-1968)

Ce coupé GTB 2/4 succéda au coupé Lusso sans en renier ses excellentes dispositions sportives grâce à sa nouvelle cylindrée, son moteur à 4 ACT (GTB/4) et sa transmission transaxle.



Ferrari 250 GTE (1960-1963)

Offrant quatre places, ce coupé 2+2 marquait la volonté de Ferrari d'augmenter ses ventes en diversifiant sa gamme. Pari réussi car ce coupé GTE sera la Ferrari la plus vendue de l'époque.



Ferrari 275 GTS (1964-1968)

Il s'agit de la version découvrable officielle du coupé 275 GTB, à ne pas confondre avec les spyders NART, une commande spéciale de l'importateur américain.

Ferrari Rosso (2000)

Une belle inconnue ! Et pour cause car il ne s'agit pas d'une voiture de série mais d'un concept-car présenté au salon de Turin 2000. Inspiré de la Testa Rossa victorieuse au Mans, il emprunte sa base à la 550 Maranello.







Ferrari GTS/4 Spider (1969)

Produit uniquement à 122 exemplaires, ce cabriolet, apparu en 1969, repose évidemment sur la base du coupé Daytona, l'un des chefs d'œuvre de la marque, et authentique sportive auréolée de gloire en compétition.





l'Islamisme

Dernière volonté d'Hitler ?



On a retrouvé le testament du Fürher dans les poussiéreuses archives du KGB. Enquête romancée entre nostalgiques du 3eme Reich, Islamistes et conspirationnistes.

Vous avez lu « Le da Vinci Code » et peut-être êtes-vous également un fan de Tom Clancy, à qui l'on doit une multitude de romans d'action et d'espionnage très documentés ? Imaginez maintenant que Tom Clancy ait utilisé sa plume habile, son érudition et sa capacité d'inoculer un suspense pour pondre un thriller ésotérique à la « Code de Vinci » mais en plus palpitant et définitivement mieux écrit.

Cela donne « 88 », le quatrième roman du réalisateur de documentaires et reporter de guerre Pierre Rehov qu'il fut urgent de retrouver le temps d'un entretien.

Avec « 88 » votre dernier roman qui fait suite à Ted, il semble que vous tentiez d'apporter un message, ce qui n'est pas toujours le fait de ce type de littérature. Quel est-il ?

Si j'avais réellement un message à apporter, il exprimerait ma révolte contre la soumission aux dictatures, qu'elles soient du fait des hommes ou de l'idée qu'ils se font du divin. Tout en ayant la conviction qu'il existe un être supérieur incommensurable, que Spinoza assimilait aux lois de la nature, je suis profondément hostile au

concept selon lequel il se mêlerait du destin des hommes, distribuant récompenses et punitions à « ses » créatures alors qu'il leur a accordé le libre arbitre. Cette contradiction est une aberration qui continue de conduire aux pires excès, car je ne connais rien de plus épouvantable que la bigoterie et de plus méprisables que ces individus qui s'arrogent le droit de représenter le « Créateur » sur terre et en profitent pour imposer leur morale à géométrie variable.

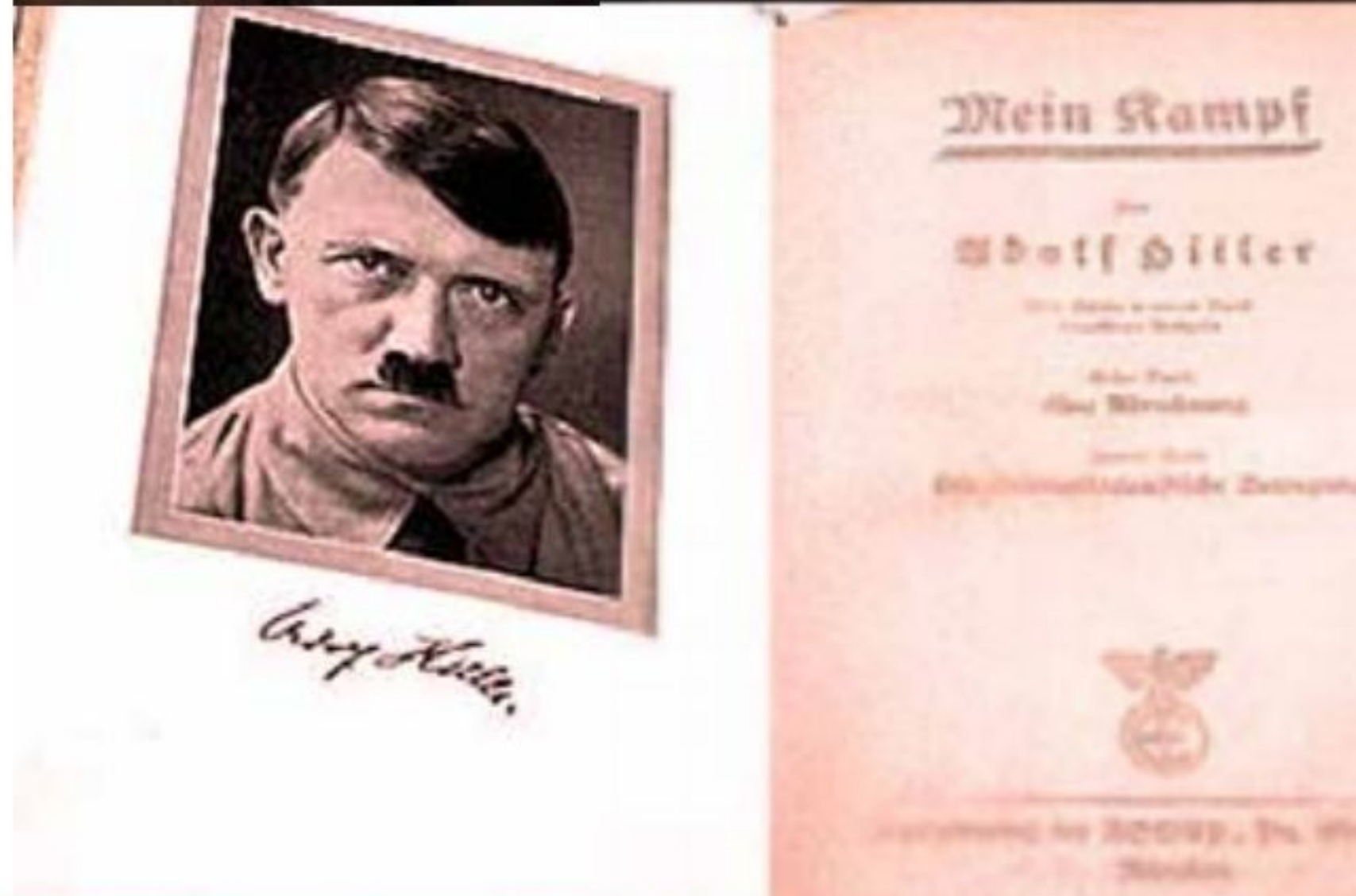
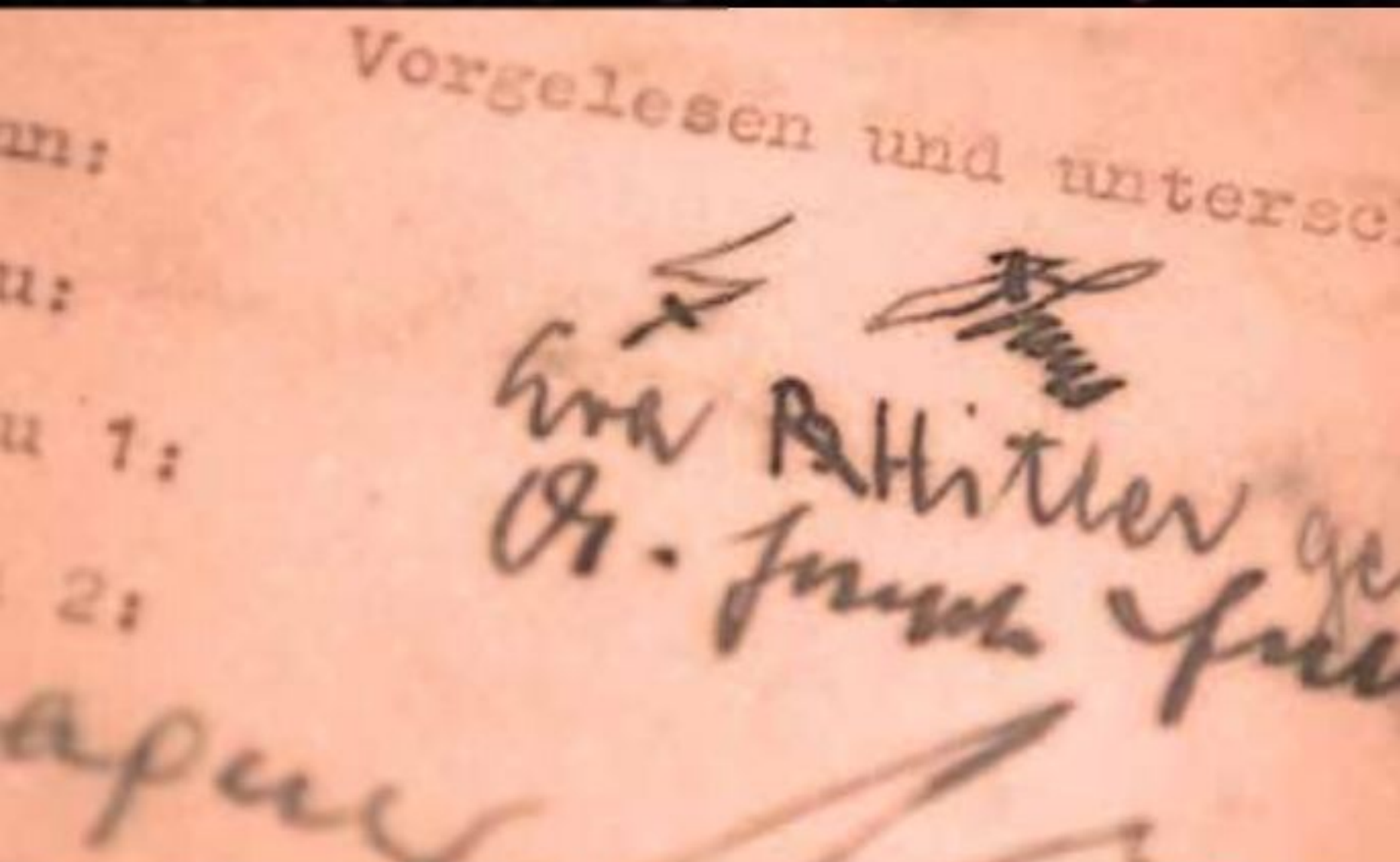
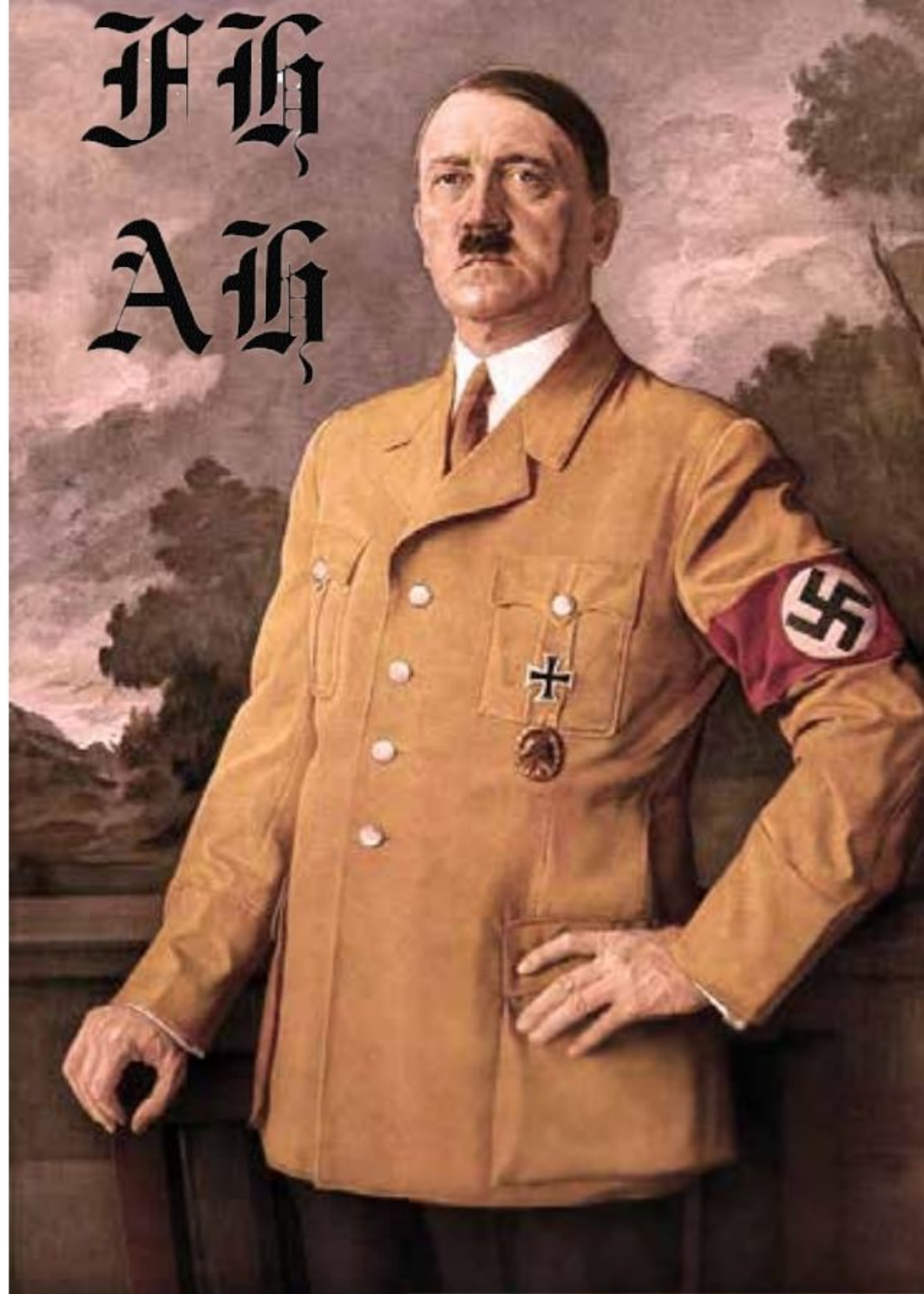
J'avoue qu'après avoir lu quantité d'ouvrages sur la question, notamment les recherches fascinantes du docteur Ian Stevenson, j'ai fini par me convaincre que, si l'âme existe, elle voyage de corps en corps. Autrement dit, j'aurais tendance à croire à la réincarnation, au Gilgul Neshamot, qui est, tout de même, l'hypothèse d'une vie après la mort la plus répandue.

Dans Ted, j'ai voulu expliquer la psychopathie d'un Ted Bundy par le karma. Il s'agissait pour moi de revenir à l'idée kabbalistique et hermétique que ce qui est « au-dessus est comme ce qui est en dessous » symbolisé par

l'étoile de David. Je me suis donc attaqué au « macrocosme » de la folie meurtrière stalinienne en opposition au « microcosme » d'un tueur en série. Bundy, dans mon roman, serait la « réincarnation » d'un professeur de physique quantique envoyé par erreur au Goulag dans les années trente et revenu se venger d'une femme qui aurait participé à sa déchéance. Ce n'est évidemment qu'un prétexte pour décrire deux univers différents, deux systèmes différents, et y retrouver le Mal sous ses diverses facettes.

C'est encore au Mal que je me suis attaqué dans « 88 » en ayant recours cette fois aux techniques du thriller et du roman d'espionnage. Comme vous le savez, au cœur de « 88 » se trouvent les recherches nazies sur la réincarnation au Tibet dans les années trente et j'imagine un testament secret d'Hitler retrouvé par hasard dans les archives du KGB qui donnerait la clé de son retour sur terre. J'ajoute que l'hypothèse de réincarnation est donnée chaque fois en filigrane et non imposée au lecteur, car le doute subsiste, après des mil-







liers de témoignages relatifs aux vies antérieures, entre réincarnation et mémoire génétique. Les deux sont des explications possibles des phénomènes que je décris dans mes romans.

Alors que l'on parle beaucoup d'islamofascisme et d'islamnazisme en France, ces expressions restent un tabou pour beaucoup. Vous n'hésitez pourtant pas dans votre roman à rappeler les relations amicales entre Nazis et Islamistes pendant la deuxième guerre mondiale.

Je fais la distinction entre société musulmane et société islamiste, car il existe heureusement une multitude de pays, tels le Maroc et les Emirats, où une forme de libéralisme s'est développée bien qu'ils se réclament de l'Islam. La différence fondamentale vient du fait que ces pays musulmans ouverts et modérés n'ont pas un ensemble de lois pénales découlant directement de la charia. Dès lors qu'un pays a fondé ou qu'un gouvernement souhaite fonder son système juridique sur cet ensemble de textes qui définit aussi bien les relations entre hommes et femmes que les punitions à appliquer aux criminels, il ne peut imposer la charia qu'à travers une structure fasciste.

Sur le plan purement historique, il faut se souvenir que l'Allemagne n'était pas colonisatrice et que les peuples regroupés dans les frontières dessinées par les accords Sykes Picot après l'éclatement de l'Empire Ottoman, trouvaient en l'Allemagne nazie un allié naturel contre l'Angleterre et la France. On se souvient du Grand Mufti de Jérusalem, Hadj Amine Al Husseini, un antisémite obsessionnel qui a participé à la Shoah et donné nais-

sance au concept de nation palestinienne pour contrer le sionisme. Ses buts étaient doubles : à la fois exterminer les Juifs du Moyen Orient, et il comptait sur Hitler pour l'aider dans cette tâche, et se démettre du joug anglais, bien qu'il ait été nommé à sa fonction par la Grande Bretagne.

Les exemples ne manquent pas de complicité entre Nazis et Musulmans pendant la deuxième guerre mondiale, ne serait-ce que la mise en place d'un gouvernement nazi en Irak, dirigé par Rachid Ali Al Gayiani et défait par les anglais en 1941. A la fin de la guerre, nombre de nazis se sont réfugiés en Syrie et en Egypte, parmi lesquels l'abominable Alois Brunner, devenu un ami personnel de président Bashar Al Assad, ou le SS Johann Von Leers, ami du Grand Mufti, qui s'est réfugié en Egypte après avoir fui en Argentine et s'est converti à l'Islam sous le nom d'Omar Amin. On le retrouve aux côtés de Nasser, jusqu'à sa mort en 1965, et comme soutien du FLN algérien.

Bien plus récemment, vous avez le cas du neo-Nazi Devon Arthur, meurtrier de ses deux amis et co-locataires à Tampa en 2017, également converti à l'Islam 7 ans plus tôt sans pour autant renier son affiliation à des groupements nazis américains. Ce qui a pu attirer un jeune « paumé » comme Arthur vers l'Islam, ce n'est évidemment pas la religion en elle-même, mais sa forme radicale. Il s'agit là, encore une fois, de nihilisme associé au culte du surhomme. Liberté totale pour moi qui suis petit, faible et complexé, grâce à un système qui me permet de dominer encore plus faible, autrement dit ceux qui n'y appartiennent pas.



Et côté Nazis ? Est-il vrai qu'Hitler avait une profonde sympathie pour les Musulmans ?

Pour en revenir à l'Allemagne Nazie, il faut savoir que, par exemple, Himmler avait deux livres de chevet dont il ne se séparait pas : Mein Kampf et le Coran. Selon Albert Speer, architecte du Reich et confident d'Hitler, le dictateur avait une grande admiration pour ceux qu'il appelait « les Mahométans ». Il regrettait même que Charles Martel ait freiné leur conquête et que la France ne soit pas devenue un pays musulman. Toujours dans l'entourage d'Hitler on retrouve Sebottendorf, le fondateur de la société Thulé - un groupe d'illuminés et de provocateurs politiques passionnés d'occultisme qui a inspiré Hitler après la première guerre mondiale. Sebottendorf, qui avait passé sa jeunesse à Istanbul, était un adepte du soufisme et un admirateur du mouvement des Jeunes Turcs, responsables du génocide arménien.

Certains de ces faits historiques m'ont permis de bâtir la trame plausible de « 88 » qui est, je tiens à insister sur ce point, un roman, un thriller, et donc une fiction. De plus, une grande partie de l'action se déroule en Indonésie, un pays musulman de 200 millions d'habitants dont le gouvernement lutte ardemment contre l'application de la charia dans certaines régions, notamment Sumatra, où une organisation terroriste islamiste, le GAM, a longtemps sévi.

Comment conciliez-vous vos activités de reporter et celles d'auteur de roman ?

Au cours de mes activités de reporter j'ai été amené à rencontrer de nombreux terroristes, que ce soit dans les Territoires Palestiniens, dans les prisons israéliennes ou en Irak. J'ai été frappé par l'ampleur du lavage de cerveau qu'ils avaient subi alors que, certains, n'étaient pas forcément mauvais à la base. Le but de cette manipulation au sein d'une culture oppressive est de déplacer la dualité « bien-mal » loin de l'éthique au





profit d'un dogme absolutiste. Ce qui a conduit, par exemple, un candidat au terrorisme suicide de 16 ans à me dire avec ferveur que sa mère aurait été heureuse s'il avait réussi sa mission pour rejoindre ses 72 vierges car il n'avait jamais bu d'alcool ni touché une fille, ce qui faisait de lui un homme pur digne d'être choisi.

Ces rencontres m'ont fait longuement réfléchir au fonctionnement du fascisme et par conséquent de sa branche extrême qu'est le nazisme.

Sur le plan physique, j'avoue que je préfère me retrouver devant une page blanche dans le confort de mon appartement plutôt qu'en zone de conflit avec 20 kgs de casque et de gilet pare-balles à porter. Mais au niveau psychologique je considère mes deux activités comme indissociables. Le grand auteur américain Normal Mailer, dont j'étais un grand admirateur et que j'ai eu l'honneur de rencontrer, m'a confié au cours de notre entretien que l'écriture se nourrissait d'adrénaline. Je confirme. Si je reste trop longtemps loin du terrain, j'ai l'impression que mon imagination se tarit.

Dans votre roman, certains découvriront une dimension souvent méconnue du nazisme, ses relations avec l'occultisme. Est-ce une réalité qui devrait être plus souvent mise en avant par les historiens ?

Dans les années soixante-dix, un livre de Louis Pauwels et Jacques Bergier, « Le matin des magiciens » est devenu un best-seller mondial en exposant pour la première fois au grand public la face ésotérique du nazisme.

Ont suivi une multitude d'ouvrages, plus ou moins fascinants, surfant sur une mode qu'ils venaient de créer. Je citerai l'excellent « Hitler et les sociétés secrètes » de René Alleau, « Le nazisme, société secrète » de Werner Gerson, l'incroyable « Lance du Destin » de Trevor Ravenscroft ou encore « Hitler, médium de Satan » de Jean Prieur. Tous d'énormes succès en librairie. Mais celui qui m'a plus inspiré, car il tombait précisément dans la thématique que je comptais développer dans « 88 », c'est « Opération Shambhala » de Gilles Van Grasdorf. Shambhala est une contrée mythique située quelque part au Tibet, dont, selon Himmler et son « Ahnenerbe » (un institut de recherche sur les origines de la race aryenne) les aryens seraient issus. Leur but était d'élaborer les fondements de l'idéologie nazie, qui, il faut le rappeler, trouve ses sources dans la Société de Thulé. Le svastika en était le symbole, repris par Hitler qui s'en est inspiré pour dessiner de ses propres mains le drapeau nazi. Des expressions telles que « Sieg Heil » ont été générées par la Thulé, dont les membres étaient tous des antisémites viscéraux, obsédés par la Franc-Maçonnerie qu'ils compaient éradiquer.

Dès que l'on ouvre le chapitre des relations entre nazisme et occultisme, il n'y a quasiment pas de limite aux découvertes qui peuvent être faites.

Hitler était né catholique, mais souhaitait remplacer le christianisme, religion des faibles, par une forme de paganisme inspiré des Vikings, le Wotanisme. Il croyait en la réincar-

nation, et pensait avoir été Tibère dans une autre vie. Himmler, de son côté, se prenait pour la réincarnation de Henri l'Oiseleur, père de Oton, premier empereur germanique. Il est à noter qu'en 2016 a été retrouvée l'intégralité de la bibliothèque du chef de la SS dans un entrepôt près de Prague. 13000 ouvrages, dans toutes les langues, uniquement consacrés à l'occultisme et la sorcellerie. Le château de Wewelsburg, acquis par Himmler en 1933 pour y abriter le centre de formation de ses SS, était avant tout un lieu « ésotérique » de par sa configuration, au cœur duquel les cérémonies les plus délirantes, mêlant sorcellerie et sadisme, tenaient lieu de phase d'initiation.

Mais, pour avoir lu « 88 » vous savez que la trame imaginaire se base sur un testament ésotérique d'Hitler qui aurait été retrouvé dans les archives du KGB, celui-ci annonçant son retour sous une forme particulière que je ne révélerai pas ici pour ne pas spolier.

88 est le titre de votre roman. Pourquoi ?

Ce nombre est le signe de ralliement secret des néonazis que mon roman condamne évidemment. La lettre H est la 8ème de l'alphabet. Les deux H sont l'acronyme de « Heil Hitler ». Mais le 8 a aussi un bien plus beau sens, qui va davantage dans celui de mon roman, puisqu'il s'agit du chiffre de l'infini.

Je pars du principe que l'on ne peut dénoncer sans d'abord exposer.





Michel Haddi : best of

Tout au long de sa carrière, Michel Haddi shoota les plus grandes légendes, de Kate Moss à David Bowie, de Halle Berry à Cameron Diaz et Johnny Depp. Son travail a été publié dans le top magazines du monde entier : Vogue (États-Unis, Royaume-Uni, Italie, France, Espagne, etc.) Harper's Bazaar, GQ, Vanity Fair, Interview Magazine, Playboy et bien d'autres. Son livre «Anthology - Legends» est une bien intéressante rétrospective couvrant quatre décennies de glamour, de mode et de cinéma. Moteur.



Michel Haddi, né le 6 décembre 1956 à Paris est un photographe de mode qui exerce depuis les années 1970. Il est aussi éditeur, illustrateur, réalisateur, acteur et professeur. Il est connu pour avoir photographié des célébrités hollywoodiennes.

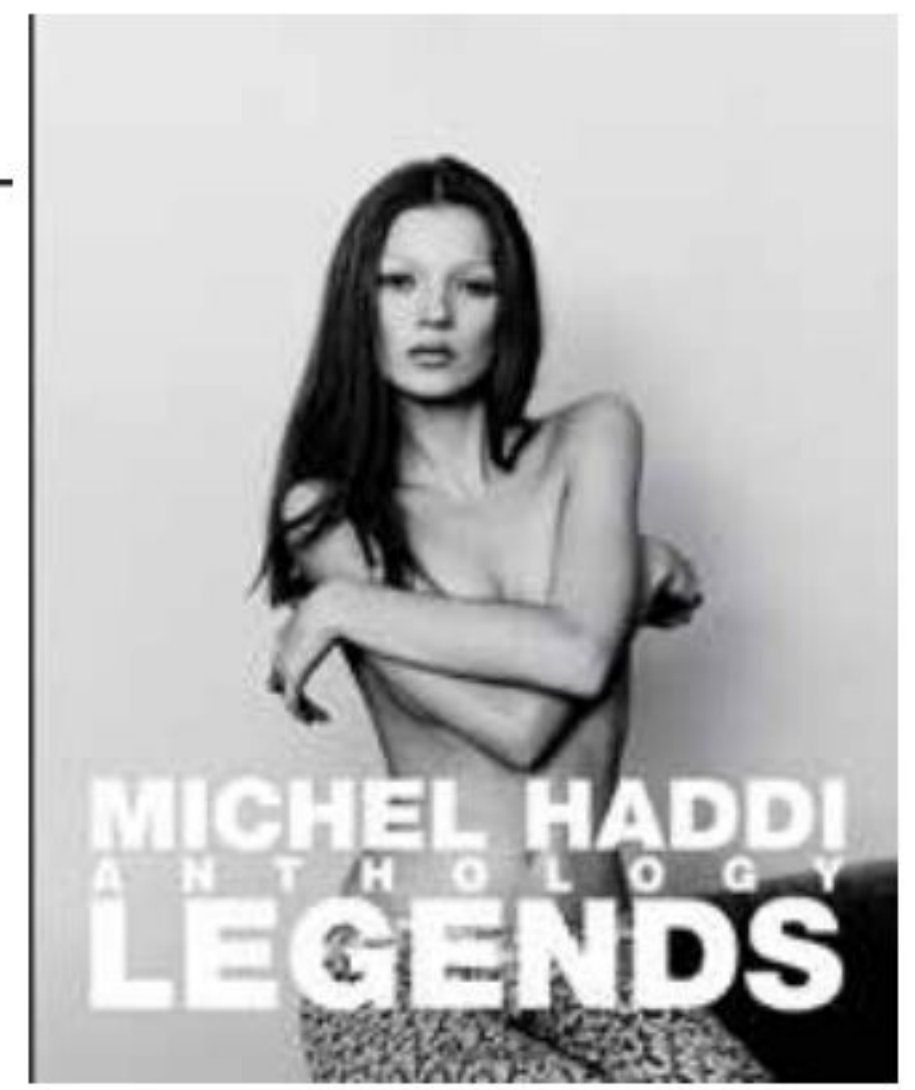
Sa mère, qui travaille dans un grand hôtel parisien, lui ramène des exemplaires de Vogue. À dix-huit ans, le jeune Michel est marqué par une photo d'Helmut Newton faisant la couverture du magazine. À l'époque, il travaille le soir, comme serveur chez Maria, un restaurant gay de la rue du Maine où toutes

les stars du moment viennent manger. Le week-end, c'est comme veilleur de nuit qu'il travaille, à l'hôtel des Bains, rue Delambre.

Son rêve est de partir de Paris et devenir photographe. Il comprend très vite qu'il a besoin d'argent et quitte Paris en 1976 pour l'Arabie saoudite pendant trois mois en tant qu'électromécanicien. Il y fait des trafics en tous genres pour arrondir ses fins de mois puis il part en Iran pour la construction d'un barrage que la révolution de Khomeini interrompra.

Il commence sa carrière en tant qu'as-

sistant du photographe Ben Lee. Il rencontre des publicitaires et rédactrices de mode, passe du temps avec le monde du showbiz notamment dans le club privé le Zanzibar. Michel décroche son premier job : il fait des tests avec de jeunes mannequins, parmi lesquels Gail Elliot, avec qui il décrochera son premier shooting pour le Daily Mail. 1980, Michel Haddi ouvre un studio à Rosebury avenue. Il rencontre Victor Herbert, qui deviendra son mentor, et le fera connaître dans le milieu de la mode. Première parution dans le magazine GQ américain.



Michel Haddi Anthology Legends
Yuri & Laïka

KATE MOSS FOR BRITISH GQ New York 1991



La même année, de retour sur Paris, ses photos sont publiées dans Jardin des Modes et Dépêche Mode mais Michel à travailler pour Vogue.

Fin 1981, rencontre du directeur de création de Vogue Hommes, Herve Ollitaut Bernard qui lui offre une série de dix pages. Naît une collaboration de dix ans avec ce magazine, basée sur des reportages, des séries de mode et des portraits.

En même temps, Michel Haddi s'aperçoit que les magazines italiens sont les meilleurs en Europe ; il se rend chaque mois à Milan jusqu'à ce qu'à son entrée

au Vogue Italia. 1986, Franca Sozzani et son équipe qui s'occupent des magazines les plus modernes d'Italie « Lei » et « Per Lui » lui commandent chaque mois des photos pour ces publications.

1989 : New York. Michel travaille pour Vogue, Mademoiselle, Esquire, Details et Interview. Une série de photos de Kate Moss qu'il réalise pour la chaîne de magasins Bloomingdale's est alors diffusée sur les vitrines de la chaîne à travers tous les États-Unis sur une cinquantaine d'écrans par vitrine. 1992 : il s'installe à Venice Beach. Il y photographie plusieurs acteurs dont Cameron

Diaz ou Clint Eastwood.

Il photographie en exclusivité pour Première toute la relève du cinéma français (plus d'une centaine d'acteurs) à Paris sur des échafaudages...

To be continued...



CAMERON DIAZ Vogue Hommes magazine Venice Beach California 1993





DJIMON HOUNSOU & PATSY KENSIT
Interview magazine Los Angeles 1992





DEBBIE HARRY British Vogue London 1994







DAVID BOWIE Interview magazine The Peninsula Hotel Los Angeles 1993





JANA RAJLICH Vogue Hommes New York 1994

Culte

Nicoletta est tendre et brutale, candide et ironique, triste comme le blues et gaie comme le rock. «La seule blanche avec une voix de chanteuse noire », dixit son ami Ray Charles sort un livre sur ses 50 ans de scène et c'est un événement. Portrait par son grand ami Simon Collin.

Par Simon Collin

Peu importe les paroles, une chanson de Nicoletta est une page blanche, on écrit dessus des poèmes, des fragments d'autobiographie, on colorie selon sa fantaisie en clair ou en obscur, on efface si l'image vue a supplanté l'image rêvée et très vite le réel se dilue en fabulation. Elle a mis des mots, des sonorités, des rythmes et une gestuelle appropriée sur nos fringales de vie syncopée et buissonnière. De *Mamy Blue* à *Fio Maravilla*, ses tubes ont traversé les générations en météore, zébrant ses ciels variables de chansons comme Rimbaud semait des cailloux sur les routes de ses songeries. Victor Hugo disait de la musique que c'est du bruit qui pense, n'importe quoi, chez Nicoletta, c'est de la magie qui pleure.

«On ne joue pas avec toi car ta mère est folle » lui disait-on à l'école. «Ma mère était déficiente mentale, elle avait le cerveau d'une petite fille de 8 ans, je lui ai appris à écrire, je lui faisais faire de la copie, je lui faisais dire tutu, titi, toto, tata... Vers 13,14 ans c'est moi qui suis devenu sa petite maman ». Comme tout un chacun, elle se construit par ses infirmités et elle comprend que le bonheur et le malheur sont frères jumeaux : ils restent petits ensemble ou grandissent ensemble. On pense à la phrase de Valéry en pleine guerre: « Le vent se lève, il faut tenter de vivre », ou encore à la légendaire et cynique réplique murmurée par Orson Welles dans la cabine de la grande roue de Vienne :

« En Italie, pendant les trente cinq

ans de règne des Borgia, il y a eu la guerre, la terreur, des crimes, du sang versé, mais cela a donné Michel Ange, Leonard de Vinci et la Renaissance. En Suisse, il y a eu l'amour fraternel et cinq cent ans de démocratie et de paix et qu'est ce que ça a donné? La pendule à coucou. » L'étroite voie de notre ciel passe toujours par la volupté de notre propre enfer et nous avons besoin de minutes autant que d'aurores.

Conçue sous une vigne un 14 juillet d'un père inconnu «A 8 ans, ma petite marraine, la boulangère du village me dit -tu sais, celui-là, dans la maison d'en face, c'est ton père. Le lendemain matin je croise cette silhouette et lui dit bonjour. Il m'a répondu une chose merveilleuse: -Et merde ! » En une phrase, elle avait tué le père ! Ce père qui avait conduit un certain Sigmund Freud à inventer la psychanalyse, un certain Arthur Schnitzler à devenir le plus aigu des romanciers viennois, un certain Franz Kafka à écrire dans une lettre fameuse un réquisitoire passionné qui ne parviendra jamais à son destinataire. Résister aux fantômes, c'est devenir soi-même.

Elle grandit dans une France de l'angélus de Millet, France de clochers, de chaumières et de calvaires de pierre truffés de crucifix semés aux carrefours des chemins, émanation des villages, des champs et des plaines, extrêmement lente, aux longues pauses et mélodies insaisissables, d'une beauté irréaliste qu'on saisit par la fenêtre d'un train,

de derrière une meule quand les moissonneurs ont coupé la dernière gerbe...

Après le collège, elle suit des cours de dessin à l'école des ingénieurs textiles de Lyon pour devenir dessinateur en soieries. Elle fait le mur pour aller danser le rock'n roll et est renvoyée chez les bonnes sœurs. «J'ai raté ma fugue pour une raison de dénivellement auvergnat... tu cours, tu crois qu'il y a un autre versant et non tu te pètes la figure, ma copine s'est cassée la cheville ». « Ma grand mère se bat pour que je quitte cet endroit et me fait inscrire comme interne au château de Brecourt un an pour devenir secrétaire ». Dans ce décor exalté par Cézanne, précisé par Zola, banalisé par tant de lieux communs, sa jeunesse avait conjugué les ambitions les plus déraisonnables, au futur simple. La neige avait fondu sur les volcans, le printemps approchait, son cœur allait retrouver sa liberté et à défaut de sens, la vie avait une saveur. Elle était devenue cette jeune femme impétueuse, incertaine, invivable sans doute mais qui au moins ne doutait pas d'avoir du destin dans sa besace.

«Je suis arrivée à Paris, je me suis fait déposer au Flore puis j'ai été vestiaire au king's club et je remplaçais le disc jockey » Mais par le ruissellement de sa poésie et de sa voix, Nicole réenchante ce monde pourrissant, déserté par la grâce et l'innocence. C'est la découverte abrupte que l'humanité est animalité, que l'homme est mauvais dans son essence. Mais aussi par delà la

tristesse sourde, existent ces moments de grâce éblouissants, de désespoir et d'érotisme, cette sensation unique d'un voile opaque qui se déchire, cette lumière comme un laser trouant les ténèbres : bref, cette révélation soudaine de ce qu'est la vie, ces saloperies et ces épiphanies, ce fumier sur lequel éclosent des orchidées miraculeuses ...

« Une nuit, au king's club, j'ai croisé Richard Bennett, le directeur artistique de Nino Ferrer qui me présente au bras droit de monsieur Barclay »
« J'ai chanté Loving you d'Elvis. Il n'en croyait pas ses oreilles. Immédiatement il m'a fait signer un contrat de six mois avec une succursale de Barclay. »

Enfant, elle se rappelait souvent cette petite phrase insolente qui avait hanté sa jeunesse : « *Tout est possible* ». Elle voulait faire de sa vie une chevauchée impromptue sur une route dont les horizons se dévoilent à mesure. La vie comme une aventure et non comme un projet collectif emmitouflé dans une somme de droits acquis, la liberté comme une ivresse et non comme concept, le bonheur comme prise de guerre, le désir à la pointe de l'épée, l'aventure toute nue, toute crue, et ce désir d'êtreindre l'histoire avec une majuscule. Elle avait ce goût de cendres dans la bouche, pas les

cendres du passé, mais les cendres à venir d'un incendie qui n'est pas encore allumé.

« Mai 1965, sort mon premier 45 tours, le succès fut immédiat, 60 000 ventes en quelques semaines, avec Mireille Mathieu, nous marquons le grand retour des chanteuses à voix » D'octobre 67 à mars 68, Nicoletta fait la première partie d'Adamo, avec un autre débutant, Michel Fugain. « Adamo m'a appris à respecter les gens, à m'asseoir, à faire des dédicaces » C'était une morale de l'action, un traité du style, une façon d'appréhender les choses de la vie en harmonie avec un héritage. Il y a chez les grecs un autel dédié au dieu inconnu, c'était une précaution pour ne pas froisser un Dieu de passage auquel on n'aurait pas pensé, eh bien cet autel aurait pu être construit par Adamo. Beau voyage de bringues, sur les routes françaises, à l'aurore de jours nouveaux. Nicoletta aimait cette tournée par cette familiarité douce qui s'insinue entre les choses : le pays dont nous faisons partie, c'est d'abord ce paysage usé, ces mots qui ont beaucoup roulé, cette aisance suprême à se retrouver au coin d'une rue, au coin d'une phrase, au coin d'un souvenir.

Nicoletta fait la première partie de Johnny. On pourrait dire de lui que bien que mort, il a conservé son

spectre et du fond de son urne, il gouverne encore nos âmes.

« Johnny m'a appris à monter sur scène, à quitter la scène, ça me rappelle la phrase de Brel : cherche pas les bravos, trois salut ça suffit » « Dès que j'arrivais, le public scandait son nom avec une telle force que je perçois encore l'écho de cette foule en délire dans mes oreilles :

Johnny! Johnny ! Johnny ... » Durant les concerts, les filles hurlent comme on hurle à quinze ans, elles aiment cette chanson des désirs à leur crépuscule, cette véhémence qu'insuffle le rythme, ces appels au carnage, ces fringales de paroxysme, ces invitations à la fugue. Elles brûlent comme des torches dans la nuit zébrée d'éclairs par les coups de gueule et les coups de reins. Et d'un coup le ciel noircit, les nuages dérivent, le tonnerre rugit : c'est la phase vocale d'un rock avant le déluge instrumental.

« Les radios ne voulaient même pas d' » « Il est mort le soleil ». Une nuit Ray Charles, rencontré à Montréal, ayant les mêmes agents que moi, m'appelle pour la reprendre et la chanson est traduite en 140 langues » « Il m'emmène dans les bars à jazz, les gens le touchaient et l'appelaient genius ; tous les taxis avaient peur et aucun ne s'arrêtaient ; on marchait une copine et moi avec chacune Ray Charles dans un bras en manteau



turquoise de cuir d'astrakan ».

Le diable n'est jamais bien loin, on imagine cette légende fascinée par des voyous à la gueule d'anges déchus, attirée par les bas-fonds comme si son exigence de pureté intellectuelle et morale ne pouvait fleurir que dans la boue. Marcher avec Ray Charles : divaguons un peu L'air est tiède, le jazz frelaté, mais on déambule sous la dentelle des balcons, quelque chose de deep south flotte encore, on cueille des lambeaux de négritude, ici des esclaves agricoles psalmodiaient la musique la plus originale depuis Palestrina - ce grégorien de la Mississippi River qui du rag au rock pérennisa les mystères de la brousse et les litanies de notre Moyen Âge.

1983, Bernard Lavilliers désespère de trouver une choriste avec qui marier sa voix pour *Idées Noires* « *D'emblée j'adorais mais je me dis: si tu mets ta grosse voix là-dessus tu vas fracasser la sienne. Très rapidement, je trouvai la solution en sautant une octave dans ma partie musicale et, ô miracle, ma voix devint fine et légère car elle était en voix de tête* » Le succès fut immédiat : 1 million d'exemplaires. Commence alors une amitié avec cet explorateur des confins et des frontières, autant à travers le temps qu'à travers l'espace, chevaucheur de chimères, conquistador de l'inutile, qui ne marche qu'aux conditions délirantes, toujours à courir sur les toits du monde, avec l'ombre de Nicoletta pour seul parachute. Et

toujours cette envie d'être ailleurs, implacable, tenace comme une lésion, les atlas grands ouverts, de s'en aller loin, toujours plus loin, d'effacer ses propres traces, de telle sorte que nul ne vous rattrape ou ne vous retrouve, d'oublier, de se faire oublier, d'immobiliser le cours inexorable du temps, d'être à soi seul une unique lumière dans la nuit, dans le chaos de l'humanité, jusqu'à ce que d'autres se rallument.

Son appartement a fait office de garçonnière pour Alain Delon, après sa rupture avec Nathalie. « *Quand je reviens, la concierge me dit oh Monsieur Delon alors ... elle était bien la petite blonde, la petite brune, la petite rousse.* »

C'est Casanova, un séducteur qui connaît des succès, mais aussi de nombreux échecs, un amant qui fait l'expérience du plaisir, du bonheur, de la passion partagée, mais aussi du dédain, de la trahison, de la douleur ; c'est un infidèle qui aspire à la constance, un cynique tendre, un écorché vif toujours encombré de nouvelles amantes et tourmenté par la nostalgie de ses amours évanouis, un cavalcadeur plein d'énergie vitale, un être humain, trop humain, qui dévore les contradictions et qui, de cette existence incohérente, scandaleuse, a tiré les films les plus mythiques.

« *J'ai été mariée 3 h avec Maurice Ronet chez Castel, on a fait le mariage avec les éloges des camarades, puis les griefs ...* » « *Moi je l'ai vu en mai 68, le whisky à la main, les CRS*

avec leurs casseroles, en costume trois pièces sur les barricades hurlant «Vive le Général ! Vive la République».... que dire de ce suicidé perpétuel, condottiere désabusé, tué deux fois par Delon, feu follet (seul film meilleur que le livre) passionné par l'OAS, les chants grégoriens, Dominique de Roux et les varans de Komodo. Mon ami Jean-Paul Enthoven résuma merveilleusement le personnage : « *Observez-le : félin, il s'amuse par une nuit chaude, traverse Paris au volant d'une belle voiture, séduit tout le monde, déguste le meilleur de sa vie -, et pourtant, ne verra pas l'aube du jour suivant* ».

« *En 1995, je décidai de bousculer ma carrière et d'opérer un virage à 180 degrés : partir sur les routes avec une chorale de gospel à travers les églises et les cathédrales de France* » Se soumettre à cet instinct universel qui nous promet un surcroît de bonheur dans la contemplation des étoiles. Apprendre à les allumer. Dieu sera au rendez-vous, ou pas, mais c'est en convoitant un Graal que l'humain épure son cœur, fertilise son âme et cesse de tourner autour de son nombril comme un cheval de manège. Poser l'échelle de ses désirs et monter là-haut, là-bas, dans cet éther bleuté dont le plus trivial souffre secrètement d'être exilé. Quand sonne l'angelus, la France des clochers regarde le ciel, et les étoiles qui s'y allument ne sont pas de chez nous mais d'une contrée sans frontières, accessible à tous les mortels. Encore faut-il des clochers pour que ces épousailles du sol et du sens soient fécondes.

Comment résumer 45 millions de disques vendus ? Elle a tout connu, tout regardé, au long des continents, avec ses yeux intrépides et ce toucher subtil qui laisse pourtant glisser entre ses doigts le sable du temps. Autant de chansons de Nicoletta, autant d'égéries dégustées, effleurées ou rêvées, autant d'ambitions déçues, d'exaltation qui tournait court, autant de pages blanches pour écrire de nouveaux poèmes sur la trace des anciens, autant de paysages colorisés à sa guise sur la carte d'un sud mirobolant. Quand elle entonne *Mamy Blue*, un autre moi s'instaure, venu de je ne sais où, un moi de soul qui sème et récolte ses émotions propres.





Je dois partir avant minuit mais j'ai du temps pour un petit coup rapide.



PLAYBOY

THE RIT AC E

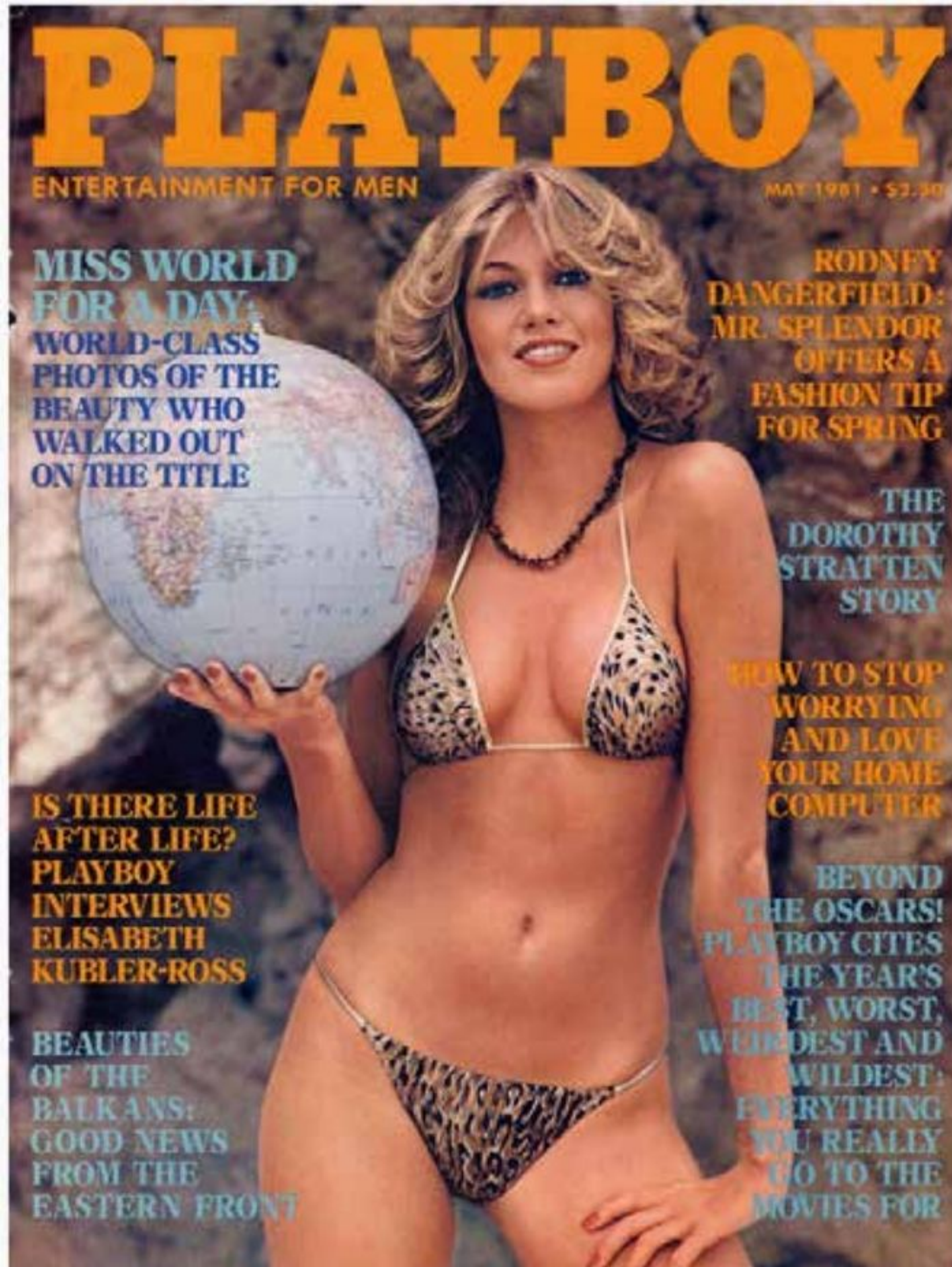
20's

90's

80's

70's

60's



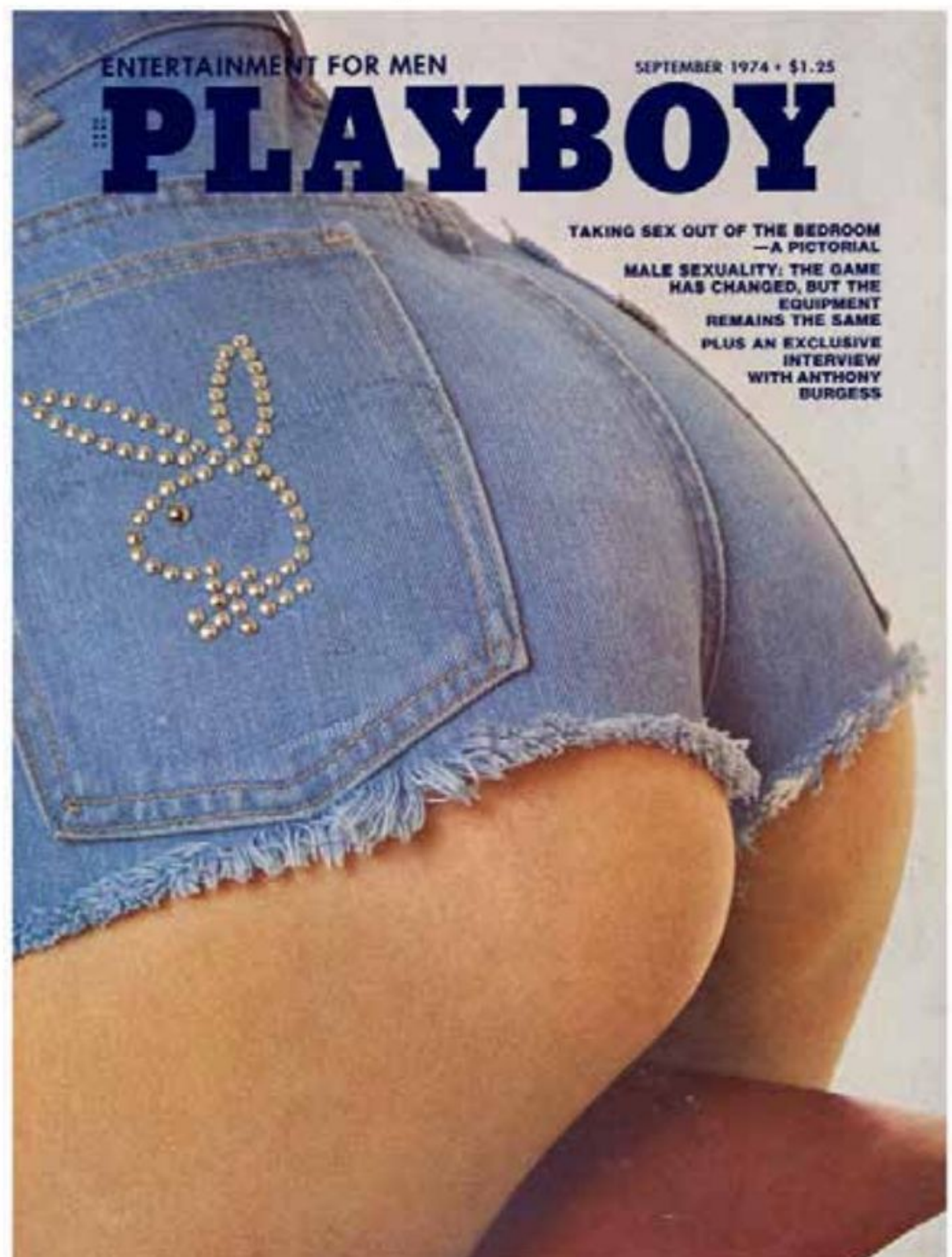
Mai 1981



Janvier 1989



Décembre 1979



Septembre 1974

Alain Finkielkraut

Aujourd'hui, la France « rentre » de vacances. Pourquoi s'en aller ? Pourquoi faire des voyages ? Pour mieux revenir mon enfant. Nous ne prendrions pas tant de photos, nous n'écririons pas de journal de bord, si nous n'étions, au fond, des retouristes : anxieux, jusque dans nos équipées les plus folles, de capitaliser les anecdotes, affairés à entasser les impressions singulières, stockeurs d'inédit, dragueurs méticuleux du jamais vu... Visiteurs pépères ou aventuriers, nous préparons notre rapport, et l'objectif de la caméra, c'est, en nous, l'œil exigeant, insatiable de ceux qui sont restés.

Je reviens des Etats-Unis : le touriste américain se reconnaît, dit-on, à son mauvais goût ostentatoire. Ce qui trahit, à l'inverse le Français, c'est sa réserve, sa discrétion et surtout sa vigilance. Son T-shirt, il le rehaussera d'un petit foulard, son blue-jean sera soigneusement délavé, effiloché pour faire bohème, moulant pour sculpter le corps. Tout petit, le Français a été formé à cette croyance: l'habit fait le moi. Les boutiques américaines ont un rayon « européen » où l'on vend ces pantalons-miracles qui vous donnent la même allure svelte, que vous pesiez vingt tonnes ou quarante kilos. Majoritairement, néanmoins, les Américains préfèrent s'habiller large. La minceur n'est pas la seule silhouette acceptée. On sacrifie mal encore la commodité à ce que nous nommons l'élégance. On veut être bien, plus que beau. Ce qui fait du Quartier Latin et des campus américains deux univers incomparables.

La même population jeune arbore apparemment les mêmes fripes, mais, chez nous, la rue est un espace d'examen, alors que là-bas, c'est un regard léger, dépourvu de sanctions que les êtres semblent poser les uns sur les autres; nombreux sont ceux qui ne jouent pas le jeu, et que les injonctions de la mode n'ont pas su toucher. D'où la conclusion de certains imbéciles : l'Amérique, et plus particulièrement ses campus, sont déssexualisés.

Un espace sexué en France, c'est un espace pétrifié où, chacun dans son coin, on se compare, on s'évalue, on se suppute, on se met des notes. A Berkeley, au contraire, c'est la fluidité des contacts qui déjoue la méchanceté des yeux. Le café, par exemple, n'est pas un lieu d'observation: c'est un lieu d'échange. On commande au comptoir, et, sa tasse à la main, on va s'asseoir à une table déjà occupée (le plus souvent, elles le sont déjà

toutes). Et puis, il y a les fameuses « parties ». Ce sont des moments de socialisation intense, et imprévisible, car les inconnus attirés par la musique, le buffet, ou la came, se mêlent toujours aux invités. Mais les parties ne sont qu'un indice : l'Amérique, de façon générale, est un pays de rites et de traditions. Ce constat, je n'étais pas préparé à le faire : on me l'avait tellement rabâché que les Américains formaient un peuple sans racines... Or, c'est précisément sur ce continent neuf qu'ont lieu les commémorations les plus nombreuses, et qu'elles sont le plus célébrées. Halloween, fête des sorcières : les enfants font du porte à porte, vous disent la phrase rituelle — « treat or trick » — et si vous ne « traitez » pas en leur donnant des bonbons, ils vous jettent un mauvais sort; Thanksgiving, repas familial au menu invariable, qui rappelle l'arrivée des pionniers; St Patrick Day, fête irlandaise importée qui se célèbre

dans les bars ou les pubs; le 4 juillet, fête de l'indépendance, etc.

Certes, notre calendrier aussi a ses jours de fête; mais ce ne sont plus que des jours fériés. Nous convertissons systématiquement le moment de la célébration en temps du congé. Nous n'avons plus de rites : nous avons des vacances. Nous sommes des amnésiques hantés par le prochain week-end. Le capitalisme américain a commercialisé les fêtes; notre civilisation leur a substitué cette pratique nouvelle : faire le pont. Il faut beaucoup de résignation pour reporter le désir de bonheur sur la seule période du congé, pour n'attendre de vivre que dans le moment éphémère où la vie s'arrête; nous avons adopté le mot de Rimbaud — « la vraie vie est ailleurs » — qui est la devise du tourisme.

Il manque, en France, pour appréhender les événements, cette catégorie commode que tous les Américains utilisent couramment : la décennie.

On dit partout les « fifties », les « sixties », les « seventies ». Et chaque période est pourvue d'un caractère propre. Ce découpage permet de saisir entre la France et les États-Unis, une convergence importante : les années 70 signalent le retour du moi, le grand come back de la subjectivité. On dissocie désormais ce qu'on s'acharnait, il y a moins de dix ans, à mettre en rapport : l'expérience personnelle et le contexte historique, le vécu et le politique, la conduite et la situation. Le moi, après des fiançailles tumultueuses, a divorcé du monde; ils semblent poursuivre désormais des chemins séparés. La décennie précédente subordonnaient, par exemple l'amour à la sexualité et ne parlait du désir qu'en termes doctrinaux. Aujourd'hui la passion retrouve droit de cité.

Roland Barthes, le difficile, est sur la liste des best-sellers pour avoir réhabilité l'amour fou. Aux États-Unis, de multiples gourous proposent à une

clientèle de plus en plus considérable des voyages organisés au cendré du soi. Les Américains se passionnent pour leur psyché, et Allen Ginsberg, dans les lectures publiques qu'il fait de ses poèmes, s'excuse de s'être laissé détourner de l'essentiel et d'avoir voulu politiser l'existence.

L'Occident parle aujourd'hui à la première personne du singulier, la vie privée s'affirme, le « je » s'expose et cesse délibérément de s'excuser. La phrase type des seventies commence par : mon trip c'est... Suivent alors, au choix : les carottes biologiques, le retour à la terre, la montée à la ville, l'accumulation d'argent, la vie de bohème. Plus d'exclusive sur les contenus ; désormais le moi se justifie par lui-même. Voici venu le joli temps des feelings.





L'alcool se cuit aussi

*L'art et la manière de consommer
vos meilleurs alcools sans jamais
boire un verre*

Par Honoré Bostel



Jadis, probablement en des temps meilleurs, des magazines spécialisés dans la cuisine donnaient aux maîtresses de maison fortunées des recettes pour qu'elles puissent se débarrasser de leurs « restes de caviar ».

Notre propos est bien différent, il s'agit de ne plus s'encombrer de bouteilles d'alcool, à moitié pleines ou à moitié vides selon que l'on est optimiste ou pessimiste. En fait, il faut délibérément utiliser autrement les alcools qui complètent heureusement toute «vinothèque» sérieuse. C'est donc à un changement de goût, et à des possibilités multiples de variations que nous vous incitons. Pendant des années, mon ami Marc Doelnitz, un curieux, cherchait un livre de cuisine aux alcools. Se pouvait-il que cet ouvrage n'existât pas ? Il faudrait alors combler ce gouffre absolument, me disait-il.



Je n'étais guère convaincu par ces fantaisies, quand on lui conseilla un jour une recette de carottes Vichy, un plat au four exquis où, il faut bien le dire, la rasade de fine champagne qui entrait dans sa composition était pour beaucoup. Cette recette peut être consultée dans un des meilleurs ouvrages de cuisine qui ait jamais existé, l'« Ali Bab », ou le « Babinski », comme on voudra.

J'étais convaincu, persuadé. L'alcool pouvait rehausser le goût des mets les plus simples. On reproche souvent à ceux qui « ont un verre dans le nez » de ne pas s'alimenter. Désormais, avec cette utilisation différente des bouteilles, l'alcool se mange. On pourra donc redoubler de convivialité et ne pas seulement trinquer avec des verres, mais aussi avec des plats. On se souvient du charmant ouvrage d'Alphonse Allais : « Le capitaine Cap, ses idées, ses breuvages... » Désormais, on pourra ajouter... et ses assiettes.

Les recettes ne sont pas des contes de fées. On ne transforme pas chaque jour des potirons en carrosses. A chaque renseignement correspond une proportion, certes, mais surtout il faut, en cours de préparation, goûter. Je crois que c'est indispensable car, malgré les progrès techniques, aucun ustensile ne fait la cuisine à lui seul.

Ce qui manque dans notre Hexagone (petit), ce ne sont pas les jeunes chefs intrépides, mais des « mères » qui veillent au grain. C'est dommage qu'on ne puisse plus vraiment faire ses classes de « cuistot » dans des familles où l'on mange bien, particulièrement en province et dans des fermes de certaines régions, je songe à la Chalosse. Assembler les morceaux d'un puzzle, ce n'est pas faire de la cuisine, pas plus que la poésie n'est le fruit ambigu d'un dictionnaire de rimes : la transparence ne s'apprend guère. L'alcool facilite toutes démarches. C'est un viatique. On l'utilisera donc raisonnablement. J'ai donné deux mesures inédites : la topette, qui correspond sensiblement à un verre à liqueur, et la rasade qui, elle, équivaut à un bon demi-verre ballon. Voilà donc nos deux « capacités » magiques. Nous ne tomberons ensuite dans aucun excès. Qui n'a connu le triste exemple de cuisiniers suicidés au champagne, de peintres cubistes au vermouth, de demi-mondaines à l'anisette, de rudes

maçons au guignolet-kirsch, de dramaturges au « Mandacu » !

Un révérend père jésuite qui portait un nom prédestiné, le père Taverne, écrivit ces quelques mots au XVIII^e siècle qui, je le crois, absoudront encore ceux qui forceraient vraiment la dose (« L'important, c'est la dose ». Louis Amade) : « Il n'y a aucun mal à s'enivrer si on le fait pour sa santé et non par volupté ». L'ivresse sur ordonnance du médecin, donc, ne serait pas criminelle, selon l'éminent docteur Poivrot (un grand poète lui aussi).

Voici donc, classées par catégories d'alcool, quelques recettes dont seule la simplicité risque de dérouter les apprentis sorciers.

CUISINE AU PASTIS

Melon au pastis. Coupez un melon de Cavaillon en deux. Enlevez l'intérieur. Epépinez-le. Remplissez le creux de pastis. Laissez macérer au frais pendant deux heures. Servez avec des petites cuillers.

Fromage de brebis au pastis. Ecrasez à la fourchette dans un bol un fromage frais de brebis que vous malaxerez avec de l'huile d'olive et une rasade de pastis, jusqu'à ce que vous obteniez une pâte onctueuse. Tartinez alors de grandes tranches de pain de campagne grillées.

Crème caramel au pastis. Battez, séparément, dix jaunes d'œufs et dix blancs d'œufs. Dans une terrine caramélisée, versez, sans les mélanger, les œufs, un litre de lait tiédi, 2 rasades de pastis. Aromatisez avec une belle gousse de vanille de Bourbon et quelques grains de gros sel. Faites cuire trois-quarts d'heure à four doux, au bain-marie. Servez quand la terrine est refroidie et a passé une demi-heure au réfrigérateur.

Do- (ou Dau-) rade en papillote. Achetez de toutes petites dorades, écaillez-les, videz-les, ou faites faire ces premières opérations par un poissonnier complaisant. J'en connais un, vous pouvez vous recommander de moi. Il s'appelle Nicolas Engels (sans Marx). Il travaille avec sa mère. Il est très doux. Vous le rencontrerez du mardi au vendredi au marché du passage Berryer (le grand orateur) qui donne à la fois sur la rue Royale

et la rue Boissy-d'Anglas - un endroit, j'insiste, à connaître en priorité. Introduisez, si vous le pouvez, dans le ventre des do - ou dau - rades des gousses d'ail non épluchées et trois rasades de pastis. Badigeonnez les dorades d'huile d'olive. Posez-les sur des feuilles d'aluminium. Salez, poivrez. Enroulez. Mettez à four doux (thermostat 6) trente minutes environ. Et maintenant, priez !

CUISINE AU WHISKY

Marmelade d'oranges. Pour égayer votre petit déjeuner, versez une ou deux rasades de whisky dans un pot en grès de marmelade d'oranges. Remuez et laissez macérer trois jours. Succès assuré, surtout si vous prenez votre petit déjeuner au lit avec un chat roux.

Le sandwich du bookmaker. Dans une poêle ou un creuset en fonte, faites revenir à l'huile de pépins de raisins ou de tournesol 250 g de steak haché (dans la hampe), avec 4 oignons violets, finement hachés eux aussi. Laissez dorer les oignons. Pénétrez-vous de cette symphonie inoubliable... Découpez des petits pains en deux. Versez une rasade de whisky dans le poêlon. Faites réduire. Trempez vos tranches de pain en fredonnant, si vous vous en souvenez : « Trempe ton pain, Marie, trempe ton pain, Marie dans la sauce... » ce qui sera de circonstance. Ce genre de « connaissance » est en général bien accueilli par ceux qui vous côtoieront. Dans une certaine mesure, cela allège la préparation, donc la fait beaucoup mieux passer... Garnir vos « sandwiches » de viande et d'oignons, comme s'ils revenaient des îles (Sandwich, bien sûr) à côté de l'île Jambon. Quelques gouttes de sauce anglaise, mais oui, ne rechignez pas, j'y tiens. Enveloppez dans un journal hippique de la veille, par exemple. Mettez les sandwiches dans la poche droite (ou gauche) d'un waterproof usagé. Si vous avez la fièvre du jeu, la viande continuera à cuire dans votre imper. Mangez par toutes petites bouchées. Mâchez bien... du calme... « Quiet and peaceful ! »

Mince meat (qui n'est pas mince). Dans une grande terrine, mélangez bien 125 g de graisse de rognons de bœuf haché, 100g de raisins de



Smyrne, 100 g d amandes pilées, 50 g de figues sèches hachées, 50 g de zeste d'oranges confites hachées, 50 g de zeste d'oranges hachées, 350 à 400 g de pommes reinettes épluchées, épinées et coupées en gros morceaux, 150 g de sucre roux, une bonne pincée de muscade râpée, 1 pincée de poivre rouge, 1 cuiller à café de cannelle en poudre et 1/2 cuiller à café de clous de girofle concassés. Ajoutez 1/2 litre de scotch et 1/4 de litre de whisky irlandais. Mettez-le dans une terrine. Passez la terrine au four 1 heure. Mettez de côté pendant 3 semaines. Vérifiez chaque semaine l'absorption du liquide et ajoutez quand la terrine est trop sèche une rasade de whisky et une rasade de sherry, l'une après l'autre. On peut laisser le mince meat et le conserver au frais pendant un mois. Ce délai passé, le mettre au réfrigérateur. Ne pas l'oublier !

CUISINE AU CALVADOS

Omelette de Pennedepie. Entre Vasouy et Criqueboeuf (Calvados) approximativement, vous rencontrerez certainement Roger Viel, le maraîcher du coin. C'est un charmant garçon qui se lève très tôt, alors son premier casse-croûte a lieu vers 8 heures du matin. Dans une poêle, faites cuire une omelette avec un bon morceau de beurre salé. Garnissez la face interne de marmelade de pommes de jardin. Flambez avec tout ce qu'il vous reste de Calvados. Frottez-vous les mains. Réchauffez-vous à la flamme. Ça sentira un peu comme l'air au buffet de la gare de Lisieux quand on attend le Caen-Paris (en italien : Campari).

Coquilles Saint-Jacques. Lavez et désablez les coquilles une par une sous un robinet d'eau courante. Enlevez le noir. Escalopez les blancs en les séparant des coraux que vous ferez sécher sur du papier. Faites mariner les blancs 20 minutes dans une préparation composée de jus de citron et d'une rasade de calvados. Dans un faitout, faites fondre vos échalotes, surtout sans les faire dorer. Ajoutez les blancs escalopés. Remuez à feu vif en rajoutant le reste de la marinade. Faites-la réduire. Introduisez les coraux. Puis 5 minutes plus tard, 300 g de crème. Salez. Poivrez de 3 tours de moulin, une pincée de Cayenne en poudre. Laissez à petit feu 10 minutes. Servez avec du riz (le complet est

fort indiqué). On peut employer avec succès un plat en Pyrex. Nous avons peut-être oublié une gousse d'ail soigneusement concassée.

CUISINE AU MARC

Joue de boeuf à l'arlésienne. Découpez la joue de boeuf en petits carrés, en enlevant la muqueuse. Faites revenir dans de l'huile d'olive avec 2 carottes coupées également en dés. Salez. Donnez deux tours de moulin à poivre. Ajoutez 4 gousses d'ail concassées. Versez une rasade de marc de Provence. Faites chauffer et réduire 10 minutes. Arrosez de bandol, cassis ou côtes-de-provence blanc, à hauteur de la joue. Faites cuire 5 heures. Laissez reposer. Refaites cuire une heure le lendemain. Servez chaud.

Boeuf en daube des côtes du Lubéron. Prenez un kilo de gîte coupé en morceaux égaux. Faites-les larder ou lardez-les en leur milieu, puis faites mariner 48 heures dans un mélange de vin rouge (une bouteille de côtes du lubéron ou du ventoux), de thym, de laurier, de poivre moulu, de 10 grains de coriandre et de 6 oignons hachés finement en les retournant souvent. Ajoutez deux rasades de marc. A la vôtre ! Dans une cocotte, faites revenir la viande dans du saindoux après l'avoir bien essuyée. Ajoutez 6 gousses d'ail concassées et 100 g de couenne de lard. Couvrez une demi-heure. Remuez. Retournez la viande. Versez la marinade. Laissez cuire pendant 6 heures à feu doux. Surveillez pour que la viande n'attache pas.

Suivez le boeuf mode de Marc. Prenez un beau morceau de culotte de boeuf bien bardée (2 kg). Laissez-le mariner 4 heures dans un mélange d'huile d'olive, 1 litre de côtes-du-rhône rouge, 2 oignons et 2 carottes coupés en rondelles, 3 tours de moulin à poivre, thym, laurier, 8 grains entiers de coriandre. Dans une cocotte, faites fondre un peu de graisse de canard. Faites dorer 6 oignons hachés. Placez également 1 pied de veau et 4 couennes. Essuyez votre morceau de bœuf. Déposez-le. Arrosez-le de deux rasades de marc de Bourgogne (pom-mard). Au bout d'un quart d'heure, couvrez avec la marinade. Laissez cuire 4 heures. Peut se déguster froid après une nuit au réfrigérateur.

CUISINE AU KIRSCH

Toasts aux champignons. Coupez en dés 200 g de jambon « San Daniele » et 200 g de champignons. Faites cuire à petit feu dans 50 g de crème fraîche. Salez et poivrez au Cayenne. Faites consciencieusement réduire jusqu'à complète évaporation de votre liquide. D'autre part, poêlez au beurre 8 tranches de pain de mie. Arrosez-les avec 2 rasades de kirsch. Etalez la crème de jambon et les champignons. Tartinez vigoureusement. Saupoudrez de fromage râpé (parmesan) et faites dorer 3 minutes dans le four.

CUISINE A LA VODKA

Dans les années soixante, aux Champs-Élysées, existait un restaurant russe, le Yar. Le maître d'hôtel, très grande Russie, arrosait ses brochettes de vodka. C'étaient de véritables torches vivantes qui arrivaient sur la table. Comme on lui demandait un jour ce qu'était le boeuf Strogonoff, il répondit : « La même chose que veau Strogonoff, mais boeuf » Par la suite, on l'appela chez les intellectuels « le père Laconique »

CUISINE AUX LIQUEURS

Confiture de vieux garçons. Dans certaines contrées, on appelle ce mélange de fruits le « fouzitout ». Tapissez le fond d'une jarre en grès de sucre en poudre. Versez tous vos fruits rouges. Recouvrez d'armagnac très jeune, à peine adolescent, ou même d'armagnac blanc. A chaque apparition de fruits, selon la saison, recommencez l'opération en veillant à ce que le niveau de l'alcool soit au niveau des fruits les plus hauts. Coupez les gros fruits (poires, pêches) en morceaux. Attendez, si vous le pouvez, l'hiver pour servir. On peut mettre en bocaux seulement pour 3 semaines. Sans cela le verre éclate.

Macédoine de fruits pour grandes personnes. Faites macérer 48 heures des tranches d'oranges dans du curaçao. Des grains de raisins dans de la fine champagne. Des cerises dans du marasquin. Des quartiers d'ananas dans du kirsch. Des prunes dans du rhum. Des fraises et des framboises dans du cognac. Disposez les fruits bien répartis dans des coupes. Servez très frais. Eloignez les enfants. Invitez vos camarades de régiment. Chantez !

TOUVAIS

PAR JEAN-CHRISTOPHE FLORENTIN / ILLUSTRATION TINI

L'histoire vraie d'un aristocrate de très bonne famille (prince pour être précis, rien que ça!), à peine âgé de 30 ans, devenu richissime par le vol. Rentier et fier de l'être, un culot monstre... Voici la confession complète de Charles-Edouard. Un exemple à ne pas suivre.

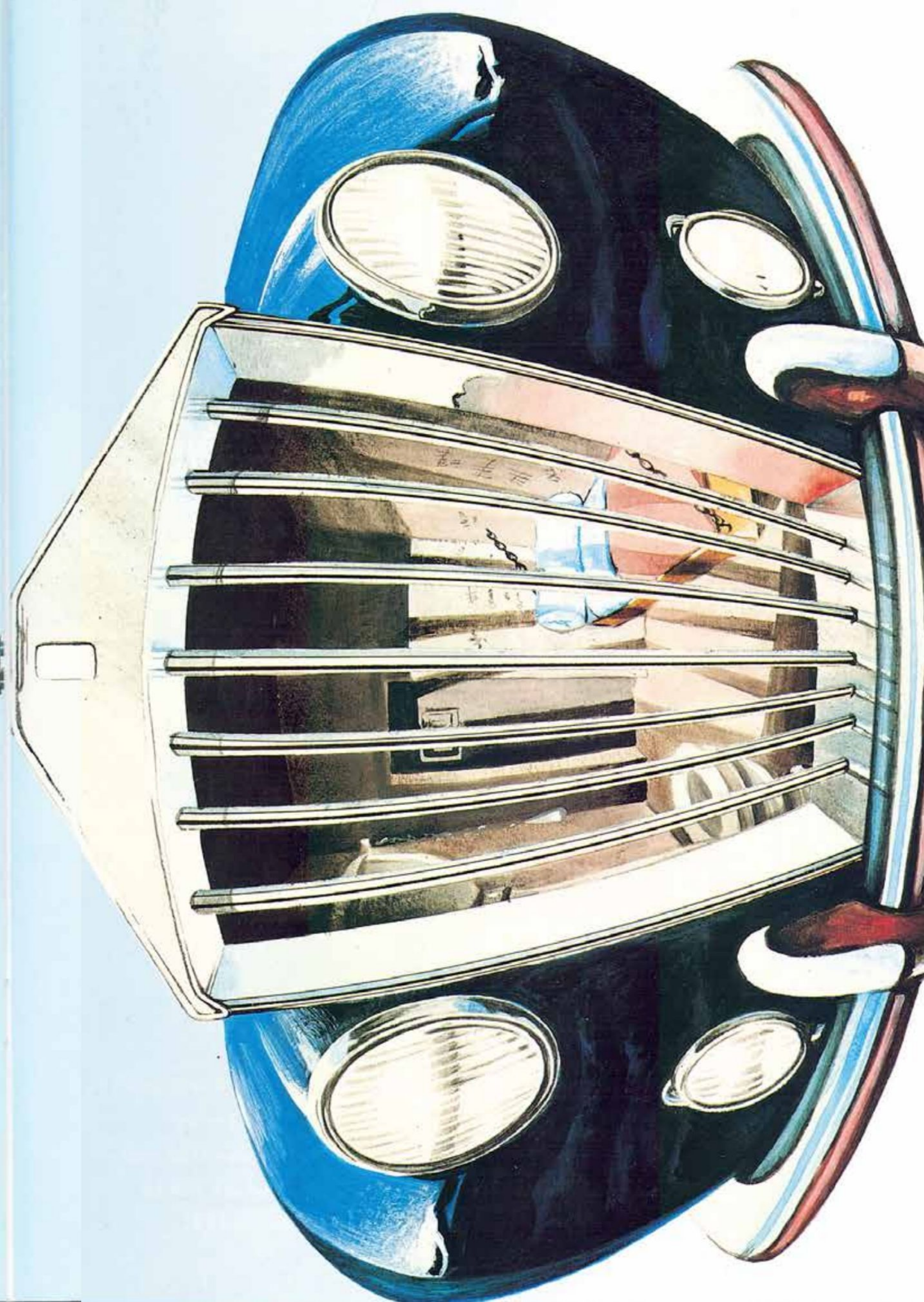


- Bonjour Monseigneur. Alors comme ça, on est devenu milliardaire grâce au vol, comme vous le proclamez ?

- Milliardaire en anciens francs. En euros, il faudrait vraiment être balèze. En francs CFA ! Là oui, je suis milliardaire ! En ce moment, je suis en train de préparer l'escroquerie du siècle. C'est supposé me rapporter 120 millions d'euros. A dix ou vingt millions près... Cela fait maintenant un trimestre que je suis dessus avec deux avocats. C'est vraiment une affaire grandiose venant d'une opportunité que j'ai saisie.

- Comment démarra votre carrière de milliardaire ayant assis sa fortune sur la malhonnêteté ?

- Au Prisunic de la rue des Belles Feuilles dans le XVI^e arrondissement ! Je voulais les voitures qui étaient vendues avec les bouteilles d'huile Lesieur et ma mère ne consommait pas cette marque. Il fallut bien que je commençasse à faire voleur ! Après, le pli étant pris, il ne restait qu'à perfectionner ma technique pour progresser. Notez bien que j'avais tellement l'air d'un ange que personne ne se méfiait.





Après, j'ai piqué des trains électriques à l'époque où la Samaritaine et le BHV étaient moins surveillés qu'aujourd'hui. Quand tu arrivais un peu chics, fils de famille débarquant du XVIe, on ne faisait même pas attention à toi. Il fallait être très rapide, ne jamais trainer dans les rayons. Il faut toujours prendre simultanément deux exemplaires de la même chose pour, en se relevant, en placer adroitement un sous son bras pendant que l'on repose l'autre pour qu'au cas où, on remarque bien que l'on remet gentiment dans les rayonnages... J'allais dans les Carrefour où je volais tout et rien : des chaussures pour un ami, des outils... Ce qui est aujourd'hui amusant c'est que ce garçon est notaire et cherche à oublier son passé, comme beaucoup d'anciens voleurs de famille. J'en connais un autre qui est banquier à l'Européenne de Banque, l'ancienne Banque Rothschild. Ce gugus-là s'était même fait tirer dessus par les flics. Tu le verrais aujourd'hui : chevalière armoiries, très chic, cher monsieur Machin, baise-main et tout le tremblement. C'est assez insensé. Il a juste été condamné pour recel. Il s'était fait tirer dessus au Club Med après un casse. Il fait maintenant de la gestion de fortune...

Après, j'ai fait des cambriolages. Cette période démarra après un procès injuste qu'on a fait à mes parents. J'ai voulu les venger et pour ce faire, on est allés déménager la personne qui avait fait le procès avec la complicité de deux amis. Après notre passage, il ne restait rien. On a revendu les babioles mais pas les toiles de maîtres qui sont encore stockées à l'étranger. Elles sont trop connues, elles ont trop de valeur. Il faut attendre la prescription trentenaire. Il vaut mieux être patient que se faire gauler... Si on s'était fait choper après ce cambriolage, on faisait les gros titres des journaux : il y avait le fils d'un général et un autre, un prince dont je ne citerai pas le nom. Qu'est-ce qu'on était excités : on avait embarqués le coffre-fort qu'on avait fait tomber dans la rue tellement il était lourd. Quand on l'a mis dans la voiture, elle ressemblait à un hors-bord. Finalement, il ne contenait que cinq francs suisses et des papiers qu'on a brûlés.

On a ensuite fait une dizaine de casses. C'était facile et élégant entre gens bien élevés. On s'assurait que le propriétaire n'était pas là. Ça se passait toujours bien, il n'y a jamais eu de problème : on débarquait toujours avec nos chevalières. On arrête toujours beaucoup

plus facilement des mecs zonards que des gens chics. J'ai même fait une fois un cambriolage en Roll's. Je n'avais que ça comme voiture ce jour-là ! C'était follement amusant de garer la Roll's, en sortir le pied de biche pour prendre la caisse d'un magasin.

– Comment se déroule un bon cambriolage ?

– D'abord on entre, puis on visite. Là, on sélectionne ce qu'on va emmener, on fait un inventaire, une évaluation. Ensuite on décroche, on range tout : tableaux, objets d'art, tout ce qui a de la valeur et qui nous plaît. Pas les meubles, c'est trop encombrant. Après on range dans des valises ou dans des couvertures qu'on trouve sur place. On y va avec le minimum de matériel. En cas de problème, ils ne peuvent rien trouver de suspect dans la voiture. Une partie du butin est ensuite stockée via la valise diplomatique dans un pays lointain hors communauté européenne, où elle est ensuite dispatchée en voiture.

C'est amusant de garer la Roll's, de sortir le pied de biche et de prendre la caisse d'un magasin

Un jour, plutôt un soir, on passait en voiture avec un copain avenue Georges Mandel. On s'est dit : «Tiens, si on allait faire un cambriolage ?». Alors, on s'est arrêtés et on est entrés par une petite fenêtre de la salle de bain dans un appartement pris au hasard, donnant sur un rez-de-chaussée. On a embarqué plein de belles choses. Simplement pour prouver que c'est très facile à faire et que ça ne nécessite aucune préparation. Il faut simplement avoir la certitude que l'appartement est bien vide. Juste une précision sur la valise diplomatique : une valise diplomatique n'est pas une valise mais des caisses qui partent en avion sans passer pas les douanes. Il faut simplement connaître quelqu'un qui en bénéficie. Là-bas, on stocke ce qui n'est pas vendable en France, les choses les plus repérables. J'ai donc encore une véritable fortune qui dort à l'étranger.

– Et après les cambriolages, de l'argent qui rapporte gros, sympa et rigolo ?

Une anecdote ?

– Dans les années 80, le fils du patron de la boîte qui m'employait m'avait fait une réflexion désagréable, déplacée et méprisante. Je lui avais dit : «ça, mon petit père, tu ne l'emporteras pas au paradis, je vais te foutre une amende !» On lui a dévalisé son stock d'appareils photo. J'ai été soupçonné, ainsi que plein d'autres, mais ils n'ont jamais su d'où cela pouvait venir.

– Et les cabines-téléphoniques prématurément arrachées à notre affection comme vous l'expliquâtes à la télé chez Decahavanne ?

– J'ai commencé cette activité quand j'ai compris qu'il suffisait de posséder une seule clé pour ouvrir toutes les cabines téléphoniques françaises. Il a donc fallu que je démonte une serrure pour faire l'empreinte et fabriquer une clé «universelle». Ce ne fut qu'une simple formalité : j'ai refait en un quart d'heure une clé avec la complicité d'un ami spécialiste. Après, ce n'était pas compliqué : quand j'avais besoin d'argent, au lieu d'aller au distributeur Carte Bleue, j'allais à la cabine téléphonique. Dès qu'il me fallait 1 000 ou 5 000 Frs, merci France Télécom. Le problème, c'est que j'avais le fric en monnaie, des pièces de un ou de cinq francs. Les sports d'hiver, c'était là où il y avait le plus d'argent dans la mesure où les gens téléphonaient loin. Tout en pièces de 5 francs. Je faisais en moyenne 1 000 Frs par cabine. Quand je partais à la neige, je ne prenais jamais d'argent sur moi puisque j'en trouvais sur place. J'allais à Monaco changer l'argent au casino. C'est d'ailleurs là que je me suis rendu compte que j'avais affaire à des enfoirés qui me piquaient du fric en m'en rendant moins que j'en avais apporté !

Un jour, je partais en Normandie séjourner chez un ancien ministre de l'Intérieur et je n'allais quand même pas me passer de faire les cabines du chemin sous prétexte que j'allais chez ce gugus. J'étais dans une cabine avec une nana très bcbg et on voit les flics passer. Je me dis : «Houlala ! on va refermer avant qu'ils viennent nous voir !» On ferme la cabine, on se rend vers la voiture, une Porsche. Je prends le sac de fric pour le mettre à l'arrière. Sous le poids des pièces, le fond du sac craque et la voiture se retrouve tapissée de pièces. On était sous un réverbère dont les pièces réfléchissaient la lumière. C'était une catastrophe ! Les flics arrivent. Dans ces cas-là, il faut y aller au culot. Je leur dit : «Bonjour messieurs, vous tombez bien, je suis



un peu perdu, je dois me rendre chez Monsieur Machin à tel endroit, c'est un ami...» Les flics : «Ha ! Bien sûr, bien entendu...» C'est passé comme une lettre à la poste, ils m'ont aidé et tout. Il m'est arrivé une histoire pas mal non plus à Saint-Raphaël. J'étais en train de vider une cabine. Manque de pot, elle était piégée, directement reliée au commissariat. Je ne m'aperçois de rien, comme d'habitude je prends l'argent calmement. J'étais avec une nana très chic et la Porsche garée devant la cabine. Les flics arrivent, pinpon à fond les balais. Discrets, quoi... La fille qui m'accompagnait me dit : «Tiens, la police!». Je referme et impossible de retirer ma clé, coincée dans la serrure. Les flics arrivent. La nana prend le combiné et feint d'achever une conversation : «Oui, très bien merci, au revoir !» Pendant ce temps, j'avais toujours la main sur la clé que je parviens enfin à récupérer au prix d'efforts insensés. On sort de la cabine. Là, les flics vérifient si tout est bien fermé, ils voient que oui, puis me questionnent : «Vous n'avez vu personne?» Je leur file le portrait robot de ceux qu'ils n'aiment pas : «Un grand noir avec une casquette parti par là-bas !»... Les flics sont logiquement partis en courant d'un côté et moi de l'autre...

– Mais les cabines hors service devaient être peu attrayantes pour vous ?

– Effectivement, chaque cabine cassée représentait un terrible manque à gagner. J'en ai de cette façon réparé des paquets vers le Forum des Halles, haut lieu du vandalisme. J'ai dû faire les cabines pendant quatre ans durant lesquels j'ai gagné de cette malhonnête façon un million de francs par an, soit quatre millions de francs lourds. J'ai placé l'intégralité de cet argent dans l'immobilier en achetant du mètre carré à 2 000 francs. Aujourd'hui, le même mètre carré vaut au minimum 12 000 euros le mètre carré.

Tout mon patrimoine immobilier est situé à Paris. Je suis aujourd'hui à la tête d'une vingtaine de millions d'euros, donc soumis, ne serait-ce que grâce à ce patrimoine, à l'impôt sur la fortune.

– Que faites-vous aujourd'hui ?

– Rien. Je suis rentier. Pas mal à trente ans.

Maintenant, je continue à piquer dans les magasins, mais c'est plutôt pour le sport que pour autre chose. Là, je viens de sortir des sonos à Auchan La Défense pour donner à des copains. A tel point qu'il m'arrive parfois d'acheter pour dix milles balles dans un magasin et d'en

sortir content en ayant piqué un truc à cent balles ; c'est la cerise sur le gâteau. J'adore piquer dans le dos des inspecteurs. Il suffit de les repérer quand on arrive. C'est assez facile. Quand je sais où ils sont, c'est merveilleux de piquer dans leur dos. «Quand on voit la police, au moins on sait où elle est dit le proverbe». Pour moi, c'est une sécurité supplémentaire de savoir où est l'inspecteur de surveillance.

– Quelles sont les qualités que doit posséder un bon voleur ?

– L'habit fait le moine et des guenilles le suspect type. Il faut donc être assez élégant pour éloigner les soupçons de soi. Il faut avoir un aplomb phénoménal et savoir jouer la comédie sans trahir la moindre émotion qui pourrait vous perdre. Il faut quand même voir les soldes d'Hermès à la Porte Maillot. C'est très drôle d'assister au spectacle de toutes ces vieilles rombières en train de se faire fouiller de fond en comble. Elles sont aussi voleuses que les loubards de la Courneuve. Il faut faire vite. Et la gueule compte pour beaucoup. Le terme «délict de sale gueule» n'est pas vain. Je serais noir ou arabe, je ne pourrais pas faire ce que je fais.

– Bon, et après ?

– Après, j'ai fait une tontine. Un jeu d'argent formellement interdit. Avec deux copains, on avait créé une association à but non lucratif. On s'était directement placé en tête de la liste et les mecs devaient nous envoyer 200 balles. Multipliés par des milliers «d'adhérents», on s'est fait deux millions chacun. L'argent est depuis cette époque bloqué sur un compte placé en Sicav auquel on n'a pas touché grâce à l'argent des cabines, en attendant la prescription de

quatre ans sur les opérations financières. Elle vient de s'achever. On va pouvoir toucher l'oseille.

– Comment vivez-vous ?

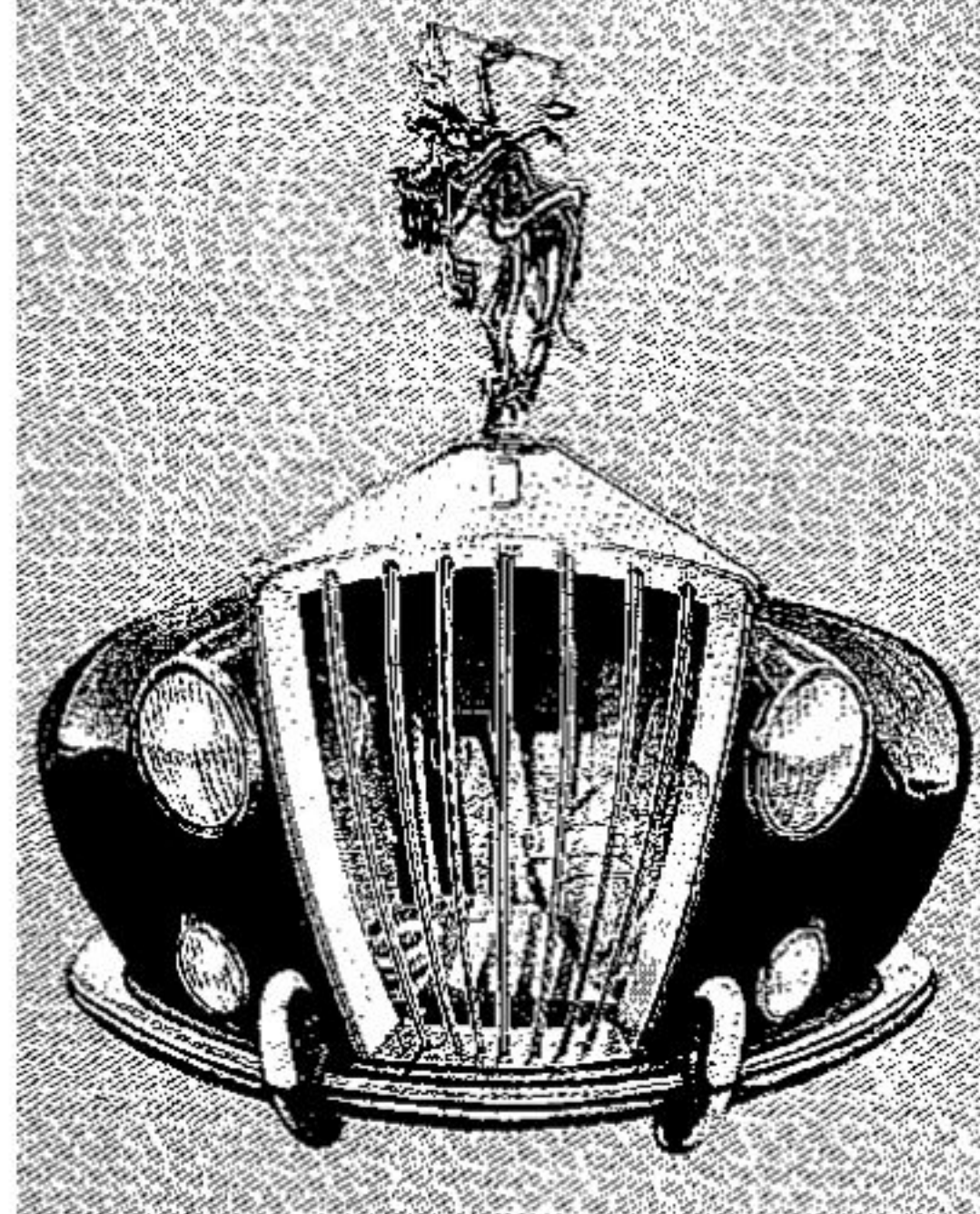
– Je ne suis pas au chômage, et je ne travaille pas pour ne pas prendre la place d'un chômeur ou d'un mec qui a besoin de travailler pour bouffer. J'ai besoin de dormir pour me reposer. Je me lève vers midi. Soit j'ai des amis qui me téléphonent, soit je m'occupe de mes affaires, de faire fructifier ce que j'ai. Je vois des banquiers avec lesquels j'entretiens de très bonnes relations. J'ai d'ailleurs une banquière avec laquelle je suis cul et chemise.

– Vous arrive-t-il de piquer chez des amis ? Autrement dit, est-il dangereux de vous inviter chez moi ?

– Jamais de la vie,

FANTOMAS

92





je ne suis pas kleptomane ! De ma vie de voleur, je n'ai jamais rien pris aux amis.

- Votre statut de prince vous a t-il déjà servi à vous innocenter, voire à vous disculper dans de mauvais coups ?

- Oui, une fois je me suis retrouvé dans une liste de suspects suite à un cambriolage. Les flics avaient présenté cette liste à la maîtresse de maison qui venait d'être cambriolée. Quand elle a vu mon nom, elle s'est écriée : « Mais vous n'y pensez pas, il est dans le Bottin Mondain ! » Alors que j'étais le pire de tous, le simple fait de figurer dans le Bottin Mondain suffisait à m'innocenter !

- Comment faites-vous fructifier le fruit de vos larcins ?

- Souvent à l'étranger. J'aime beaucoup la pierre. J'ai également quelques vieilles voitures anciennes assez sympas : Porsche, Roll's, Jaguar, Bentley... Des voitures qui sont d'ailleurs de bons placements. Elles valent aujourd'hui beaucoup plus que leur prix d'achat.

- Comment utilisez-vous ces véhicules ?

- Je vais à des rendez-vous, je vais voir des locataires, je me déplace pour des affaires, je vais me promener dans mon château à la campagne ou dans ma villa au bord de la mer. Parfois, je vais à Londres voir ce qu'il y a à acheter sur le marché immobilier.

- Combien vous reste-t-il par mois pour vivre ? Dans les 100 000 euros. Mais, j'ai des frais. Cela dit, je les minore au maximum. Tiens, là je devais ravalier un de mes immeubles. C'est fou ce que ça coûte cher. Alors, une nuit avec un copain, on a démonté un échafaudage et on l'a amené en Roll's jusqu'à mon immeuble à ravalier. Ce qui fait que je n'ai pas eu à payer l'échafaudage ! En plus, je suis aujourd'hui propriétaire de l'échafaudage que je peux relouer très cher !

- Il vous arrive donc de travailler comme tout un chacun !

- C'est une façon de parler. Et, je travaille pour moi, pas pour le compte de quelqu'un. Mais, j'aide les pauvres. Je loge des gens gratuitement. Pas dans des trucs luxueux mais ils ont tout le confort pour zéro. Il ne faut pas non plus qu'ils traînent trop longtemps dedans. Là, j'en ai un qui vient de trouver un boulot, je suis content. J'évite les parasites.

Un jour, un type passe devant une de mes Roll's. J'étais à l'arrière en compagnie d'une copine. Il ne m'avait pas vu. Et le type dit à sa nana : « Ha ! tu ne peux pas savoir tout ce que je donnerais pour faire un tour dans cette voiture ! » Alors, j'ai baissé la vitre électrique et je l'ai

invité à monter. Après, on a passé la nuit à discuter ensemble. C'était un mec manifestement pas riche. Il avait réalisé un rêve total. Il était heureux. Si tous les gens fortunés aidaient chacun un pauvre ou deux, il y aurait beaucoup moins de merde chez nous. Le problème étant de tomber sur des parasites, des pauvres professionnels, ceux qui sont contents d'être pauvres et qui ne veulent rien foutre en se disant que de toutes les façons ils seront aidés.

- OK, compris, vous n'aimez que les vrais pauvres très pauvres.

- Attention, hein, je n'ai pas du tout la mentalité « nouveau riche ». Les paysans aiment bien les gens simples, et je vais souvent à la campagne. Donc, je ne peux vraiment pas être puant.

- Au départ, vous aviez une vocation ? Vous vouliez depuis toujours être voleur ?

- Non, je voulais devenir riche puisque j'avais été élevé dans ce but.

Grâce à l'argent des cabines téléphoniques je suis soumis à l'impôt sur les grandes fortunes !

On me disait que je devais pouvoir déjeuner avec ma gardienne et dîner avec un roi, ce qui m'est d'ailleurs arrivé.

- Vous n'avez jamais eu d'ennuis avec la maréchaussée ?

- Si, avec des flics aigris, jaloux et mauvais. Tu ne fous rien, tu as une vingtaine d'années face à un flic qui ne gagne même pas 2000 balles par mois, qui voit que tu roules en Roll's ou en Jaguar : le mec devient fou et te soupçonne des pires calamités, mais jamais de celles que tu as réellement produites ! En cas d'embrouilles, il faut toujours jouer la comédie surtout dans les magasins. Jamais arrogant, plutôt malheureux : « Je ne sais pas ce qui m'a pris, je suis navré... » Généralement cela suffit à vous disculper.

- Jamais eu de pépins ? Non, mais parfois un peu chaud. Un jour, je sortais d'un grand magasin avec des bas que j'avais piqués pour une copine et le truc se met à sonner en passant le portique de sortie. L'inspecteur me rattrape

par l'épaule. Je lui dis : « Ecoutez, ce n'est pas moi, c'est la dame qui est en face ! » d'un ton très perché. Le mec : « Excusez-moi monsieur ! » pendant qu'il court chercher la bonne femme pour la ramener. Il lui fait passer le portique, ça ne sonne évidemment pas. Au moment où il réalisait que ce n'était pas elle, moi j'étais déjà loin !

- Qu'avez-vous piqué hier ?

- Des articles de bricolage : perceuse, scie-sauteuse... A chaque fois que je vais à la Fnac, par principe j'embarque au moins un disque en enlevant tout le plastique pour que cela ne sonne pas. J'ai des amis voleurs qui me préviennent ; par exemple, on m'a dit de faire gaffe au Castorama de la place Clichy, il y a un surveillant chinois particulièrement zélé. Voler, c'est finalement très facile mais heureusement beaucoup de gens n'osent pas. C'est comme ne pas payer le péage d'autoroute. Je m'arrête à un guichet, dis : « Bonjour, ça va ? C'est embêtant, je n'ai pas d'argent ! Au revoir ! » Et je fonce. Je le fais tout le temps avec la Roll's. Pour pas qu'ils puissent relever le numéro, je remonte le coffre avant de passer. En accélérant il finit par se refermer tout seul avec la force du vent ! La première fois que j'ai fait ça, je tremblais de trouille. Maintenant, chaque passage au péage est devenu un gag.

Finalement, on n'est pas plus voleurs que les hommes politiques. On l'est même moins que ces escrocs. Moi, ce n'est rien par rapport à eux. Imaginez les répercussions économiques si demain le vol n'existait plus : plus de ventes de systèmes d'alarmes, plus de serruriers, moins d'assurances, plus de flics ni de gardiens, chômage accru... Ce serait une véritable catastrophe. Plus de prisons, plus de gardiens... Une horreur à laquelle je n'ose penser ! Les voleurs sont donc indispensables à l'économie... D'ailleurs, il y a un juste retour des choses puisque je me suis fait cambrioler ma propriété et je ne l'ai pas mal pris. J'ai simplement fait en sorte d'être mieux protégé. Je suis très philosophe...

AVRIL
MAI
JUIN
2021

GATSBY

No 3



ONLINE.COM



Magazine référence des passionnés automobiles : les voitures, les motos, les bateaux, les avions, les hélicoptères.

DOSSIER

FERRARI ENZO Crash !

ESCRIMÉRIE AU NUMÉRO DE CHÂSSIS

De TOMASO Story

DES CHÈRES DIFFICILES

Jerry WIEGERT

OBJECTIF : 380KM/H POUR SA VECTOR W2



© LEA-FRANCIS
VON
MANIPULATION
ESCRIMÉRIE
AU NUMÉRO D'



VECTOR W2

VECTOR
60 STORY

LE GUILTY
MIGHTY ADONIS

VW TOONED
COMBY CARTOON

CORVETTE ZR-1
DERNIER COMBAT

DE TOMASO P72
RENAISSANCE

DEVEL SIXTEEN V16
HYPER-ENTHUSIASTE



Chez votre marchand de
journaux et sur les applications

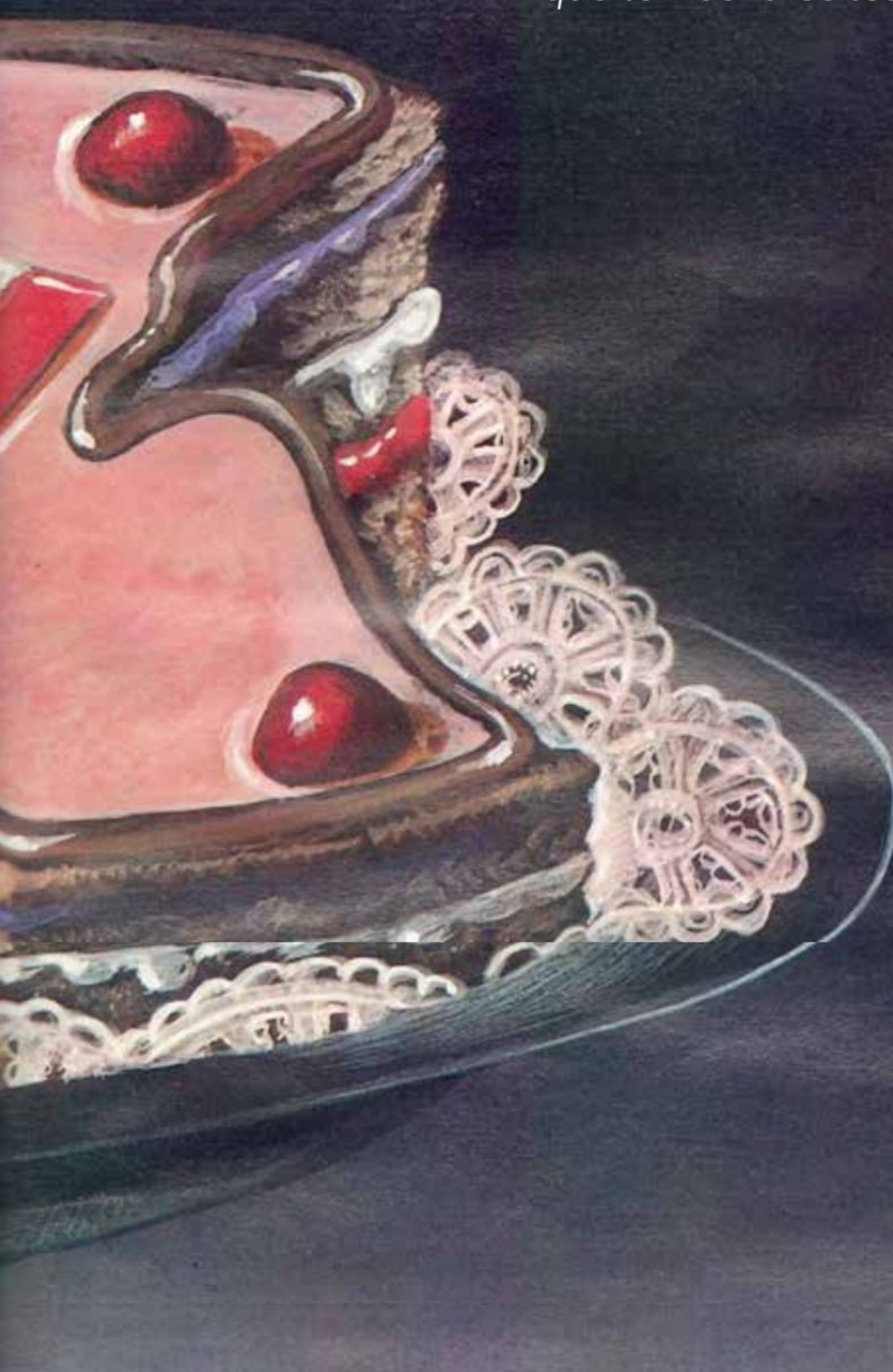




LA RÉPUBLIQUE DES DINERS

*aujourd'hui en France, c'est entre la poire et le fromage
que tombent les têtes et se prend le véritable pouvoir*

Par Nicolas de Rabaudy



« C'est à table qu'on gouverne », disait Bossuet, et il n'avait pas tort. Regardez la caste dominante de la République, elle choisit ses dîners en ville avec le soin et le doigté que Dom Juan emploie pour séduire une belle. Bien dîner à Paris, c'est se placer et se maintenir dans le sillage des puissants. Ceux qui ne dînent jamais se négligent ou s'excluent de la course aux titres et aux places. Les mandarins qui règnent sur la France - ministres, Pdg de multinationales, patrons des banques, directeurs de journaux ou de chaînes de Tv, hauts fonctionnaires, industriels, énarques, self made men - forment un réseau d'environ deux mille citoyens qui tiennent les rênes du pouvoir. Ils naviguent aux postes de commandement de la nation, sont résolus à y rester et à placer à leurs côtés des amis sûrs. Cela s'appelle une franc-maçonnerie. Nous, Français, sommes sous la coupe de ces mafias invisibles qui se rassemblent dans des cercles très privés ou pendant des week-ends douillets; c'est là que circule le nerf de la guerre moderne, de la guerre économique : l'information. Qui fait quoi ? Quels projets se mijotent à Matignon ? L'entourage du chef de l'Etat est pessimiste, pourquoi, puisque les sondages restent favorables ? Savoir pour agir. Qui dit mondanités dit castes et barrières. Le cercle le plus efficace - parce que le plus fermé - est sans conteste le « Siècle » et ses dîners mensuels. Trois cent cinquante membres qui rompent le pain et partagent le vin une fois par mois dans les salons de l'Automobile Club, place de la Concorde.



Vu du dehors, le Siècle n'est que l'occasion d'une rencontre informelle où l'on échange des propos de cocktail. En réalité, c'est un tableau vivant des états-majors de la République, et il s'y dit des choses passionnantes. Sous le sceau du secret. Presque tous les membres des gouvernements actuels et passés y figurent. Les cent premières entreprises françaises sont pratiquement toutes représentées au Siècle, de même que tous les grands corps de l'Etat, de l'inspection des Finances aux généraux de notre armée en passant par les politiciens : le gratin du gratin. Le pool bancaire rassemble les trois premières banques représentées par leurs présidents. A eux trois, ces quinquagénaires pèsent une fois et demie le budget de l'Etat. Même schéma pour l'industrie privée et, idem pour l'industries publiques, de LVMH à Edf, d'Air France à Peugeot. Pour la haute administration de l'Etat sont représentés la Cour des Comptes, le secrétariat général du gouvernement, le Quai d'Orsay... Pour l'information : le gratin de la presse écrite-radio-télé. Pour la politique, des représentants de tous bords : Le Siècle a un vernis de tolérance marqué. En haut de la pyramide, juste après les ministres, les principaux collaborateurs du chef de l'Etat et du Premier ministre ont leur couvert aux dîners du Siècle qui ne comptent ni débat ni discours. Le repas coûte relativement cher il a peu d'intérêt gastronomique (l'Automobile Club ne passe pas pour une grande table) et la soirée reste très informelle bien que les organisateurs assignent à chaque convive un fauteuil à une table bien précise. Impossible de choisir ses voisins, son clan. « Les dîners du Siècle ou de Tartempion, ce sont des carrières, des places. C'est typiquement l'héritage giscardien dans la mesure où les amis du président de la République sont incapables d'aller contre leurs intérêts mercantiles, incapables de dire non ». Imagine-t-on de Gaulle à ces dîners conciliateurs ? Exclus sont aussi les communistes et les femmes. Pour les communistes, personne ne les réclame vraiment. Pas de chien dans le jeu de quilles. Les femmes c'est autre chose. A l'image des clubs anglais très misogynes et du fameux Jockey Club de la rue Rabelais, elles n'y ont jamais eu leur place. Il y a des

endroits et des moments où le sexe dit fort se passe très bien du sexe dit faible. L'évolution des mœurs et la poussée de l'intelligentsia féministe vont faire modifier les statuts du Siècle. Deux cents postulants - dûment parrainés par un membre - attendent le « oui » du conseil d'administration pour entrer au Siècle. Le conseil comprend quatorze membres répartis ainsi: trois patrons de presse, trois banquiers, trois industriels, un avocat, deux représentants de la majorité, deux de l'opposition. Les admis cooptés ne doivent sous aucun prétexte manquer les trois premiers dîners au cours desquels ils subissent une sorte d'initiation aux rites. L'un des plus étranges est celui-ci: chaque table est présidée par un ponte, style ministre, à qui le secrétariat a proposé, la veille du dîner, les six, huit ou dix convives prévus. Le président de la table peut à sa guise changer les invités, en rayer un ou plusieurs, en demander d'autres. A sa guise, et en secret. Ne pas mettre côte à côte le nouveau député X qui vient de battre son rival Y. Ne jamais susciter de polémique, ni de règlements de comptes en public. Tout-puissant, le conseil d'administration se laisse la possibilité d'admettre presto de jeunes cracks promis à un bel avenir. Les hommes du pouvoir aspirés par le Siècle, pour le défendre et l'enrichir. Laurent Fabius, député et porte-parole du Ps fut admis à 28 ans, Pierre Moussa, un des maîtres admirés de la haute finance, à 29. Le miracle du Siècle est que X puisse se retrouver, fourchette à la main, à côté de Y un des hommes de confiance, un des confidents Z. En toute convivialité, les couteaux abandonnés au vestiaire comme disait de Gaulle. Voilà le ton du Siècle, à l'anglaise. Ce qui n'empêche pas ces dîners d'être productifs, nécessaires pour certains. « Un gros fil relie tous ces hommes, explique un habitué, le pouvoir. Les opinions partisans s'effacent tandis que chacun s'inquiète du déroulement de sa carrière, de la protection de ses intérêts et de la salubrité de ses relations. Ces soucis étant partagés par tous, c'est l'ensemble du microcosme social que constitue le Siècle qui est constamment tiré vers le haut. Par nature, le club développe une solidarité de puissance et de promotion ». Ainsi, pour les dernières élections législatives,

le conseil d'administration décida-t-il d'allouer une aide substantielle à chaque candidat membre du Siècle. « Pas de vrais francs-tireurs au Siècle, pas de vrais sabreurs. Pas d'extrémistes de gauche ou de droite. Pas d'anticonformistes ». Et pas de journalistes de l'Humanité, du Canard enchaîné. Encore moins de Charlie Hebdo. Quelle incongruité ! On reste entre soi. Un jeune puceau du Siècle, à la sortie de son premier dîner du mercredi, a lancé ravi : « C'est le seul endroit où les propos sont libres entre des gens aussi importants et aussi variés ». Sous-entendu : rien que le plaisir de la rencontre - sur fond de décripation - avec en prime la liste des membres présents au dîner, leur adresse et leur numéro de téléphone, toutes informations qui peuvent servir un jour surtout si on a sympathisé entre le canard à l'orange et le roquefort... La République serait-elle managée, pilotée par une féodalité d'intérêts et de compétences dont le creuset serait le Siècle ? « Le Siècle réalise le rêve moderne, la synthèse idéale où toutes les opinions fondamentales se diluent. Il résume la République mondaine, il est le théâtre privilégié du pouvoir où les acteurs transcendent leur animosité et créent entre eux une communion parfaite. Donc on ne règle pas ses comptes au dessert. On enregistre des propos, on note des attitudes politiques, des faiblesses, des penchants, des fléchissements, des engouements. Des idées aussi. Bref on juge, on évalue, on jauge. Tiens ! cet officier cinq étoiles déteste le ministre de la Défense... Ce conseiller de X est administrateur de cette multinationale... » Des tas de secrets, dirait Malraux, qui s'éventent avec l'armagnac vieux. Notre perspicace gorge-profonde croit déceler « une jouissance secrète chez ces gens qui sont convaincus d'appartenir à la classe sociale dominante, à l'élite ». Jouissance, oui, car pour les privilégiés du régime, les carriéristes, la vie ne saurait être autre chose qu'un divertissement. Que faudrait-il pour que les dîners du Siècle débouchent sur une fronde, la fronde des nantis ? Après tout les courtisans peuvent se rebeller. Ruer dans les brancards. Pousser l'un des leurs vers le pouvoir suprême. Cela ne relève pas de la politique-fiction.



En un mot, les élus du club peuvent-ils mijoter un renversement du régime ? Facile à envisager. Difficile à réaliser. D'autres possibilités de coups de force ? Non. Pourquoi ? Parce que ces dîners ne sont que des dîners, qu'ils secrètent des liens et des amitiés qui sont tout sauf mobilisateurs, et qu'ils manquent furieusement d'idéologie, d'unité de pensée et d'action. « Aux dîners du Siècle, les idées s'entrechoquent, se mêlent et se démêlent sans qu'aucune pensée politique, sans qu'aucun système ne se dégage ». Voilà une grande faiblesse qui aurait pu anéantir les gens du Siècle. Or cette faiblesse est une force, car elle évite l'affrontement en maintenant l'illusion du dialogue. Ainsi, un leader de l'opposition peut côtoyer un proche de l'Elysée sans qu'on taxe le premier de vendu à la majorité. La technique de la décrispation est entrée dans les mœurs politiques.

« La politique, dit un des puissants de l'heure, c'est une opération de relations publiques ». Et l'on pourrait affiner ce jugement en ajoutant que le fin du fin, l'art suprême consiste à mélanger relations publiques et privées. N'est-ce pas la finalité profonde des dîners du Siècle ? « La France va comme vont ses dîners, ses week-ends, ses soirées, ses cigares, le charme de ses salons », écrit Jean Bothorel, un rien cynique. La France, entendez le haut du panier, les happy few, les bénéficiaires du régime. En 1900, cela s'appelait les deux cents familles. Aujourd'hui, ce sont les techno-bourgeois qui font tourner la Société anonyme France. Et le corollaire est que pour ces quelques centaines de techno-bourgeois, le travail ne pèse pas, car le système est hédoniste, il secrète du plaisir - le plaisir de mener habilement sa barque et d'être heureux dans sa vie privée. Les techno-bourgeois de la fin du xxe siècle sont des Os dorés. Prenez la chasse et ses agapes largement arrosées. Elle occupe de nombreux week-ends de l'automne à la fin de l'hiver. Elle suscite non seulement la rencontre prévue (untel avec untel) mais aussi le tête à tête confidentiel. Qui sera le nouveau Pdg d'Air France ? Qui remplacera l'ambassadeur de France à Washington ? Qui va racheter les haras de Normandie que l'Etat a mis en vente ?

l'entourage du Premier ministre veut-il se débarrasser de J.M. l'homme qui monte aux Finances ? D'où vient la cote actuelle de S.N. chez les Républicains ? De sa femme dit-on, à la tête d'une immense fortune, d'après son banquier... Entre une battue mouillée et un déjeuner euphorique grâce au chambertin, les langues se délient, les hommes et les stratégies se dévoilent. Après tout, la chasse n'est-elle pas qu'un prétexte, comme les dîners du Siècle ? Michel Jobert, ex-éminence grise de l'excellent fusil Georges Pompidou dont il fut le ministre des Affaires étrangères témoignait : « J'ai découvert la chasse comme institution avec Georges Pompidou. Tous les matins, quand il était Premier ministre, il aimait bavarder librement une demi-heure avec quelques personnes de son cabinet. Nous nous informions mutuellement. J'avais remarqué que Pompidou était surtout bien informé le lundi quand il rentrait d'un week-end de chasse ». Dîners utiles, week-ends profitables.

Souvenez-vous des déjeuners du dimanche chez ce grand patron de presse à Louveciennes, tout bruisants d'informations, d'échos, d'indications, d'aveux. La liste des invités, le mélange des gens formait un cocktail explosif. Il faut bien avouer que les dîners chez de grands journalistes qui détiennent la vraie information que souvent ils ne peuvent publier mais qu'ils se font un plaisir de susurrer à leurs proches sous le sceau du secret, ces dîners ou ces week-ends restent terriblement courus. Ils drainent le nec plus ultra des techno-bourgeois, ce réseau de gens « qui donne son style à la République mondaine et lui fournit les hommes de gouvernement, on ne conçoit pas la France sans eux ! » La France des élites vit en vase clos. Deux mille citoyens appartenant à des camps et à des clans pratiquent la convivialité à des dîners bien précis ou dans des clubs strictement régis par un code particulier. Au Club des Cent, c'est le code de la grande bouffe de Brillat-Savarin. Au Jockey Club, c'est le code des titres de noblesse. Au Maxim's business club c'est le code du snobisme dans le vent des affaires (10 % de remise chez Maxim's). Le Siècle seul réunit les caciques du régime, les cerveaux de la République,

« On a quand même le droit de se retrouver à table avec des gens qui ne partagent pas vos opinions ». Même son de cloche chez Jean d'Ormesson qui n'avait pas son couvert au Siècle alors qu'il fut directeur du Figaro (mais il ne l'a probablement pas sollicité): « Je suis prêt à beaucoup de choses - sauf à dîner exclusivement avec les gens qui pensent comme moi. Ah, non, pitié, quel ennui ! Au nom de tous les principes les plus sacrés, à une époque où grâce à M. Hua Kuo Feng et à M. Teng Siao Ping, de jeunes Chinois peuvent épouser de jeunes Françaises, je réclame la permission de sortir le soir avec des socialistes et même avec des communistes ». N'en doutez pas, les admis au Siècle adorent les dîners du mercredi. Ce ne sont jamais des corvées ou des repas d'affaires pensums. Le climat est toujours à la décontraction. Cela dit, je livre à qui de droit ce mot de Montesquieu: « Quand, dans un pays, il y a plus d'avantages à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu. »



Shannon TWEED

La canadienne sans canadienne

Photo : Richard Fegley / Playboy US janvier-fev 2010

Shannon Tweed est une productrice, actrice et mannequin de charme canadienne, née le 10 mars 1957 à St. John's, à Terre-Neuve-et-Labrador (Canada).

Elle a joué souvent dans des films de série B, qui seront classés comme thrillers érotiques, n'hésitant pas à se dénuder, surtout dans les débuts de sa carrière.

Elle a posé pour Playboy et a été playmate du mois en novembre 1981, playmate de l'année en 1982. Elle posera encore régulièrement jusqu'en 2000 pour nous. Le lapin en est encore tout émoustillé.



Retour dans les 80s. Un rescapé témoigne d'une apparition dans un restaurant : « en cette froide soirée d'octobre, elle pénètre dans le restaurant Top of Toronto situé au sommet d'une haute tour. Les conversations s'arrêtent et les serveurs ralentissent leurs pas, équilibrent leurs plats avec plus de soin, craignant que quelque chose similaire à un séisme n'arrive. La musique du piano s'adoucit en arrière-plan. Les glaçons tintent dans des

verres à moitié vides.

Habitée à être un véritable centre d'attention, la créature responsable de ces désordres sourit confrontée à ces dizaines de paire d'yeux exorbités comme dans un cartoon de Tex Avery, et suit un petit serveur jusqu'à une table située contre une fenêtre. La jeune femme blonde est la vedette des lieux, comme si quelqu'un avait insufflé de la couleur et de l'animation à une parfaite statue.





Assise, elle commande une vodka et du jus d'ananas. Peu à peu, les conversations reprennent, le son du restaurant gagne du volume, le moment de son apparition est passé.

«C'est une ville charmante. N'est-ce pas?» Dit-elle. Elle traîne le bout du doigt contre la fenêtre, touchant la lumière réfléchie de Toronto dans la vitre. «C'est à la fois plus grand et plus propre que les villes américaines. J'ai grandi plus loin à Terre-Neuve, c'était très calme », se souvient-elle.

«Je n'ai vraiment pas l'habitude de parler de moi. En général, je souris pour la caméra et c'est tout. Je suis devenue Miss Ottawa, troisième dauphine de Miss Canada 1978. Puis j'ai fait du mannequinat à Ottawa... Et le reste a suivi. »

Elle vit depuis 1985 avec chanceux Gene Simmons, bassiste de Kiss (qui est certainement plus maquillé que sa compagne). Ils sont maintenant mariés depuis le 2 octobre 2011, et le couple donna naissance à une fille Sophie, et un fils, Nicholas Adam (Nick).



















Le programme de cette soirée est composé de Brahms, Mozart, Strauss et d'une pièce de rap commandée pour cette occasion.



Anna-Nicole Smith : le cauchemar américain

Elle est l'une des miss Playboy les plus médiatiques de tous les temps. Elle épouse un milliardaire de 89 ans. Elle rêve d'être Marilyn Monroe. Il n'est ni Arthur Miller, ni Jo DiMaggio, encore moins un Kennedy.

Elle multiplie les opérations de chirurgie esthétique. Mettre de la beauté sur une tristesse quotidienne, voilà son ambition. Jeune et jolie, un peu délurée aussi, Anna Nicole Smith place la réussite personnelle au sommet de sa vie. Décrocher les étoiles?

Oui, surtout celles d'Hollywood Boulevard. Attirer la lumière sur elle.

Faire le vide. Ce sera plutôt Sunset Bd. Imaginer qu'elle est seule sur Terre. La célébrité, les excès, les dérapages, les moments de joie... elle a tout connu en très peu de temps. Le temps, elle n'en a pas. Elle veut tout connaître, tout sentir et tout goûter. Elle meurt d'une overdose, comme son premier fils, peu de temps après avoir été papa d'une petite fille. La descente aux enfers est si vertigineuse et si speed, et les bonheurs de la vie sont si tristes... Portrait.





Vicki Lynn Hogan, dite Anna Nicole Smith, est née le 28 novembre 1967 à Houston, au Texas. Comme les fusées Appolo. Dans les années 60, Houston (surnommée « *Space City* ») est une ville très diversifiée. Des scientifiques étrangers, en provenance du monde entier, s'installent et enrichissent rapidement certains secteurs, comme le biomédical, l'énergie et l'aérospatial. Contrairement à certains bleds pourris du Texas, où la devise locale est « *dans le doute, on tue le cochon* », Houston se présente comme une ville branchée sur le 110V ! Une ville charmante où le soleil frappe à haute intensité, de midi à 16h. Et ça, les trois quarts de l'année ! A moins d'une heure du Golfe du Mexique, Houston est proche des plages touristiques et ensoleillées. Malheureusement pour elle, Vicki n'a pas connu cette quiétude. Lorsque son père abandonne sa mère, tout bascule du mauvais côté comme dans un mauvais film. La carte postale est tout d'un coup plus moche et plus sale. Ne pouvant plus supporter seule le montant du loyer, sa mère plaque la jolie ville pour habiter chez sa sœur. Vicki se retrouve alors dans un trou perdu nommé Mexia. Aux côtés de ses six frères et sœurs, elle tente de grandir normalement. Ce n'est qu'une enfant. Un brin déboussolée...

Dans cette ville, les activités sont peu nombreuses. Elle reste enfermée dans sa chambre durant de longues après-midi. Pour s'évader, elle s'amuse à observer ses voisins à travers la fenêtre.

- Tiens, madame Magnus ne tond pas pelouse avec empressement aujourd'hui.





- Tiens, Monsieur Jack sort sans son alliance.

- Tiens, le chien des voisins pisse assis...

Bref, sa vie est morne. Si fade que sa fenêtre ne lui suffit plus. L'aventure ? Les grandes émotions ? Où sont-elles ? Elle les cherche désespérément. Rien ! Toujours les mêmes ploucs. La même fenêtre. La même gueule déprimante de madame Magnus. La même démarche ahurie de monsieur Jack lorsqu'il sort tromper sa femme. Puis un jour, comme c'est souvent le cas dans la vie, tout change alors qu'elle n'y est pas préparée : Vicki découvre pour la première fois, à la télévision, la femme la plus connue et la plus désirée de son époque: Marilyn Monroe déjà passablement trépassée depuis août 1962. Elle sera son premier amour. Un amour obsédant qui est au centre de son adolescence. La jeune fille, dont l'esprit est complètement vampirisé par la pin-up, veut ressembler, parler, s'habiller, bouger comme Marilyn. Cette passion va faire des ravages car de Marilyn, Vicki a la rage de plaire mais pas l'immense talent. Elle accumule les opérations esthétiques sans pour autant devenir Marilyn, ni trouver le bonheur. Elle n'est pas actrice, mais serveuse. Ses implants n'y peuvent rien ! Malgré tout, elle rêve de gloire. Elle va tout faire pour nourrir ses fantasmes...

Dans le bar dans lequel elle travaille, le Jim Krispy Fried Chicken, Vicki prépare le café. C'est son rôle. Certains employés sont aux fourneaux et cuisinent, d'autres prennent les commandes. Pour Anna, c'est le café ! Un beau jour, un jeune client de 16 ans qu'elle











voit pour la première fois, réclame un café et une omelette. Derrière le comptoir, la jeune femme se la joue pimpante et sociable. Malgré ce labeur qui lui abîme la - et le - plastique plus qu'autre chose, elle donne le change à tous les clients. Et tous l'apprécient ! Comment ne pas l'apprécier ? Visage d'ange, cheveux bruns super longs qu'elle noue en chignon pour une coupe sexy seventies à la mode et rires aux éclats à chaque discussion ! Elle a 17 ans lorsqu'elle sert ce client pour la première fois. Il se nomme Bill Smith. Pour gagner sa vie, il fait l'acteur dans des films mineurs à petits budgets. Vicki est très intéressée par la potentielle vie qu'elle pourrait avoir à ses côtés. Si ce minable réussit dans le cinéma, mieux vaut être près de lui... Elle se projette, voit grand, rêve... et se marie avec lui la même année, en 1985. Un petit garçon né neuf mois plus tard. Il s'appelle Daniel. Tout au long de sa vie, il sera son roc, son amour, sa bataille. Cette idylle avec Billy Smith est une belle romance, mais pas une belle histoire. Pour une raison encore inconnue, Vicki décide de prendre le large avec son bébé de six mois. Tchao l'acteur miteux, bonjour les plans qu'elle espère plus avantageux ! Jeune maman de 18 ans, sans diplôme et sans revenus, elle doit joindre les deux bouts afin de payer son loyer, remplir le frigo, puis habiller son gosse de manière décente. Pour s'en sortir et s'habiller, elle se déshabille pour devenir strip-teaseuse dans une boîte minable de Houston, sa ville natale. Quand elle se produit le soir, les clients du club se transforment en véritables taureaux en rut ! Moyennement la classe internationale. Contrairement aux autres danseuses,

qui se la jouent pudiques en refusant de faire le Full Monty, Vicki s'amuse à briser les tabous en sortant parfois le grand jeu. Le topless n'est qu'une première étape. Rien de bien transcendant pour elle. Juste la première étape de son effeuillage. Pour ces messieurs, la suite est plus qu'intéressante. Vicki, désormais teinte en blonde et plus proche que jamais de son idole, incarne ce qu'elle a toujours rêvé d'incarner : une pin-up en vogue, désirée par toute une assemblée. Alors elle en profite : elle dandine son magnifique corps sur l'estrade. Lorsque la lumière se tamise, elle devient plus voluptueuse en exhibant sa généreuse poitrine sur les visages de ces gentlemen plus habitués aux fusées qu'aux obus. Mais côté lune, ça les connaît et ça leur plait. Bref, la miss fait ça comme aucune autre danseuse. Puis lorsque la musique et la lumière disparaissent en fin de show chaud, elle décide ou non, ça dépend des soirs et de son humeur, de faire la totale. Elle enlève tout ! Dégradant ? Peut-être, mais surtout plus lucratif que se dandiner avec l'étiquette de miss café dans un bar dont les murs sentent le saucisson avarié. Ce n'est plus une simple serveuse, mais une femme fatale. Une de celles qui font rêver. Elle souhaite que tout le monde le sache et que tout le monde puisse rêver avec elle. C'est pourquoi elle joue de ses charmes avec tant de facilité. Elle aime le sexe et n'en fait pas un mystère. Curieuse, elle essaie toutes sortes d'expériences sexuelles. Hétéros, homos, jeunes, vieux, à plusieurs... elle multiplie les conquêtes et les plaisirs. C'est comme ça qu'elle rencontre John Howard Marshall II. Sa triste légende médiatique débute ainsi : une histoire d'amour autour d'une barre de lap dance.

John Howard Marshall est un très très très vieux monsieur, seul et très très très très riche. Pour se changer les idées, ce magnat de l'industrie pétrolière préfère les boîtes de strip-tease aux séries télé. Sa femme et ses nombreuses maîtresses sont toutes mortes depuis quelques décades. Paralysé, il se déplace dans un fauteuil roulant que pousse son chauffeur. A 86 ans, il n'est plus le playboy qu'il fut dans sa jeunesse. Malgré ça, le vieux pépère ne désespère pas. Il continue d'apprécier les jolies plantes voluptueuses et d'entretenir,

après quelques pilules bleues, sa libido débordante. Dès qu'il rentre dans le club où danse Vicki, le Rick's, il perd littéralement tête en la voyant bouger sur la piste. Scotché devant le show, il décide de rester jusqu'à la fin pour lui parler. Il est 22h et c'est le coup de foudre à Houston. D'une voix de petite fille qui le fait encore plus craquer, la jeune femme lui raconte sa vie sans ombrages : ses ambitions de célébrités, ses déboires personnels, ses fins de mois difficiles... un tableau volontairement noirci pour lui toucher le cœur. Pour les glandes à testostérone, c'est déjà touché-coulé. Mission réussie. Elle lui touche le cœur, le corps et même le portefeuille ! Une autre vie commence pour la jeune femme.

En devenant la très petite-amie officielle de John Howard, Vicki commence à être remarquée par les plus grands. Créateurs de mode, réalisateurs, metteur en scène... tous se bousculent au portillon pour collaborer avec elle. En se rapprochant de Vicki, ces cloportes arrivistes et ambitieux se rapprochent du vieux milliardaire très digne le jour, pervers pépère at night... Joli plan ! Elle est d'abord remarquée par le directeur de Guess, Paul Marciano, dans un restaurant de San Antonio. Deux semaines après la première rencontre, la jeune femme s'envole pour Los Angeles et pose nue pour le magazine le plus connu du monde : Playboy. Elle fait la couverture en mars 1992. Une date charnière qui marque la mort de Vicki et la naissance d'Anna-Nicole Smith. Beaucoup, beaucoup, beaucoup plus vendeur... Parallèlement à ses activités de mannequin, elle fait de modestes débuts d'actrice. Le public l'aperçoit d'abord dans « *Le grand saut* » aux côtés de Paul Newman, puis dans « *Ya-t-il un flic pour sauver Hollywood?* », aux côtés de Leslie Nielsen. Sa vie ressemble enfin à ce qu'elle espérait derrière sa fenêtre. De la lumière et des opportunités partout. Afin d'en profiter un maximum, elle croque la vie à pleines dents. Son truc c'est foncer ! Animée par cet esprit de revanche sur la vie, elle refuse de se poser des questions au sujet de la différence d'âge entre elle et son nouveau petit-ami. Elle a 26 ans, il en a 89. Tant pis pour les jaloux et les mauvaises langues ! Pour prouver son amour, John Howard lui demande sa main. En retour, et pour lui affirmer le sien, elle accepte la demande. Au préalable,



elle passe à son doigt le cadeau de son époux : un joli diamant de 22 carats. Grandiose ! Brillant ! Leur amour et leur union battent des records de rapidité. Trop rapide, peut-être. Et ce qui devait arriver arriva : Howard Marshall meurt treize mois après, le 5 août 1995.

La nuit de noce est définitivement terminée. Elle rêvait d'un autre monde, Anna-Nicole revient à sa triste réalité.

Tout d'abord, côté vie privée. Le tonnerre gronde ! Les relations n'ont jamais été au beau fixe entre la jeune belle-mère et le fils de son époux, Pierce qui pourrait être son grand-père. Homme d'affaires intransigeant, il gère les finances de la famille. Leur relation est si catastrophique qu'ils organisent les funérailles chacun de leur côté et doivent se partager les cendres du défunt ! Une situation glauque et grotesque. Le tonnerre gronde également du côté de ses finances. Son compte bancaire est dans le rouge. Dès la mort de John Howard, Pierce lui coupe les vivres du jour au lendemain. Déboussolée et sans revenus, elle redevient brusquement la serveuse démunie et triste. Elle se réfugie alors dans la drogue et l'alcool. Son cocktail favori : antidépresseurs et champagne.

Son nouveau côté destroy, style Drew Barrymore dans son époque Grunge, plaît beaucoup à la presse à scandale. Naturellement, les réalisateurs sans talent veulent profiter de son buzz médiatique pour attirer la lumière sur leurs daubes cinématographiques. Elle

continue donc de tourner des films. Dans ces productions ultra fauchées, des Nanars de série Z qui mettent ses mensurations beaucoup plus en valeur que ses talents de comédienne. Une vedette moquée par le grand public. Dans le film «*To The Limit*», par exemple, elle incarne une espionne justicière et dénudée. Quelques malheureux dialogues aussi plats qu'insignifiants et des scènes d'une idiotie infinie : la blonde à forte poitrine et aux yeux tristes doit sauver la Maison Blanche d'une intrusion terroriste... Déchéance !

Evidemment, faire l'actrice pour de tels films ne rapporte pas des masses. Doux euphémisme. Aucun de ses navets abrutissants ne sera suffisamment bankable pour maintenir son train de vie dispendieux. La drogue et le champagne, ça coûte cher... Trop cher. Criblée de dettes, elle doit vendre tout ce que lui avait offert Howard Marshall : des bijoux d'une valeur de 6 millions de dollars, un ranch au Texas et une maison en Californie. Elle s'installe ensuite dans un petit appartement des faubourgs de Los Angeles avec Daniel, l'enfant de son premier mariage. C'est une star quand même. Une star fauchée, insultée, raillée par tout le monde, mais une star, tout de même... pas question de quitter la Californie. C'est ici que les rêves naissent, périssent ou se renouvellent pour les artistes de tous poils.

Une renaissance il y aura, mais elle ne sera pas cinématographique ni financière. Il s'agit d'une brève renaissance

personnelle. Un petit aparté de bonheur qui lui fera changer les idées pendant 9 mois. Anna-Nicole réunit les rois de la presse à scandale pour lâcher ce scoop génial : elle est enceinte !

La nouvelle fait l'effet d'une bombe. Pour entretenir ce buzz, elle refuse de révéler le nom de l'heureux papa. Seul Daniel connaît la vérité. Son fils c'est son roc. Son seul confident et la seule personne qu'elle aime plus que les paillettes et la célébrité. Lorsqu'elle donne naissance à sa fille, Dannie Lynn Hope, le 7 septembre 2006, c'est Daniel qui se trouve près d'elle. Il lui tient la main et écoute attentivement les conseils des sages-femmes.

- Pousse, pousse, c'est bien maman. Tu es forte maman. Bravo. Je suis fier de toi !

Comment ne pas être fier de sa maman ? Malgré les événements défavorables, elle réussit à garder le cap grâce à des petits coups lui permettant de subvenir à ses besoins et celles de son fils. Plus que ça même ! Avant l'accouchement, elle négocie les photos du bébé 600 000 dollars au magazine «*In Touch*», et il suffit de cliquer sur Internet pour voir la vidéo de son accouchement. Ces instants de bonheur, monnayés mais réels, seront les derniers avant le drame. Trois jours plus tard, au petit matin, Anna-Nicole découvre son fils mort sur le lit de camp où il a passé la nuit, près d'elle. Il avait 20 ans et se remettait à peine d'une dépression. L'autopsie attribuera son décès à une surdose accidentelle de méthadone et d'antidépresseurs.

Anna-Nicole est détruite. Le chagrin et les autres emmerdements gagneront la partie. Comme son héroïne Marilyn, Anna-Nicole est retrouvée morte dans sa chambre du Seminole Hard Rock Hotel de Hollywood en Floride. Champagne et calmants, toujours ce satané cocktail ! L'autopsie est formelle. Son cadavre à peine refroidi, les vautours se réveillent. Sa mère, qui refusait de voir sa fille, refait surface avec une équipe de télévision pour pleurer sa mort. Les lumières et le public sont là. Les questions pleuvent sur la paternité de Dannie. Les débats font rage. Dans la presse, la radio, la télé et même les tribunaux ! Tout le monde n'a plus que le nom de Anna Nicole Smith à la bouche. Cette situation amuserait beaucoup la jeune Vicki...





Cela fait plusieurs années que Brigitte va à mykonos, mais elle n'a pas fini d'étonner l'autochtone



Cette tête ne vous dit rien ?

Brigitte et l'été Grec

On ne peut évidemment pas dire qu'il est très original d'aller passer ses vacances à Mykonos, Et pourtant, avec Brigitte, cela prend tout de suite une autre allure. Jugez vous-même. Ce n'est pas tous les jours que l'on voit une telle figure de proue sur le capot des jeeps qui patrouillent dans les Cyclades! Brigitte a choisi Mykonos parce qu'elle aime bien le contact de l'acier brûlant sur sa peau... et les petites boutiques secrètes qui se cachent dans les ruelles fraîches de la célèbre station. Tout cela est affaire de contrastes. Des goûts et des couleurs de Brigitte, on ne saurait discuter. Elle est trop belle...

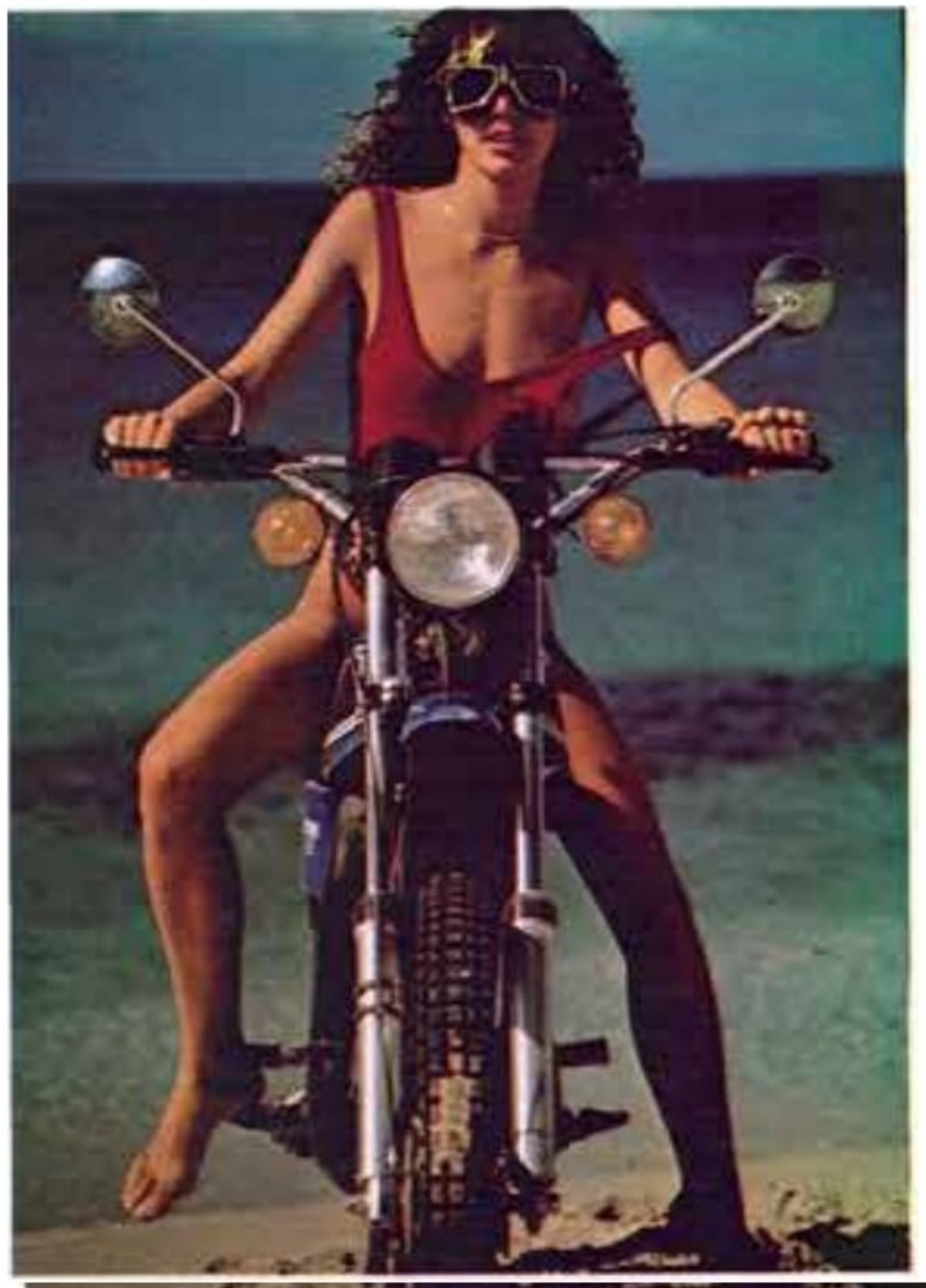




La première fois que Brigitte a débarqué à Mykonos, inutile de vous dire qu'elle a aussitôt déclenché un début d'émeute. Les autochtones ont bien l'habitude de voir des jolies filles, mais cette fois, la coupe était pleine, si l'on ose dire !

Brigitte est maintenant une vieille habituée de Mykonos, ce qui ne veut pas dire que plus personne ne se retourne sur son passage. Tant s'en faut !





Cependant, il y a autre chose à Mykonos qui plaît beaucoup à Brigitte, c'est l'insuccès des thèses féministes chez les Grecs. Quand on aime les vrais hommes, il devient de plus en plus difficile de trouver chaussure à son pied, n'est-ce pas ? Brigitte ne cache pas qu'elle a un faible pour un certain sexe fort; ce n'est d'ailleurs un secret pour personne, notre voyageuse au grand coeur en pince fortement pour un autochtone de forte constitution. Certains observateurs ont même vu Brigitte travailler dans le magasin de ce sympathique commerçant. Y aurait-il anguille sous roche ? Nous sommes à deux doigts de le penser. En tout cas, Brigitte est vraiment une fille de son temps. Elle aime faire





de la moto dans les dunes et passer ses nuits dans les discothèques. La fièvre du samedi soir, elle connaît, et on peut vous dire que le thermomètre a souvent tendance à exploser... Vous ne devinerez jamais où Brigitte a appris à jouer de la guitare, lorsqu'elle avait treize ans. Les voies du Rock'n roll sont impénétrables... et c'est au pensionnat religieux que notre guitariste de choc et de charme s'est initiée aux joies de la basse. Qui eût cru qu'Elvis Presley était maintenant en odeur de sainteté dans les collèges de jeunes filles ? Brigitte, a gardé encore pas mal d'autres bons souvenirs de cette période révolue, quand son grand-père l'entraînait dans de grandes excursions à travers la Bavière. Sous le soleil de Mykonos, elle songe parfois avec nostalgie au sommet enneigé du Groosglockner, qui se détache en toute saison sur le ciel bleu des Alpes autrichiennes.



Il y a un moment délicieux dans l'été grec, c'est après le déjeuner, quand on s'allonge pour faire la sieste, un simple tee-shirt à même la peau. Brigitte passe pour être une championne quasi olympique de ce sport de qualité.

PHOTOS HERBERT DENGEL



Qui veut voyager loin ménage sa monture, dit le proverbe. Brigitte, elle, ne ménage pas ses efforts pour nous séduire, à pied ou en Jeep. On ne lui donnerait pas le Bon Dieu sans confession, mais certainement un certificat de bonne conduite.





Little Annie Fanny

PAR HARVEY KURTZMAN ET WILL ELDER,
AVEC JACK DAVIS ET FRANK FRAZETTA

ON DIT QUE LA JUSTICE EST AVEUGLE, MAIS PAS EN CETTE INSTANCE. SI LA JUSTICE AVAIT EFFECTIVEMENT ÉTÉ AVEUGLE, NOUS N'AURIONS PAS EU D'HISTOIRE À RACONTER SUR LE JOUR OÙ NOTRE PETITE BEAUTÉ FUT AMENÉE DEVANT LA COUR EN MAILLOT DE BAIN...



EST-CE QUE JE PEUX SORTIR, SOLLY ? LES JOURNALISTES NE VIENDRONT JAMAIS PAR CE TEMPS, JUSTE POUR ME VOIR NAGER.

MON ENFANT, CE SÉRAT LÉNA LA HYÈNE QU'ELLE FERAIT LA PREMIÈRE PAGE EN NAGEANT HORS SAISON.

PENSE À LA PUBLICITÉ, ET TU OUBLIERAS LE FROID.

CE N'EST PAS LE F-FROID QUI M'ENNUIE, C'EST LE M-MONOKINI.

J'AI PRÉVENU LA PRESSE, LA RADIO ET LA TÉLÉVISION ! IL Y AURA BIENTÔT FOULE...

... LES VOILÀ !











Extrait de
l'excellent livre:
Little Annie
Fanny éditions :
Hors-Collection



BÊTE ET MÉCHANT.



**AU SECOURS,
LE PROFESSEUR CHORON REVIENT!**

ET MAINTENANT LE PROFESSEUR CHORON NOUS PARLE D'AMOUR

Entretiens et divagations
diverses avec
Jean-Christophe
Florentin



Hugo Desinge

**À NE
VRAIMENT
PAS METTRE
ENTRE
TOUTES LES
MAINS !**

Jean-Christophe Florentin

ET MAINTENANT LE PROFESSEUR CHORON
NOUS PARLE D'AMOUR



Disponible en librairie le 12 novembre

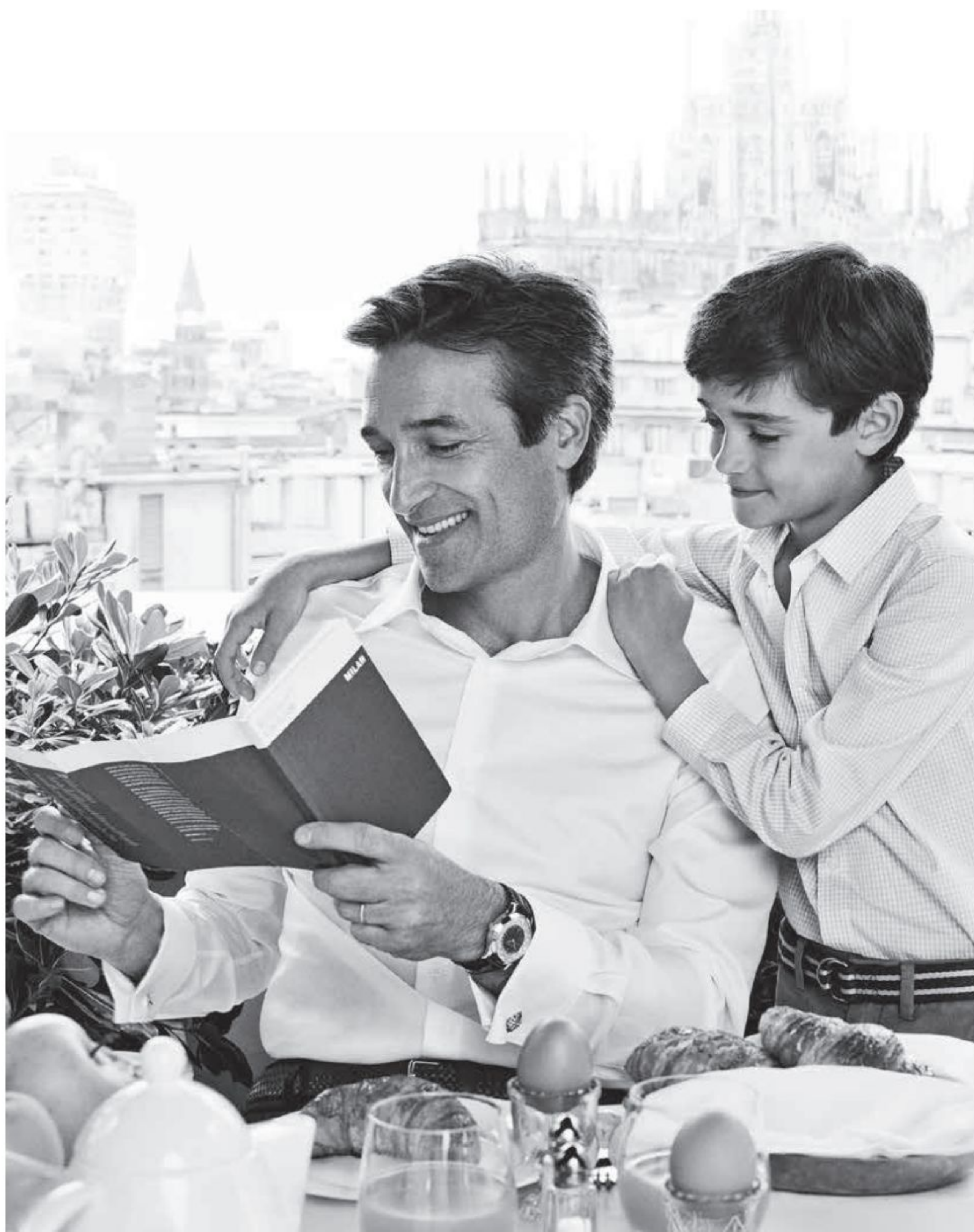
Hugo Desinge



PATEK PHILIPPE

GENEVE

FONDEZ VOTRE PROPRE TRADITION



JAMAIS VOUS NE POSSÉDEREZ COMPLÈTEMENT UNE PATEK PHILIPPE.
VOUS EN SEREZ JUSTE LE GARDIEN, POUR LES GÉNÉRATIONS FUTURES.

HEURE UNIVERSELLE RÉF. 5230G